





1.3.

Ex Libris
Alexandri Pelée des Tannerier.
1772.

ÉLOGES
DES ACADÉMICIENS
DE L'ACADÉMIE ROYALE
DES SCIENCES.


cc=ab
Durand · D · V · In · Del ·
Eti · Fessard · Sculp · 1747

ELOGES DES ACADÉMICIENS DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES,

MORTS DANS LES ANNÉES 1741, 1742, & 1743.

Par M. DORTOUS DE MAIRAN, *Secretaire de cette Académie pendant lesdites années, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, &c.*



A PARIS, RUE SAINT JACQUES, Chez DURAND, Libraire, au Griffon.

M. DCC. XLVII.

AVERTISSEMENT du Libraire.

AVant 1699, & depuis 1666; année de l'etabliſſement de l'Académie Royale des Sciences, il n'y a point d'Eloges ſuivis, des Académiciens morts dans cet intervalle, ou s'il s'en trouve quelques-uns dans l'Hiſtoire Latine de cette Académie écrite par M. Duhamel qui en étoit Secretaire, ils ne conſiſtent qu'en quelques lignes dans le courant de ſon Hiſtoire. Depuis 1699, que M. de Fontenelle ſuccéda à M. Duhamel, juſqu'en 1740, ces Eloges furent donnés plus régulièrement, & prirent tout une autre forme. Ce ſont, entre

les mains de cet illuſtre écrivain ; autant de morceaux d'éloquence, lûs dans les Aſſemblées publiques de l'Académie peu de temps après la mort des Académiciens, & imprimés enſuite à la fin de l'Hiſtoire de chaque année. Ils l'ont été auſſi ſéparément, en divers temps, dans différens Recueils, & avec toutes ſes Oeuvres. M. de Mairan, ſucceſſeur de M. de Fontenelle dans la même fonction, s'eſt conformé aux mêmes uſages ; mais n'ayant gardé le Secretariat que trois ans, tous ſes Eloges ſont compris dans les années 1741, 42 & 43, & n'ont encore paru que dans l'Hiſtoire, à l'exception de celui de M. le Cardinal de de Polignac. Ils ſont cependant la

matière d'un juſte Volume. C'eſt ce Volume que je donne aujourd'hui au Public, & où l'on trouvera de plus, après l'Eloge de chaque Académicien, un Catalogue complet de ſes Ouvrages.

TABLE DES ELOGES

Contenus dans ce Volume.

TABLE.

Fin de la Table.

Pag. 28. *lig*. 10. attaqués, *lisez* attaquées.



ELOGE

DE M. PETIT, MEDECIN.



FRANÇOIS POURFOUR DU PETIT naquit à Paris le 24 Juin 1664, de parens qui étoient dans le commerce, & qu'il perdit étant encore enfant. Les personnes qui furent chargées de son éducation trouvèrent en lui un obstacle presqu'invincible à ses premières études, un défaut de

mémoire qui ſe montroit également par la difficulté d'apprendre, & par celle de retenir. Ce ne fut qu'à force de travail & par les ſoins de quelques-uns de ſes Maîtres, dont il ne laiſſa pas de gagner l'affection, qu'il fit ſes baſſes claſſes. Il éprouva les mêmes difficultés en Seconde & en Rhétorique ; ſa mémoire toûjours indocile ne le ſervoit pas mieux pour les règles de Poëſie & pour les préceptes d'Eloquence, qu'elle avoit fait pour les mots latins & pour les leçons de Grammaire ; mais il s'obſtinoit de même à les étudier, comme par un preſſentiment de ce qui devoit les ſuivre. C'eſt de cette manière laborieuſe & tardive que M. Petit vint à bout d'apprendre aſſez de Latin & de Belles-Lettres pour pouvoir monter en Philoſophie.

La Logique & la Méthaphyſique

par où l'on a coûtume de commencer la Philoſophie, n'eurent pour lui aucune ſorte d'attrait ; il ne voyoit encore là que des mots à apprendre. Mais enfin la Phyſique parut, & à ſa vûe toutes les facultés de l'ame du jeune Etudiant s'ouvrirent pour la recevoir ; ſon eſprit ſaiſit, ſa mémoire garda tout ce qui lui fut preſenté par la Phyſique, & il ſe trouva tout à coup une facilité à comprendre & à retenir, dont la découverte fut ſans doute la plus flatteuſe qu'il ait faite de ſa vie.

C'eſt donc à la Phyſique, mais à la Phyſique de Deſcartes, & à la partie expérimentale de cette Phyſique, que M. Petit fut redevable d'une ſi heureuſe révolution ; car il lui falloit des expériences, des faits & du méchaniſme ; & toute autre manière de philoſopher eût été encore pour

lui un langage inintelligible. C'en étoit fait de notre Académicien s'il avoit rencontré la Philosophie d'Aristote, telle qu'on la dictoit en ce tems-là ; mais heureusement il trouva dans le Collége de Beauvais, où il étudioit, un Professeur de Philosophie Cartésien, & de plus, assez hardi ou assez adroit pour enseigner les Principes de Descartes, malgré les défenses expresses qu'il y avoit alors sur ce sujet.

M. Petit n'eut pas plûtôt fini ses études, qu'il lui prit envie de voyager. La modicité de son revenu ne l'arrêta pas ; il sçavoit déja en tirer parti avec ordre & économie.. Il parcourut ainsi presque toutes les Provinces du Royaume, & une grande partie de la Flandre, & toujours en Physicien, observant par-tout la Nature, & recherchant avec soin le

commerce des Sçavans qui l'avoient obſervée ; car des Sçavans, ſelon lui, c'étoient des Phyſiciens ou des Naturaliſtes, & ſurtout des Cartéſiens. Il ne voyoit rien hors de là qui méritat ce titre ; & il eſt vrai que ſi quelqu'un pouvoit être excuſable de borner ainſi le ſçavoir au ſeul objet de ſes recherches, & la ſaine Philoſophie à ſes opinions particulières, M. Petit l'eût été plus qu'un autre, après l'eſpèce de miracle que la Phyſique Cartéſiène venoit d'opérer en ſa perſonne.

Le peu qu'il avoit appris d'Hiſtoire Naturelle, de Chymie & d'Anatomie au Collége de Beauvais, avoit fait une grande impreſſion ſur ſon eſprit, & le rapport que ces connoiſſances ont naturellement avec la Médecine, l'avoit lié par préférence avec des Médecins. Un de ceux avec

qui la liaiſon devint le plus intime ; & dont il retira le plus d'inſtruction ; fut M. Blondin établi à la Rochelle ; bon Cartéſien, qui avoit une bibliothéque choiſie, un jardin de plantes médicinales, & un cabinet de curioſités naturelles. M. Blondin lui apprit l'Oſtéologie ſur un Squelette humain, lui montra la poſition des viſcères, l'anatomie du cerveau, celle des yeux & de l'oreille, tant ſur l'homme que ſur divers animaux, & finit par lui conſeiller de ſe faire Médecin. M. Petit y étoit déja aſſez porté, & il ſe détermina aiſément à embraſſer une profeſſion dont l'étude & l'exercice s'accordoient ſi bien avec ſes occupations les plus chéries. Il partit pour Montpellier vers la fin de 1687 ; année où M. Chirac, devenu depuis ſi célèbre, & Membre de l'Académie des Scien-

ces, commençoit d'enſeigner dans cette ville les différentes parties de la Médecine. M. Petit les étudia ſous lui ; il trouva du tems encore pour y faire un cours de Chymie, & ayant enfin reçu le bonnet de Docteur, il revint à Paris en 1690, âgé de 26 ans.

Deux grands Maîtres donnoient alors des leçons publiques dans le Jardin du Roi. M. Duverney y enſeignoit l'Anatomie, & M. de Tournefort la Botanique, pendant que feu M. Lémery, qui ne ſe diſtinguoit pas moins dans la Chymie, enſeignoit cette Science avec un applaudiſſement général dans ſon propre Laboratoire, & y attiroit une foule d'auditeurs de tous états. M. Petit fut aſſidu aux Cours tant publics que particuliers de ces trois hommes fameux, & s'acquit bien-tôt leur eſti-

me & leur amitié ; il diſſéquoit, il opéroit & il herboriſoit tour à tour avec eux. Il voulut auſſi être particulièrement au fait de la Chirurgie, c'eſt-à-dire, ſe mettre en état de la pratiquer ; car c'étoit-là ſa manière d'étudier les théories ſuſceptibles de pratique. Et ſoit qu'il eût inſpiré le même goût à M. de Tournefort, ou que M. de Tournefort ſentît aſſez par lui-même combien il importe au Médecin de connoître à fond les opérations chirurgiques, ils allèrent tous les deux pendant ſix mois faire les panſemens des bleſſés à l'hôpital de la Charité.

Les années 1691 & 1692 ſe paſſerent dans ces exercices. C'étoit le fort de la guerre commencée en 1688, & la Flandre, où Louis XIV en perſonne venoit d'aſſiéger & de prendre Namur, en étoit le princi-

pal théatre. Une armée de cent mille hommes y offroit abondamment à M. Petit de quoi mettre en œuvre ſes connoiſſances, & en même tems de quoi les augmenter. Il ſe préſenta pour aller ſervir dans les hôpitaux du Roi deſtinés à cette armée; il fut agréé, & il partit le premier d'Avril 1693. La bataille de Nerwinde & le ſiége de Charleroi ſuivirent de près ſon départ. Il fut d'abord établi dans l'hôpital de Mons avec M. Briſſeau Médecin qui en avoit la direction,& qui lui céda peu de temps après pluſieurs malades pour leſquels il fut couché ſur l'Etat. Il fut chargé à diverſes repriſes de l'hôpital de Namur, & il étoit enfermé dans cette place lorſque les Alliés en firent le ſiége & la reprirent ſur la France en 1695; il paſſa enſuite à l'Hôpital de Dinant. Par-tout

il donna des preuves de ſon zèle ; de ſon déſintéreſſement & de ſa capacité. Des bleſſés & des malades ſans nombre lui étoient amenés de toutes parts, & il montroit parfaitement par ſon exemple, combien il eſt à déſirer dans ces occaſions preſſantes, que le Médecin & le Chirurgien ſe réuniſſent ou ne faſſent qu'un, à la manière des Anciens. M. Petit procura mille biens ſous cette double fonction.

La grande connoiſſance qu'il avoit acquiſe des plantes & des drogues médicinales, & plus encore ſon inflexibilité à n'en ſouffrir que de bien conditionnées dans les hôpitaux qui lui étoient confiés, n'y furent pas moins utiles ; mais elles penſerent le perdre plus d'une fois. Parmi les Commiſſaires & les Entrepreneurs pour l'achat & l'entretien des

remèdes & des vivres dans les hôpitaux d'armée, il ne ſe rencontre que trop ſouvent des hommes qui ſacrifieroient ſans pitié à leur intérêt des milliers d'autres hommes, l'armée & l'Etat. M. Petit qui étoit devenu leur fléau, ne pouvoit manquer de ſe voir bien-tôt exposé à leurs traits. On tenta tous les moyens de noircir ſa conduite, ce qui n'étoit pas facile, ou du moins de traverſer ſes deſſeins, de l'inquiéter & de le rebuter; mais il eut le bonheur de trouver des Supérieurs éclairés, qui reconnurent ſa probité & qui louèrent ſa ſévérité; les Commiſſaires infidèles ou ſuſpects furent chaſſés. Toûjours protégé, ſecondé par Meſſieurs de Bagnols & Voiſin, l'un Intendant de la Flandre, l'autre du Hainaut, & tous deux ſi capables d'entrer dans des vûes utiles, M. Petit

faisoit établir dans les hôpitaux mêmes des Laboratoires de Chymie & des chambres d'Anatomie ; il exerçoit en même tems ses élèves à connoître les plantes, à les cueillir & à les préparer dans la saison & dans les circonstances les plus convenables, soit pour en tirer des remèdes, soit pour les garder & en faire un sujet d'étude. C'est ainsi qu'il assembla dès-lors & qu'il dessécha un grand nombre de plantes, qui firent le commencement d'un Herbier de trente gros volumes in-folio qu'il a laissés.

Il revint à Paris après la Paix de Ryswick en 1697, & il se rendit l'année suivante au camp de Compiègne où il fut chargé des malades avec M. Prouvenza Médecin Inspecteur des hôpitaux, & comme lui grand amateur de la Botanique. M. Petit

reçut de M. Prouvenza dans cette occasion & dans plusieurs autres, des marques d'estime & d'amitié qu'il voulut reconnoître d'une manière conforme à leur commun penchant. Il s'étoit engagé de nouveau à servir dans les hôpitaux de Flandre, lorsque la succession à la Couronne d'Espagne ralluma la guerre en Europe. Comme il s'acheminoit vers Ruremonde où il avoit été appellé, & qu'à son ordinaire il herborisoit sur sa route, il apperçut au bord d'une petite rivière tout proche de Wert dans le Comté de Horn, une plante dont les feuilles étoient de la couleur du Plantin, mais d'une figure fort différente. L'ayant examinée de plus près, il la trouva aussi d'un caractère qui ne ressembloit à aucun des Genres rapportés dans les Institutions de Botanique, & il la

nomma sur le champ *Prouvenzalia*. Il en a nommé une autre *Dantia*, du nom de M. Danti d'Isnard, membre de cette Compagnie, qui lui avoit beaucoup aidé à la composition de son Herbier. C'est ainsi qu'en ont souvent usé les Astronomes en faveur de leurs amis ou de leurs protecteurs, lorsqu'ils ont découvert quelque nouvel objet dans le Ciel; & si l'on est sensible à voir transmettre son nom à la postérité, on doit assurément être flatté de le trouver écrit sur des monumens si durables.

M. Petit demeura à Ruremonde, à Bruxelles & dans quelques autres Villes des Pays-bas pendant tout le cours de cette guerre, & il nous suffira de dire qu'il s'y acquitta de ses devoirs comme dans la précédente; même application à servir, à s'instruire & à instruire ceux qui ser-

voient ſous lui ; mêmes ſuccès ſuivis des mêmes éloges.

Il ſe fixa enfin à Paris après la paix d'Utrecht en 1713, & il s'y maria en 1717. Content d'une petite fortune, qui étoit moins ſon ouvrage que la ſuite naturelle de ſes ſervices, il ne ſongea nullement à l'augmenter, & à ſe faire dans cette Capitale des pratiques utiles que ſa réputation lui eût attirées s'il avoit voulu l'accompagner de quelques ſoins. Mais l'étude du cabinet, la Phyſique & les expériences l'emportèrent ſur les ſollicitations de la Fortune. Réſolu déſormais de conſacrer tout ſon loiſir à ce premier objet de ſes inclinations, & comptant s'en être acquis le droit par ſes travaux paſſés, il tourna uniquement ſes vûes & ſes déſirs vers l'Académie des Sciences. C'eſt-là en effet qu'il alloit retrouver,

non le Cartésianisme, mais l'esprit de Descartes, l'amour des expériences, & toute l'ardeur que ce Philosophe fit paroître pour s'en procurer le secours, sa circonspection dans leur choix, sa manière de les expliquer & de raisonner sur les Phénomènes de la Nature, toûjours par le seul méchanisme, soit qu'il s'y montre, soit qu'il s'y cache; en un mot l'esprit de doute & de discussion qui caractérise son immortelle méthode & cette Académie: ou plûtôt c'est-là que M. Petit alloit voir Descartes préféré par les uns, Newton par les autres, & plus souvent Descartes associé à Newton, à Leibnitz, à Aristote même, & à tous les grands génies dont les méditations & les veilles ont enrichi l'esprit humain de quelque nouvelle connoissance.

Il se présenta donc pour entrer à l'Académie

l'Académie en 1722, il y fut reçu, & trois ans après il y obtint la place de Pensionnaire Anatomiste vacante par la Vétérance de M. Duverney.

Une vie presque toujours ambulante & des fonctions jusqu'ici opposées au recueillement nécessaire pour la composition des ouvrages, n'avoient pas empêché M. Petit de publier en 1710 trois Dissertations en forme de Lettres, qui furent imprimées à Namur sous le titre de *Lettres d'un Médecin des Hôpitaux du Roi à un autre Médecin de ses amis.* Il n'en fit tirer que 200 exemplaires, ce qui a rendu cet ouvrage infiniment rare, & qui nous engage à en donner une idée. C'est un petit in-4°. rempli de faits, d'observations & d'expériences, qui peint parfaitement les occupations parmi lesquel-

les il a été enfanté & dont il eſt le fruit.

La première, & ſans difficulté la plus importante de ces Lettres, contient un nouveau ſyſtème du Cerveau. Ce ſyſtème a pour objet l'entrelacement de pluſieurs nerfs ou filets médullaires, qui partent de la moëlle alongée, & qui paſſent obliquement de l'épaiſſeur de l'une de ſes portions latérales dans l'épaiſſeur de l'autre portion. L'Auteur démontre la néceſſité de cette méchanique par cinq obſervations principales accompagnées d'un grand nombre d'autres, & il en établit la réalité par l'inſpection même de la moëlle alongée, dont il donne des figures d'après les diſſections qu'il en a faites. Ce n'eſt pas ſeulement de nos jours que cet entrelacement de nerfs a été ſoupçonné & admis par d'ha-

biles Anatomiſtes ; Caſſius & Arétéus, très-anciens Médecins, & qui vivoient vers le commencement du premier ſiècle, ont cru que les nerfs s'entrelaçoient à leur origine, & ſe croiſoient de manière que ceux du côté droit paſſoient au côté gauche ; & ceux du côté gauche paſſoient au côté droit. Eh ! comment expliquer ſans cela cet accident ſi ordinaire après certaines bleſſures, où certains coups reçus à un côté de la tête ſont preſque toûjours ſuivis de la paralyſie du bras ou de la jambe du côté oppoſé. Mais il y a loin ſouvent du ſimple ſoupçon & de la raiſon de convenance, à la vérification & à la certitude du fait. C'eſt en ce ſens, & M. Petit en avertit lui-même, qu'*on peut bien appeller nouveau un ſyſtème qui n'avoit paſſé* juſqu'alors *que pour une conjecture dans l'eſprit de*

quelques Auteurs, & qui eſt préſentement fondé ſur des preuves ſolides, & ſur une ſtructure du Cerveau qu'il nous a dévoilée. C'eſt en effet le témoignage que lui rendent nos plus habiles Anatomiſtes, & c'eſt principalement ſur ce témoignage, & en conſidération de cette découverte que M. Petit fut reçu à l'Académie des Sciences.

Sa ſeconde Lettre n'eſt preſque qu'une ſuite de la première. Il y traite encore du Cerveau ; il examine d'où viennent les eſprits qui produiſent le ſentiment, s'ils partent du Cervelet, ou ſeulement de quelque endroit de la moëlle alongée. Ce fluide ſubtil, cette eſpèce de matière éthérée capable de ſe porter avec rapidité du Cerveau dans les parties pour y produire le mouvement, & des parties dans le Cerveau pour y

exciter les ſenſations, eſt ce que tous les Anatomiſtes ont nommé *eſprits animaux*. Quelques-uns les compoſent d'Air & de Nitre, quelques autres les font conſiſter en des corpuſcules ſalins, volatils de la nature de l'eſprit de Sel armoniac, ou volatils ſulfureux, tels que ceux de l'eſprit de vin, & enfin il y a eu & il y a encore d'habiles Anatomiſtes qui en ont totalement nié l'exiſtence : ample matière aux expériences chymiques ſur le ſang des Animaux, & l'on peut s'aſſurer que M. Petit ne les a pas épargnées. Elles le conduiſent preſque toûjours à la négative, ou pour le moins au doute & à l'incertitude ſur toutes ces queſtions. Ses expériences ne ſont pas plus favorables au ſyſtème des acides & des alkalis, qu'on l'avoit engagé à examiner par cette autre queſtion ; *Si les eſprits ani-*

maux fermentent avec quelque partie du ſang pour faire la contraction des muſcles, & ſi cette partie du ſang eſt acide ou alkaline? Rien ne lui paroît plus ſuſpect que les raiſonnemens fondés ſur ces prétendues fermentations d'acides & d'alkalis dans le corps humain, ni plus dangereux que de s'en faire un principe dans la pratique des maladies. Il préparoit ainſi, & peu s'en faut qu'il n'anonçât la chûte d'un ſyſtème entièrement banni aujourd'hui de la Médecine, mais qui regnoit encore alors avec toute l'autorité d'une opinion à la mode.

La troiſième Lettre a pour but l'établiſſement de quelques nouveaux genres de Plantes où la *Provenzalia* & la *Dantia* ne ſont pas oubliées, & une critique de quelques endroits des Elémens ou Inſtitutions de Bo-

tanique de M. de Tournefort qui étoit mort depuis deux ans, & dont M. Petit reconnoît toûjours les rares talens & la ſupériorité dans cette Science.

Nous paſſerons plus ſuccinctement ſur les ouvrages qu'il a fait imprimer avec nos Mémoires qui ſont entre les mains de tout le monde.

Ces ouvrages ſont cependant aſſez conſidérables par leur objet & par leur nombre. La Phyſique expérimentale, l'Anatomie, la Chymie, & même un peu de Phyſique raiſonnée & ſyſtématique, y paroiſſent tour à tour. Ce qu'il a fait ſur l'aſcenſion des liqueurs dans les tuyaux capillaires, & ſur la cauſe des végétations ſalines, eſt de ce dernier genre. Mais la plus grande partie des Mémoires qu'il a donnés depuis ſon entrée à l'Académie, roulent ſur la

defcription anatomique des yeux de l'homme & de divers animaux, fur les dimenfions exactes & portées à une précifion fcrupuleufe des parties qui les compofent, fur la nature, les caufes & l'opération de la Cataracte, & en général fur tout ce qui concerne la méchanique de l'Oeil & la Vifion.

Il avoit imaginé & fait conftruire un *Ophthalmomètre*, inftrument deftiné à mefurer les parties de l'œil, & plufieurs autres Machines pour conftater ce qu'il avançoit fur toute cette matière. ou pour diriger la main de ceux qui ont à opérer fur cet organe délicat. Une des plus importantes à ce deffein étoit un globe de verre creux repréfentant au naturel un œil dont le Cryftallin eft cataracté; car on fçait aujourd'hui, & M. Petit n'a pas peu contribué à

mettre

mettre ce fait hors de doute, que ce que l'on appelle communément la Cataracte, & qu'on attribuoit autrefois à une pellicule membraneuſe qui ſe formoit dans l'œil, n'eſt preſque jamais qu'une altération ou une maladie du Cryſtallin, un épaiſſiſſement, & l'opacité qui s'en enſuit. Ce que l'âge a coûtume d'ôter de clarté à la vûe, ne vient auſſi pour l'ordinaire, ſelon M. Petit, que du changement arrivé à cette partie qui ſe colore de plus en plus; & il nous fit voir un jour dans nos Aſſemblées, quarante ou cinquante Chryſtallins de tous âges, dont la ſubſtance alloit de plus en plus en jauniſſant, & la tranſparence en diminuant par degrés inſenſibles depuis l'enfance juſqu'à l'extrême vieilleſſe.

C'eſt donc ſur cette partie qu'il faut opérer, c'eſt le Chryſtallin qu'il

s'agit d'abattre, & non cette prétendue membrane qui n'exiſte preſque jamais. Or l'œil artificiel dont nous venons de parler, & qui eſt fort grand, a été conſtruit de manière qu'avec une aiguille proportionnée on y fait toute l'opération de la Cataracte, & qu'on voit au travers du verre la courbe qu'il faut faire décrire au Chryſtallin en l'abattant, pour n'endommager que le moins qu'il eſt poſſible les parties qui l'environnent.

Aidé par tant de ſecours, armé de tous ces inſtrumens que la connoiſſance exacte des parties lui avoit ſuggérés, aimant d'ailleurs à opérer, & s'y étant exercé toute ſa vie, on peut juger que M. Petit ne dédaigna pas de pratiquer lui-même ſes leçons. Il mit la main à l'œuvre, & ce fut preſque toûjours avec le ſuc-

cès qu'on en devoit attendre, & qu'il s'étoit préparé par ſes ſoins & par ſes recherches. Il en a eu quelquefois pour témoins des perſonnes auſſi illuſtres par leur ſçavoir, que reſpectables par leur dignité. Au mois d'Avril 1726 étant à Freſnes chez M. le Chancelier, il abattit en ſa préſence les Cataractes à une fille âgée de 60 ans, qui y étoit venue de Meaux; la malade fut parfaitement guérie en trois jours, elle s'en retourna à cheval, & elle voit encore aujourd'hui.

Malgré ces ſuccès M. Petit ſe rendoit chaque jour plus difficile à entreprendre l'opération de la Cataracte, & dans ſes dernières années il ne la pratiquoit guère que ſur les pauvres, à qui il procouroit, avec la vûe, tous les ſecours que ſa compaſſion naturelle & la charité chré-

tienne pouvoient lui inſpirer; car outre mille inconvéniens, quelquefois inévitables, qui ſe rencontrent dans cette opération par la diſpoſition accidentelle des malades, leur peu d'exactitude à obſerver le régime qu'il avoit coûtume de leur impoſer, l'en avoit ſouvent rebuté.

Sa théorie & ſa méthode ſur ce ſujet furent attaqués par M. Hecquet dans un Traité des maladies des Yeux, & dans quelques autres Ouvrages de ce ſçavant Médecin. M. Petit répondit ſolidement à ſes objections par des Lettres qu'il fit imprimer en 1729, & qui ne contiennent d'ailleurs qu'une extenſion & une explication de ce qu'il avoit avancé là-deſſus dans les Mémoires de l'Académie.

Sa manière d'écrire étoit négligée & ſans aucun agrément, il n'avoit

jamais sû ou voulu savoir ce que c'étoit que de limer un ouvrage; il auroit peut-être trop regretté le tems qu'il en coûte, & il faut convenir que le genre auquel il s'étoit principalement attaché, avoit peu à perdre par ces sortes de négligences. Renfermé dans les faits, il dénombroit & il détailloit, rarement il discutoit; occupé à découvrir & à voir, il rapportoit ce qu'il avoit vû, & dans l'ordre qu'il l'avoit vû, toujours avec beaucoup de fidélité & de candeur; car il aimoit souverainement la vérité, & il ne souffroit qu'avec peine tout badinage qui lui paroissoit la blesser, quelqu'ingénieux qu'il pût être.

Le troisième Juin de cette année il tomba malade d'une hernie qu'il avoit depuis long-tems. Le huitiéme jour de sa maladie on lui

fit une opération qui dura 16 minutes, & qu'il souffrit avec une constance peu commune. Il mourut le 18 du même mois avec des sentimens de religion & de piété dont la naissance n'étoit point dûe aux approches de la mort, mais à la conviction des vérités qui avoient fait la règle de sa vie.

De quatre enfans mâles qu'il avoit eus de son mariage, il ne reste que l'aîné qui a embrassé la même profession que son père, & qui nous a déja donné des preuves qu'il pourra un jour lui succéder dans cette Compagnie.

CATALOGUE DES OUVRAGES de M. PETIT, Médecin.

1. *Lettre d'un Médecin des Hôpitaux du Roy à un autre Médecin de ſes amis.* Namur, 1710. in-4°.

Il a été remarqué dans l'Eloge, que ces Lettres ſont très-rares. Il n'en fut tiré que 200 exemplaires.

2. *Diſſertation ſur une nouvelle méthode de faire l'opération de la Cataracte. Par M. Petit, Docteur en Médecine, de l'Académie Royale des Sciences.* Dans les Mémoires de Litterature, recueillis par le P. des Molets, Tome III, ſeconde partie. Paris 1727, in-12.

3. *Lettre de M. Petit, Docteur en Médecine, de l'Académie Royale*

des Sciences. Dans laquelle il demontre que le Cristallin est fort près de l'Uvée, & rapporte de nouvelles preuves qui concernent l'opération de la Cataracte. Paris 1729, dans le mois de Février, in-4°.

4. *Lettre de M. Petit, Contenant des reflexions sur ce que M. Hecquet, Docteur Regent de la Faculté de Médecine, a fait imprimer touchant les maladies des Yeux, dans son Traité des Amers, & dans celui de la Digestion & des maladies de l'Estomach.* Paris 1729. en Juillet, in-8°.

5. *Lettre de M. Petit, &c. contenant des reflexions sur des découvertes faites sur les Yeux.* Paris 1732, in-4°.

Dans les MÉMOIRES de l'Académie Royale des Sciences.

1. *Mémoire sur la végétation des sels*, 1722.

2. *Expériences qui expliquent & déterminent la cause qui fait élever les dissolutions des sels sur les bords des vases pour y former des végétations salines.* ibid.

3. *Mémoire sur les Yeux gelés, dans lequel on détermine la grandeur des chambres qui renferment l'humeur aqueuse.* 1723.

4. *Nouvelle Hypothése par laquelle on explique l'élevation des liqueurs dans les tuyaux Capillaires, & l'abaissement du Mercure dans les mêmes tuyaux plongés dans ces liquides.* 1724.

5. *Dissertation sur l'opération de la Cataracte.* 1725.

6. *Mémoire sur plusieurs découvertes faites dans les Yeux de l'Homme, des Animaux à quatre pieds, des Oiseaux & des Poissons.* 1726.

7. *Mémoire dans lequel on détermine*

l'endroit où il faut piquer l'Oeil dans l'opération de la Cataracte. 1729.

8. *Mémoire dans lequel il est démontré que les Nerfs intercostaux fournissent des rameaux qui portent des Esprits dans les Yeux.* 1727.

9. *Pourquoi les Enfans ne voyent pas clair en venant au monde, & quelque tems après qu'ils sont nés.* ibid.

10. *Démontrer que l'Uvée est plane dans l'Homme.* 1728.

11. *Différentes manières de connoître la grandeur des chambres de l'humeur aqueuse dans les Yeux de l'Homme.* ibid.

12. *De la précipitation du Sel Marin dans la fabrique du Salpêtre.* 1729.

13. *Mémoire sur le Cristallin de l'Oeil de l'Homme, des Animaux à quatre pieds, des Oyseaux, & des Poissons.* 1730.

14. *De la Capsule du Cristallin.* ibid.

15. *Sur l'adhérence des parties de l'air entre elles, & aux autres corps.* 1731.

16. *Dissertation sur les moyens dont on s'est servi, & dont on se sert présentement pour arrêter les Hémorrhagies causées par l'ouverture des Veines & des Arteres dans les Plaies.* 1732.

17. *Sur l'amputation, où l'on déduit les différens moyens dont on s'est servi pour faire cette Opération, & pour arrêter le Sang des Arteres, depuis Hippocrate jusqu'à la fin du siécle dernier.* ibid.

18. *Remarques sur un Enfant nouveau né, dont les bras étoient difformes.* 1733.

19. *Histoire Anatomique de la Carpe.* ibid.

20. *Analise des Platras.* 1734.

21. *Description Anatomique de l'Oeil*

du Coq-d'Inde. 1735.

22. *Description Anatomique de l'Oeil de l'espèce de Hibou appellé* Ulula. 1736.

23. *Description Anatomique des Yeux de la Grenouille & de la Tortue.* 1737.



ELOGE
DE M. LE CARDINAL DE POLIGNAC.

MELCHIOR DE POLIGNAC, Cardinal Prêtre de l'Eglise Romaine, du titre de Sainte Marie des Anges, Abbé de Corbie, d'Anchin, de Bonport, de Mouzon & de Bégard, Archevêque d'Auch, Primat de la Novempopulanie, Commandeur des Ordres du Roi, naquit au Puy, capitale du Vélay, en Languedoc, le 11 Octobre 1661. Il étoit second fils de Louis-Armand Vicomte de Polignac, Marquis de Chalencon, Gouverneur du Puy, Chevalier des Ordres du Roi,

& de Jacqueline de Beauvoir-Grimoard-de-Roure sa troisième femme.

La Maison de Polignac étant une des plus connues & des plus illustres du Royaume, nous nous dispenserons d'en relever ici l'ancienneté, l'éclat & les alliances.

Six mois après que M. le Cardinal de Polignac fut venu au monde, il éprouva le sort de quelques-uns des plus fameux héros de l'antiquité, & il en courut tous les dangers, il fut exposé. Il étoit nourri à la campagne, sa Nourrice qui étoit fille, & qu'une première faute n'avoit pas rendu plus sage, en fit une seconde. Dans cet état qu'elle ne put long-tems cacher, frappée de tout ce qu'elle avoit à craindre, elle s'enfuit vers la fin du jour & disparut, après avoir porté l'enfant sur

un fumier, où il passa toute la nuit. Heureusement c'étoit dans la belle saison ; on le retrouva le lendemain, sans qu'il lui fut arrivé aucun accident.

Son corps formé par les graces, l'esprit, la vivacité jointe à la douceur que cet enfant fit bien-tôt paroître, ajoûtèrent des motifs plus solides à l'intérêt qu'une semblable aventure faisoit naître en sa faveur, & le rendirent infiniment cher à ses parens. M. le Vicomte de Polignac, qui le destinoit à l'Eglise, l'amena de bonne heure à Paris, & le mit d'abord au collége de Clermont, aujourd'hui de Louis le Grand. Le jeune Abbé de Polignac s'y distingua dans ses premières études, & sur-tout dans ses Humanités. On le fit passer ensuite au collége d'Harcourt, pour y apprendre la Philo-

ſophie; c'eſt là que ſes heureuſes diſpoſitions achevèrent de ſe montrer de la manière la plus brillante.

Il étudioit ſous un Profeſſeur célèbre, mais ancien & abſolument devoué à la philoſophie d'Ariſtote. Cependant l'Abbé de Polignac apprit qu'il y avoit une autre philoſophie dans le monde, celle de Deſcartes; il ſe mit au fait de cette philoſophie, & il en ſaiſit toutes les beautés. Les principes de Deſcartes étoient alors formellement proſcrits dans les écoles du Royaume, où il étoit ordonné en même tems de n'enſeigner que la philoſophie d'Ariſtote; mais ni cette raiſon, ni les efforts redoublés de ſon Maître pour le ramener au Péripatétiſme, ne purent obſcurcir la lumière qui avoit brillé à ſes yeux. Il céda ſeulement en ce qu'il voulut bien s'engager à

ſoutenir

ſoûtenir dans ſes thèſes les deux philoſophies en deux jours conſécutifs. Le Profeſſeur avoit auſſi exigé que celle de Deſcartes paſſeroit la première, croyant qu'il auroit été trop dangereux de finir par-là, & de renvoyer les auditeurs avec une impreſſion récente de la doctrine prétendue erronée, qu'on ſçavoit être très-ſéduiſante dans la bouche de l'Abbé de Polignac; car ſon éloquence étoit déja formée & ſe déceloit par mille traits. Le ſuccès de ce double acte public fut des plus éclatans; les ſyſtèmes de Deſcartes & d'Ariſtote y parurent l'un après l'autre, comme on l'avoit demandé, & tous deux dans leur plus beau jour; ils furent défendus autant que chacun pouvoit l'être; la prédilection du Répondant ne s'y fit ſentir que par la force des raiſons qui la

justifioient ; & il montra dans cette occasion tant d'équité, de retenue & de savoir, qu'il reçut des éloges de l'un & de l'autre parti, & qu'en ce sens il réunit tous les suffrages.

Les thèses de Théologie que M. l'Abbé de Polignac soûtint quelques années après en Sorbonne, ne lui firent pas moins d'honneur. Il y avoit mis en tête ces mots, qui se trouvent si souvent dans l'Ecriture en parlant des Rois de Juda, *Excelsa abstulit*; par où il faisoit allusion à tout ce que venoit d'ordonner, ou que préparoit alors Louis XIV pour l'établissement de l'unité de religion dans son Royaume : c'étoit vers l'année 1683, deux ans avant la révocation de l'édit de Nantes.

Tant de connoissances déja assez approfondies, dont une excellente mémoire lui assuroit la possession,

& dont il ſavoit parler ſans oſtentation & avec grace, ſe firent bientôt admirer par les gens de Lettres & dans le grand monde, & lui gagnèrent l'eſtime & l'amitié de tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué par le mérite & par la naiſſance. Le Cardinal de Bouillon, qui fut des premiers à lui en donner des marques, le mena à Rome en 1689, après la mort d'Innocent XI. Il le fit entrer avec lui dans le conclave, & il l'employa non-ſeulement à l'élection du nouveau Pape, Alexandre VIII, mais encore dans l'accommodement des différends qui régnoient alors entre la France & la Cour de Rome, & que ce Cardinal étoit chargé de terminer.

Ces différends, dont les uns ſembloient intéreſſer les droits de la Tiare, & les autres la police de

Rome, par les Franchiſes du Palais des Ambaſſadeurs, avoient été pouſſés fort loin du vivant d'Innocent XI, & n'étoient pas aiſés à pacifier. Le Roi y avoit encore envoyé le Duc de Chaulne dans le même deſſein; mais Sa Majeſté étant informée de la capacité de l'Abbé de Polignac, de l'eſtime & du crédit qu'il s'étoit acquis dans Rome, déclara qu'Elle vouloit auſſi qu'il eût part à la négociation. Se diſtinguer parmi les excellentes têtes qui habitent cette Ville fameuſe, ou qui s'y raſſemblent du monde entier, dont à certains égards elle n'a pas ceſſé d'être la capitale; parmi des gens tout occupés de mille intérêts différens, & exercés dans la politique la plus profonde & la plus raffinée; au milieu d'un état qu'on croiroit être un composé de pluſieurs Républiques,

& où, quoique le pouvoir appartienne à un ſeul, chaque Prince ne laiſſe pas d'avoir ſa Cour & ſon autorité particulière ; s'y faire goûter, s'y faire aimer, combien de diſcernement, d'art & de prudence, que de talens naturels & acquis ſuppoſe un tel ſuccès ! C'eſt pourtant ce qu'avoit fait M. l'Abbé de Polignac à l'âge de 28 ans, & dès ſon premier voyage à Rome. Alexandre VIII qui étoit un des meilleurs eſprits de ſon ſiécle, & qui avoit ſouvent des conférences avec le jeune Négociateur, diſoit de lui, *Je ne ſçais comment il fait, il ne me contredit jamais, il eſt toûjours de mon avis; & cependant c'eſt ordinairement le ſien qui prévaut.*

Les affaires ayant été heureuſement terminées, & les articles de l'accommodement étant dreſſés,

l'Abbé de Polignac revint à la Cour pour les propoſer à Sa Majeſté ; & c'eſt alors que ce Monarque lui rendit un témoignage en apparence tout contraire à celui du Pape, mais qui ne peignoit pas moins bien ſon caractère. *Je viens*, dit-il, au ſortir d'une longue audience qu'il lui avoit donnée, *d'entretenir un homme, & un jeune homme, qui m'a toûjours contredit, & qui m'a toûjours plu.* En effet M. le Cardinal de Polignac garda toûjours ſa politique & tout ſon art pour traiter avec les autres Princes, & n'employa jamais que ſa candeur & ſon zèle pour le bien de l'Etat, en parlant à ſon Roi.

De retour en France, l'Abbé de Polignac y partagea d'abord ſon loiſir entre l'étude & les amis illuſtres qu'il s'étoit faits. Il entra enſuite dans le Séminaire des Bons-enfans,

en 1692 ; mais le Roi l'en tira en 1693 pour l'envoyer en Pologne, en qualité de ſon Ambaſſadeur.

Jean Sobieski, que ſes grandes actions avoient élevé ſur le trône, régnoit encore ; mais ſa ſanté chancelante & qui dépériſſoit tous les jours, faiſoit prévoir les troubles qu'une vacance prochaine ne manqueroit pas d'exciter pour l'élection de ſon ſucceſſeur.

Il étoit de l'intérêt de la France, attaquée par les principales Puiſſances de l'Europe, liguées contr'elle depuis cinq à ſix ans, d'empêcher qu'un Prince dévoué à ſes ennemis n'obtînt la Couronne de Pologne. Le Roi Sobieski la devoit en partie aux puiſſans offices de Louis XIV, & Louis XIV auroit eu lieu de croire que les trois fils de ce Prince en conſerveroient une juſte reconnoiſ-

ſance, ſi depuis quelques années le Prince Jacques, leur aîné, n'eût pris des engagemens avec la maiſon d'Autriche, en épouſant la Princeſſe Palatine de Neubourg ſœur de l'Impératrice.

La Reine de Pologne, Marie d'Arquien, étoit née Françoiſe; mais elle s'étoit cru dégagée de tout devoir envers ſa patrie, depuis qu'elle étoit montée ſur le trône.

Cependant Louis XIV touché des vertus de Sobieski, conſervoit toûjours la même affection pour ce Prince & pour ſa famille, & auroit ſouhaité qu'au défaut de l'aîné de ſes fils, dont la partialité pour l'Empereur étoit trop déclarée, il fût poſſible de procurer la Couronne à l'un des deux cadets, lorſque le Roi leur père viendroit à décéder.

Dans ces circonſtances, & inſtruit des

des intentions de Sa Majeſté, l'Abbé de Polignac partit pour la Pologne vers la fin du mois de Mai 1693. Il eſpéroit y trouver un puiſſant parti en faveur des cadets; mais la nation indiſpoſée contre l'aîné, regardoit l'excluſion qu'elle lui donnoit d'avance, comme une raiſon valable contre les deux autres.

Il fallut donc, pour ſe conformer aux conjonctures préſentes, travailler ſur un nouveau plan. Il y travailla ſi heureuſement, que le trône étant venu à vacquer, il eut non-ſeulement aſſez de crédit pour en éloigner tout ennemi du nom François, mais il put encore ſans trop de préſomption, concevoir l'eſpérance flateuſe de mettre cette Couronne ſur la tête d'un Prince de la Maiſon de France. Il en écrivit au Roi deux jours après la mort de Sobieski,

c'eſt-à-dire, le 29 Juin 1696, & ſon projet fut approuvé : projet d'autant plus difficile à exécuter, qu'il ſe préſentoit en même tems ſur la frontière un compétiteur à la tête d'une puiſſante armée, menaçant d'un côté ceux qui lui refuſeroient leur voix, & de l'autre promettant mille avantages à la République, & faiſant goûter d'avance par ſes largeſſes, une partie de ce qu'il promettoit.

Dénué de tous ces ſecours, l'Abbé de Polignac parvint cependant à faire élire & proclamer Roi de Pologne, M. le Prince de Conti. Mais pour ſoûtenir cette élection, & réunir les ſuffrages diviſés entre ce Prince & l'Electeur de Saxe, dans un pays où l'unanimité ſeule décide, & où la liberté eſt telle, qu'un particulier mal intentionné peut

faire manquer l'affaire la mieux concertée & la plus utile, ne fût-ce que pour montrer qu'il a part au gouvernement, il falloit combattre & surmonter le parti opposé avec les mêmes armes qui avoient été employées pour lui concilier des amis.

Quoique la France ne soit pas moins puissante par ses richesses que redoutable par ses armes, éloignée de la Pologne, & ne pouvant faire passer que lentement dans ce Royaume les sommes que l'Ambassadeur avoit demandées, elles y arrivèrent trop tard, & l'éloquence du Ministre ne peut suppléer à leur défaut. La guerre qui en avoit retardé l'arrivée, retarda pareillement celle du Prince de Conti: sa route par mer avec peu de vaisseaux, exigeoit nécessairement des précautions pour

éviter les escadres d'Angleterre & de Hollande, & entraînoit par-là mille inconvéniens & de longs délais. Il n'étoit plus tems quand il débarqua à l'Abbaye d'Oliva près de Dantzick qui se déclara contre lui par plusieurs actes d'hostilité, & dont les autres Villes de Prusse imitèrent l'exemple. Ce Prince fut donc bien tôt obligé de se rembarquer. L'Abbé de Polignac contraint aussi de se retirer, demeura quelque temps dans la Poméranie citérieure, à Stettin ou aux environs, & ne revint en France qu'au commencement de l'année 1698, après avoir perdu tous ses équipages & tous ses meubles, qui lui furent enlevés par les Dantzikois.

Le Roi se crut obligé de témoigner qu'il étoit mécontent de la conduite de son Ambassadeur, & lui

commanda de se retirer dans son Abbaye de Bonport.

Ce n'est pas aux Sujets à pénétrer dans les motifs secrets des résolutions de leurs Maîtres. L'Abbé de Polignac pouvoit justifier sa conduite, & par le compte exact qu'il avoit rendu de l'état des affaires, & par les ordres précis qu'il avoit reçus ; mais puni par un Roi juste, il se crut coupable, & n'attendit que de sa seule bonté, ce qu'il auroit cru pouvoir attendre de sa justice.

Ce fut dans cette retraite que rendu à lui-même, il entreprit d'écrire ce Poëme fameux qui n'a encore vû le jour que par les copies qui s'en sont échappées dans le public : ouvrage que la religion & l'amour de la vertu lui inspirèrent, que la philosophie lui dicta, & que ses talens admirables & déja exercés pour

l'Eloquence & pour la Poësie ornèrent de mille beautés utiles au dessein qui le lui fit entreprendre, en un mot le Poëme de l'*Antilucrèce*, dont nous parlerons bien tôt plus au long.

Le Roi d'Espagne Charles II étant mort le premier Novembre 1700, les nouvelles de cette mort & du testament de ce Prince, où Philippe Duc d'Anjou étoit déclaré héritier universel de la Monarchie d'Espagne, pénétrèrent bien tôt jusques dans la solitude de l'Abbé de Polignac toûjours animé des mêmes sentimens pour sa patrie & pour son Roi. Il écrivit à Louis XIV, *Sire, si les prospérités de Votre Majesté ne mettent point fin à mes malheurs, du moinsm eles font-elles oublier.*

Ils finirent cependant ses malheurs, il fut rapellé en 1702, & il reparut à la Cour avec plus d'éclat

que jamais, par les marques de bonté ſingulières avec leſquelles il fut reçu de Sa Majeſté. La diſgrace jette je ne ſai quoi de touchant ſur les grandes vertus & les qualités éminentes, ſoit par le contraſte des choſes qui devroient ſi peu être enſemble, ſoit qu'elle épure les unes, & qu'elle ajoûte aux autres : auſſi n'eſt-il pas étonnant ſous un Prince vertueux, qu'à la diſgrace ſuccède quelquefois une augmentation de faveur. La place d'Auditeur de Rote étant venu à vaquer par la promotion de l'Abbé de la Tremoille au Cardinalat, le 17 Mai 1706, le Roi la donna à l'Abbé de Polignac.

On ſçait quelle eſt à Rome la conſidération de ce Tribunal, & le rang que ceux qui le compoſent tiennent à cette Cour. Douze Prélats y décident ſouverainement des matiè-

res béneficiales de presque toute la Catholicité, & souvent même des affaires civiles qui y sont portées par appel. L'Abbé de Polignac, qui n'étoit encore que médiocrement versé dans les questions de Droit Civil & Canonique, se fit un devoir de les étudier à fond, devint un excellent juge, & sa réputation déja établie dans toute l'Europe, & particulièrement en Italie, s'accrut de ce nouveau titre.

Le Cardinal de la Tremoille qui étoit demeuré à Rome chargé des affaires de la Cour de France, eut pour lui les mêmes sentimens que le Cardinal de Bouillon, & le fit entrer aussi dans plusieurs de ses négociations. Clement XI qui occupoit alors le Saint Siége, & qui joignoit l'amour des Belles-lettres à une solide piété, l'honnora d'une amitié

tendre. Le Cardinal de la Tremoille en ſût bien profiter dans plus d'une occaſion délicate ; mais il en faiſoit honneur à l'Abbé de Polignac auprès du Roi, tandis que l'Abbé de Polignac écrivoit de ſon côté, que le ſuccès des affaires dont on l'avoit chargé, étoit entièrement dû au crédit & à l'habileté du Cardinal de la Tremoille. Sa Majeſté fut ſenſible à une eſpèce d'émulation ſi rare entre des Miniſtres, & qui tournoit toûjours à l'avantage de ſon ſervice. Elle en parla, & l'on ſait de quel prix étoient en pareille rencontre les paroles de ce grand Roi.

Juſte eſtimateur du mérite, Louis XIV connoiſſoit trop parfaitement celui de l'Abbé de Polignac, pour en borner la récompenſe à la place d'Auditeur de Rote ; dès-lors il le deſtinoit à des emplois encore plus im-

portans, & se proposoit de lui ouvrir le chemin aux plus hautes dignités.

Après trois années de séjour à Rome, M. l'Abbé de Polignac avoit eu permission de revenir en France pour mettre ordre à ses affaires, très-dérangées par les dépenses & par les pertes qu'il avoit faites en Pologne. Le Roi lui avoit accordé des représailles sur les vaisseaux Dantzickois, secours trop casuel, & qui ne put réparer les dommages que tant d'accidens lui avoient causés. Il étoit encore à la Cour en 1710, lorsqu'il fut question de tenir de nouvelles conférences en Hollande, pour finir une guerre sanglante que la succession à la Couronne d'Espagne avoit excitée. Le Roi nomma le Maréchal d'Uxelles & l'Abbé de Polignac ses Plénipotentiaires à Gertruidenberg, où ceux

des Etats généraux des Provinces-unies devoient ſe trouver.

Le moment marqué pour la paix n'étoit pas encore arrivé ; mais quelqu'infructueuſes que fuſſent ces conférences, la ſageſſe & la fermeté de l'Abbé de Polignac n'en furent pas moins eſtimées.

Comme l'entière reſtitution de la Monarchie d'Eſpagne, avec des circonſtances encore plus dures que la reſtitution même, faiſoit le principal objet des Alliés, l'Abbé de Polignac envoya au Roi un mémoire détaillé, où il montroit par de très-fortes raiſons, qu'il falloit courir les plus grands riſques, & braver les plus fâcheux événemens, plûtôt que d'abandonner l'Eſpagne ſous de pareilles conditions.

Cet avis ne manquoit pas de contradicteurs qui inſiſtoient ſur la né-

ceſſité d'abandonner l'Eſpagne, & ſur l'état où ſe trouvoit actuellement la France, tant au dedans qu'au dehors du Royaume. C'eſt cependant le parti que prit le Roi; il rappella ſes Plénipotentiaires, & les conférences furent rompues. Les plus heureux ſuccès couronnèrent une réſiſtance ſi héroïque; les armes de Louis XIV & celles de Philippe V ſon petit-fils furent preſque par-tout victorieuſes; l'Empereur Joſeph mourut; l'Angleterre auparavant ſi animée contre la France, fut la première à ſeconder ſes déſirs; les affaires générales changèrent de face, & la paix fut propoſée à des conditions plus équitables.

On établit les conférences pour en traiter à Utrecht, & l'on en fixa l'ouverture au 12 Janvier 1712. L'Abbé de Polignac fut encore un

des Plénipotentiaires que le Roi nomma pour y aſſiſter de ſa part, quoiqu'il y eût peu d'apparence qu'il pût y reſter juſqu'à l'entière concluſion des Traités. La raiſon en étoit auſſi honorable qu'avantageuſe pour M. l'Abbé de Polignac. Sa Majeſté lui avoit donné une marque éclatante de ſon eſtime, en témoignant au Roi d'Angleterre, Jacques III, qui étoit encore en France, qu'il lui feroit plaiſir d'accorder à cet Abbé ſa nomination au Cardinalat. Deſtiné à la pourpre, le cérémonial attaché à cette dignité ne lui permit pas de demeurer Plénipotentiaire en ſecond juſqu'à la ſignature de la Paix, qui ſe fit avec la France le 11 Avril 1713. D'ailleurs le Pape avoit la délicateſſe de ne pas vouloir rendre publique ſa promotion pendant qu'il

ſeroit en pays proteſtant. Créé Cardinal le 18 Mai 1712, il fut donc reſervé *in petto* juſqu'au 30 Janvier 1713, où il fut déclaré ; & il ne reçut la calotte qu'en chemin pour la France, comme on en étoit convenu, & en pays catholique : elle lui fut remiſe auprès d'Anvers le 10 de Février ſuivant.

Il obtint dans la même année la charge de Maître de la Chapelle du Roi ; mais il s'en démit en 1716, & l'Abbé de Breteuil, depuis Evêque de Rennes, lui ſuccéda.

Le feu Roi ne vécut pas aſſez pour donner à M. le Cardinal de Polignac d'autres marques de ſon eſtime ; mais ſon auguſte Succeſſeur y ſuppléa.

Ne diſſimulons point cependant que dans les commencemens de ce glorieux règne & durant la Régen-

ce, M. le Cardinal de Polignac eut ordre de ſe retirer dans ſon Abbaye d'Anchin; mais imitons en même tems ſon reſpectueux ſilence ſur les ordres ſuprêmes. Il fut rappellé trois années après, & les idées que de ſemblables événemens peuvent faire naître furent entièrement effacées par les graces dont ſon rappel fut ſuivi.

Le 29 Décembre 1718.

Innocent XIII étant mort le 7 Mars 1724, M. le Cardinal de Polignac alla à Rome pour l'élection du Pape Benoît XIII, & il y demeura huit ans chargé des affaires de France. Comme il s'agiſſoit principalement alors de matières de Doctrine, dont il ne nous convient pas de parler, nous dirons ſeulement qu'il y employa tout ce que ſon zèle & ſes talens conciliateurs étoient capables de lui inſpirer, tant pour

la pureté de la foi, que pour la paix de l'Eglise. Au commencement de 1726, il fut nommé à l'Archevêché d'Auch ; il revint en France dans le mois de Juillet 1732, & six mois après son retour le Roi le fit Commandeur de l'Ordre du Saint Esprit, où il avoit été associé, & dont il avoit eu permission de porter les marques dès l'année 1728. C'est pendant ce dernier séjour à Rome, & peu de tems après la naissance de Monsieur le Dauphin, qu'il donna sur la place Navone une de ces fêtes superbes, où la profusion, de concert avec le goût, apprend aux nations étrangères quelle est l'opulence d'un Etat, par la magnificence de ses Ministres.

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur les négociations de M. le Cardinal de Polignac, ni sur les événemens

événemens de ſa vie qui s'y rapportent. Tout ce qui le regarde en qualité d'homme public, appartient à l'Hiſtoire de France, & doit en faire une des parties les plus intéreſſantes. Mais nous allons conſidérer dans l'homme particulier, un Philoſophe ſublime, orné de tout ce que la belle Littérature a de plus excellent.

M. le Cardinal de Polignac n'étoit pas demeuré oiſif pendant les deux ou trois années de ſa retraite à Anchin. Bien différent de ceux qui, après avoir ſoutenu le poids des affaires, ſuccombent à l'ennui du repos, il ſût toûjours ſe faire des occupations également utiles & agréables. L'Antilucrèce, qu'il avoit commencé à Bonport, vint une ſeconde fois à ſon ſecours. Il l'avoit déja beaucoup retouché & augmenté,

mais il s'agiſſoit encore d'y ajoûter des Livres entiers, d'y inférer un grand nombre d'expériences curieuſes, & pluſieurs découvertes qui étoient venues à ſa connoiſſance depuis quelques années, &, nous oſons le dire, depuis qu'il étoit entré à l'Académie des Sciences; car perſonne n'honora jamais nos aſſemblées d'une aſſiduité plus flateuſe, perſonne n'y fut jamais plus attentif, ſoit pour y puiſer, ſoit pour y répandre des lumières. Auſſi l'Anti-lucrèce, que l'on croiroit être l'ouvrage des trois célèbres Académies qui ſe glorifient de compter M. le Cardinal de Polignac parmi leurs membres, & que toutes pourroient réclamer par les différens genres de beauté dont il brille, nous appartiendra-t-il toûjours de préférence, par la partie philoſophique qui y

domine, qui le caractérise & qui en fait la base. Tâchons donc d'en donner une idée exacte, autant du moins que les bornes prescrites à ce discours pourront le permettre.

L'Antilucrèce est un Poëme Latin du nombre de ceux qu'on appelle *Didactiques*, parce qu'ils ont pour but d'enseigner des vérités importantes, ou quelqu'art utile à la vie. Il est écrit en vers héroïques. Il fut d'abord composé en six livres, & il l'a été depuis en neuf. Le neuvième livre, qui n'a jamais été achevé, ni peut-être commencé, quoique les principaux matériaux en fussent tout prêts, étoit destiné à des éclaircissemens sur divers endroits de ceux qui le précèdent. Le Poëme tel que nous l'avons, consiste donc en huit livres complets, qui sont de mille, douze ou treize cens vers chacun.

Le titre d'Antilucrèce montre assez que cet ouvrage a été fait pour combattre à armes pareilles la Philosophie de Lucrèce, ou, ce qui est la même chose, celle d'Epicure, que ce Poëte avoit adoptée avec la plûpart des conséquences dangereuses dont elle est susceptible.

M. le Cardinal de Polignac disoit volontiers quelle avoit été l'occasion de son Poëme. En revenant de Pologne il s'étoit arrêté quelque tems en Hollande, il y avoit eu plusieurs entretiens, plusieurs disputes avec le fameux Bayle, dont le Dictionnaire critique paroissoit alors depuis peu. On sçait de quelle manière les argumens d'Epicure, de Lucrèce & des Septiques, contre les vérités les plus importantes de la Religion & de la Morale, ont été célébrés & mis en œuvre dans ce

Dictionnaire. Ils ne furent pas dissimulés dans cette occasion, & dès-lors M. le Cardinal de Polignac forma le projet de les réfuter ; ce qu'il exécuta pendant son exil à l'Abbaye de Bonport. Ce n'est pourtant pas à Bayle qu'il s'adresse dans son Poëme sous le nom Quintius, ainsi qu'à fait Lucrèce dans celui *de rerum Natura* à l'égard de Memmius, Romain d'une famille illustre ; mais c'est, comme nous sçavons encore, à un homme de qualité, & de beaucoup d'esprit, qui a été connu par quelques ouvrages, & avec qui M. le Cardinal de Polignac se trouvoit lié d'amitié.

Ces craintes, prétendues vaines & puériles, dont le Poëte Latin veut délivrer son ami, l'auteur de l'Antilucrèce songe à les rétablir utilement dans le sien. Il emploie ensuite

te tout ce que la Poësie a de plus sublime & de plus pathétique, pour lui faire goûter ce que la saine philosophie a de plus consolant. Ici il foudroie le vice, là il peint avec amour des vertus dont, sans le savoir, il étoit le modèle. L'homme dans son état naturel, vile & imperceptible partie de l'Univers, environné d'élemens qui concourent à le détruire, attaqué par ses semblables, en proie aux bêtes féroces, sans ressource dans ses maux, sans appui dans ses adversités, c'est-là l'objet que notre Poëte philosophe présente à l'homme même, pour lui faire desirer un protecteur, & pour le rendre attentif à des preuves qui vont le convaincre qu'il en a un, le plus sage & le plus puissant de tous, l'Auteur même de la Nature.

De semblables préliminaires sont

le ſujet du premier livre.

Les livres ſuivans ont auſſi pour but, mais ſous d'autres aſpects, de préparer les voies qui conduiſent à la grande vérité qu'on ne trouvera traitée à fond que dans le ſeptième & le huitième, ou de diſſiper les nuages qui en obſcurciſſent l'entrée. Cette vérité eſt l'exiſtence d'un premier Eſtre, intelligent, & juſte rémunérateur.

Qu'on n'aille point imaginer ſur cet expoſé & ſur quelques autres endroits de ce diſcours, qu'il s'agit ici peut-être de Théologie & de vérités révélées qui paſſent les limites que nous avons dû ſagement nous preſcrire. La matière de l'Antilucrèce eſt, comme nous l'avons dit, purement philoſophique, par conſéquent de notre reſſort, & traitée comme elle auroit pu l'être au mi-

lieu d'Athènes & dans le Portique ; si l'on y avoit connu les méditations de Descartes, ou si l'esprit humain y avoit été plus âgé de deux mille ans : en un mot la Religion quoique nommée en cent endroits, n'est ici proprement que dans l'intention. Ce seroit une pétition de principe, si elle avoit été employée dans les moyens, puisque la connoissance d'un premier Estre par les seules lumières de la raison, précède, selon l'ordre des choses, la connoissance de ce qu'il nous a révélé.

Le vuide, l'espace éternel & infini, parsemé seulement d'atomes ou de corpuscules indivisibles qui s'y meuvent par eux-mêmes, & dont la rencontre fortuite produit tous les Phénomènes de l'Univers, les diverses tendances de ces atomes vers tels ou tels points de l'espace, le hazard enfin,

enfin, ce mot vuide de ſens, & donné pour maître du Monde, ſont autant de dogmes Epicuriens, qu'il falloit réfuter, ou, pour me ſervir de l'expreſſion du Poëte, autant de monſtres qu'il falloit abattre, & qu'il frappe en effet de tous les coups qui leur furent jamais portés, & de nouveaux encore plus redoutables. Le Cartéſianiſme le plus rigide & le mieux conçu, brille dans le développement de ces queſtions, qui exigent, comme on ſçait, une clarté & une préciſion toutes particulières. On peut dire même que nulle autre Philoſophie avant Deſcartes, n'en avoit fait de vraies queſtions, ſi pour les rendre telles il faut y apporter des idées intelligibles.

Mais ce qu'il y a de ſurprenant dans ce Poëme, & qui l'eſt encore plus par l'adreſſe de l'exécution,

que par la hardieſſe du deſſein, c'eſt qu'en traitant ces matières l'auteur a ſû y amener preſque tout ce que la Phyſique, la Coſmographie & l'Hiſtoire Naturelle offrent de plus remarquable; y décrire les Arts méchaniques les plus ingénieux ou les plus utiles, y faire entrer la Fable, y rappeller l'Hiſtoire, & toûjours avec une élégance qu'on ne trouve que dans Virgile, ou dans ce même Lucrèce dont notre Poëte s'eſt déclaré l'antagoniſte. Les tours les plus nobles & les plus variés, les tranſitions les plus heureuſes, les figures les plus capables de ſoûtenir ou de réveiller l'attention, les comparaiſons les plus juſtes & les plus inſtructives y font paſſer ſucceſſivement ſous les yeux mille objets divers, comme par une eſpèce d'enchantement. C'eſt ici, il faut l'a-

vouer, que la grande & ſublime Poëſie l'emporte infiniment ſur la Proſe dogmatique la plus élégante. Celle-ci ne produira jamais que des lecteurs, celle-là fait des ſpectateurs; elle attache l'eſprit, elle remue l'ame. Ce n'eſt pas le Cardinal de Polignac que vous écoutés dans ſon Poëme, c'eſt le ſpectacle même de la Nature où vous aſſiſtés avec lui. Les grands Poëtes de l'antiquité & quelques modernes nous ont donné des exemples de cette importante illuſion; mais ſi l'Anti-lucrèce vient à voir le jour, comme il le verra ſans doute par les ſoins d'un illuſtre ami à qui M. le Cardinal de Polignac l'a confié en mourant, j'oſe aſſurer qu'il en fournira une preuve éclatante.

De la réfutation des Atomes & du Vuide, & de toutes les propriétés

chimériques dont la Philoſophie Epicurienne les avoit revêtus, l'auteur paſſe à l'origine du Mouvement qu'il démontre n'être pas eſſentiel à la matière, & n'avoir par conſéquent d'autre cauſe que l'Auteur de la Nature.

Il traite enſuite de la ſpiritualité de l'ame, de ſa diſtinction d'avec le corps, de la ſimplicité & de l'unité de ſon être, qui la rendent indeſtructible à tout agent naturel.

La queſtion de l'ame des bêtes, l'une des plus épineuſes de la Philoſophie, quand la Philoſophie eſt deſtinée à préparer la Religion, ſe préſente ici naturellement, & ne pouvoit être paſſée ſous ſilence. Elle eſt accompagnée, en forme d'objection, & par le ſavant artifice dont nous avons parlé, de tout ce que l'Hiſtoire Naturelle nous apprend de plus curieux

des mœurs, des ruſes & de l'induſtrie des animaux. Le principe interne, penſant, ou machinal, qui les fait agir, n'y eſt pas traité avec moins d'art & d'intelligence ; diſcuſſion également curieuſe & ſublime.

M. le Cardinal de Polignac, tout Cartéſien qu'il étoit, n'avoit jamais été bien décidé ſur ce point. Il ſentoit parfaitement les avantages du pur machiniſme des bêtes, & combien on applaniſſoit par-là de difficultés ; mais il voyoit en même tems ce machiniſme expoſé à de grandes objections. Le parti qu'il avoit coûtume de prendre dans ce conflict de ſentimens contraires, étoit de montrer que dans l'un & l'autre cas la ſpiritualité de notre ame n'en étoit pas moins certaine, & qu'en abandonnant le reſte aux profondeurs d'une Sageſſe dont nous ne

connoîtrons jamais les ſecrets, cette vérité & ſes dépendances n'en pouvoient recevoir aucune atteinte. C'eſt là auſſi le parti qu'il prend dans ſon Poëme. On voit pourtant qu'il penche vers le machiniſme; mais il l'abandonne, il le laiſſe indécis, pour ſe renfermer dans ſon véritable ſujet, ſachant qu'en toute eſpèce de guerre, on n'eſt jamais ſi fort que lorſqu'on embraſſe moins de terrein à défendre.

Le tour de ſes Vers tient beaucoup de celui de Virgile, ſon Poëte favori, qu'il poſſédoit & qu'il a imité en pluſieurs endroits, mais imité en Auteur original, & comme Virgile a imité Homère. Sa reſſemblance avec Lucrèce eſt plus apparente, parce qu'il en emprunte plus fréquemment les traits; mais elle eſt, à mon avis, moins réelle; &

ces traits qu'il en emprunte, c'eſt le plus ſouvent pour les lancer contre lui-même, avec plus de force qu'ils n'en avoient en partant de cet adverſaire.

Je n'ai vû nulle part un ſtyle qui à l'élégance & à la nobleſſe joigne tant de clarté, ſi ce n'eſt peut-être encore dans Virgile.

Mais trop ſemblable à ſon modèle en un ſeul point, M. le Cardinal de Polignac a eu, comme ce grand Poëte, le malheur de ne pouvoir mettre la dernière main à ſon ouvrage. Nous n'avons pas trouvé parmi les copies de l'Antilucrèce qui nous ont été confiées, l'article des expériences de Newton ſur la Lumière, non plus que celui de la règle de Képler ſur la révolution des Planètes, & pluſieurs autres grands morceaux que M. le Cardi-

nal de Polignac nous avoit fait l'honneur de nous communiquer, & qui vrai-femblablement n'ont jamais été mis à la place qui leur étoit deftinée. Il a dit auffi plufieurs fois qu'il avoit affez de matériaux pour étendre l'Antilucrèce jufqu'à dix, & même jufqu'à douze livres.

Nous ne croyons point cependant que ce qui reftoit à faire dans ce Poëme, pour l'achever ou pour l'embellir, foit capable de rien ôter aux éloges qui lui font dûs, ni à la gloire de fon Auteur.

Il en eft peut-être de ces fortes d'ouvrages non achevés, mais portés au point où fe trouve actuellement celui-ci, comme de ces tableaux admirables dont parle Pline, & qui, felon ce favant connoiffeur, n'en étoient que plus admirés, de cela même qu'ils étoient de-

meurés imparfaits. Saisis d'une douleur tendre à la vûe de ces chef-d'œuvres de l'art, auxquels la mort trop prompte de leurs auteurs a ravi les derniers traits, nous leur prêtons ce qui leur manque, nos regrets suppléent à nos désirs ; nous lisons sur l'ouvrage toute la pensée du génie qui l'a conçu, nous y voyons toutes les beautés qui alloient éclorre sous les mains de l'ouvrier ; & ces mains expirantes qui nous semblent y être encore attachées en rehaussent le prix à nos yeux.

L'Antilucrèce ne fut pas plûtôt annoncé après le retour de M. le Cardinal de Polignac de son Abbaye de Bonport, que tout ce qui compose le monde savant s'empressa d'en obtenir la lecture, d'en tirer des copies ou même de le tra-

duire. On va voir que ce monde n'exclud pas ce qu'il y a de plus grand & qui approche le plus du trône. Madame la Ducheſſe du Maine, dont l'eſprit infiniment cultivé & également digne de l'être, n'eſt borné en aucun genre de connoiſſances, voulut être inſtruite de celles qui étoient contenues dans l'Antilucrèce, & de la maniere dont elles y étoient traitées. L'Auteur le lui traduiſit verbalement d'un bout à l'autre. M. le Duc du Maine fit plus, il mit par écrit une traduction de tout le premier livre, & l'offrit à cette Princeſſe par une élégante Epître dédicatoire ; & nous pouvons aſſurer avec connoiſſance de cauſe, que le préſent étoit digne de celle à qui il fut offert. M. le Duc de Bourgogne, ce Prince ſi chéri de la France, & dont les lumières

& les vertus brillent encore dans l'auguſte Monarque qui lui doit le jour, voulut avoir des conférences réglées avec M. le Cardinal de Polignac ſur ſon Antilucrèce, après avoir donné à la lecture de cet ouvrage toute l'application qu'il mérite par lui-même & par ſon objet. Le feu Roi lui en entendit parler avec tant d'éloges, qu'il parut déſirer d'en connoître plus particulièrement les beautés; ce qui engagea M. le Duc de Bourgogne à le traduire, ſi ce n'eſt en entier, du moins en partie.

L'hiſtoire littèraire de M. le Cardinal de Polignac, ainſi que ſa vie politique, nous fourniroit pluſieurs autres ouvrages latins & françois, tant en vers qu'en proſe, dont nous ſerions en état de parler, mais dont nous n'entreprendrons pas même l'énu-

mération. Tels ſont divers morceaux qui ont précédé l'Antilucrèce, & qui rouloient auſſi ſur des matières philoſophiques; des harangues, des plaidoyers, des mémoires, & ſur-tout un nombre prodigieux de lettres & de dépêches parmi leſquelles il s'en trouve pluſieurs qui peuvent paſſer pour des chef-d'œuvres de politique & d'éloquence.

Cette collection d'Antiques, Marbres, Porphires, Bronzes, Statues, Buſtes, Bas-reliefs qu'il avoit fait revivre, & dont il avoit orné ſon Palais, après les avoir retirés de deſſous les ruines de cette Ville autrefois maîtreſſe du monde, Ville qu'il connoiſſoit dans toutes ſes époques, comme s'il y avoit vécu dans tous les temps, fera éternellement honneur à ſon goût pour les beaux arts & à ſon érudition. L'un & l'autre

ont été relevés comme ils méritoient de l'être, dans une Académie qui a l'érudition & les beaux arts en partage.

Plusieurs autres particularités de sa vie, plusieurs faits que nous pourrions encore rapporter ici & que nous supprimons, rempliroient sans doute l'éloge d'un homme ordinaire, mais il faut nécessairement abréger dans celui d'un homme aussi rare que M. le Cardinal de Polignac.

Il avoit atteint l'âge de quatre-vingts ans. Sa bonne constitution, sa sobriété, & sa vie uniforme depuis que ses affaires & la discussion importante d'un procès concernant son diocèse, le retenoient à Paris, sembloient lui promettre de plus longs jours. Cependant sa santé s'affoiblissoit considérablement depuis quelques années. Il fut attaqué d'hy-

dropiſie vers le milieu du mois d'Octobre dernier, & il mourut le 20 Novembre de la même année 1741. Il conſerva toute ſa raiſon dans le cours de ſa maladie, il jouit de toutes ſes lumières juſqu'au dernier ſoupir, & ſes lumières furent accompagnées de tous les ſentimens qu'elles étoient capables de faire naître, & qui ne l'avoient jamais abandonné.

Il avoit été reçu à l'Académie Françoiſe en 1704, à l'Académie des Sciences en 1715, & à celle des belles Lettres en 1717.

Il aimoit ſouverainement ſa Nation & ſon Roi, & il s'occupoit ſans ceſſe des moyens d'affermir ou d'augmenter leur gloire. Les Sciences & les Arts, les Savans & les Artiſtes lui étoient chers à ce titre, & par eux-mêmes; car les grands ta-

lens ne marchent point ſans une forte inclination pour tout ce qui ſe rapporte à leur objet.

Sa converſation étoit douce, amuſante & infiniment inſtructive, comme on le peut juger par tout ce qu'il avoit vû dans le monde & dans les différentes Cours de l'Europe, par les grandes affaires qui avoient roulé ſur lui, en un mot par tout ce qu'il ſavoit, ayant frappé, pour ainſi dire, aux bornes de l'eſprit humain conſidéré par tous ſes côtés. Le ſon de ſa voix, & la grace avec laquelle il parloit & prononçoit ſa langue, achevoient de mettre dans ſon entretien une eſpèce de charme, qui alloit preſque juſqu'à la ſéduction. L'univerſalité de ſes connoiſſances s'y montroit, mais ſans deſſein ni de briller ni de faire ſentir ſa ſupériorité. Il étoit plein d'é-

gards & de politesse pour ceux qui l'écoutoient, & s'il aimoit à se faire écouter, on se plaisoit encore plus à l'entendre, par tout ce qu'il y avoit d'excellent, de curieux & d'utile à recueillir de sa conversation.

Sa mémoire ne le laissa jamais hésiter sur un mot, sur un nom propre, ou sur une date, sur un passage d'auteur, ou sur un fait quelqu'éloigné ou détourné qu'il pût être ; elle le servoit constamment, & avec tout l'ordre que la méditation peut mettre dans le discours.

Son éloquence dans les grandes affaires, dans les délibérations, dans des dépêches importantes & raisonnées, ou telle qu'on la trouve en plusieurs endroits de ses écrits, se développoit par degrés, & avançoit toujours sans se hâter, d'abord douce & insinuante, mais pleine de for-

ce

ce en approchant du but. Cicéron s'y faiſoit ſentir avant Démoſthène.

Une autre eſpèce d'éloquence plus indépendante de l'art, celle qui ſe montre & qui éclate tout-à-coup dans les cas imprévus, ne manquoit pas à M. le Cardinal de Polignac. Nous avons de lui pluſieurs traits qui en font foi, & de ces réparties heureuſes qui marquent également le coup d'œil vif de l'eſprit, & l'élévation du cœur.

La connoiſſance & le ſentiment qu'il avoit de notre ignorance ſur l'étendue & les limites des forces de la Nature, pouvoient le rendre favorable un moment à certains faits extraordinaires qu'une diſcuſſion exacte ne manque guère de faire évanouir; mais s'agiſſoit-il de philoſopher, d'examiner & de diſcuter

ſoigneuſement de ſemblables faits, perſonne n'étoit plus ferme que lui ſur les grands principes du raiſonnement, ni plus rigide obſervateur des loix de la bonne Critique.

Les deux fameux ſyſtèmes qui partagent aujourd'hui les Savans faiſoient par préférence le ſujet de ſes entretiens, lorſqu'il ſe trouvoit avec des perſonnes capables d'en raiſonner. Deſcartes & Newton mis dans la balance, il ne faut pas demander de quel côté elle penchoit entre les mains de M. le Cardinal de Polignac. Zélé Cartéſien par choix, par habitude & même par principe de religion, le Newtonianiſme, tel qu'il le concevoit, lui avoit toûjours paru dangereux par ſa conformité avec les points fondamentaux de la Phyſique d'Epicure. Il s'en déclaroit ouvertement, & la

difpute fur ce fujet, non plus que fur toute autre matière, ne lui déplaifoit pas. Mais quelque conftant qu'il fût dans fes fentimens, il ne les défendoit jamais avec aigreur. Il déduifoit fes preuves, il expofoit fes objections avec ordre, paifiblement, & du ton dont il femble que parleroit la Raifon même ayant à s'expliquer ici-bas par des organes humains. On pouvoit hardiment le contredire, on auroit pû le convaincre fans déchoir un moment de fa familiarité & de fa bienveillance.

Il avoit une inclination marquée pour l'Agriculture, cet art utile, fi propre à nous rappeller le fouvenir des mœurs antiques, & il l'entendoit, comme il paroît par plus d'un endroit de fon Poëme. Il s'étoit procuré depuis quelques années

dans Paris & tout joignant ſon Palais, un vaſte enclos, où il alloit tous les jours dans la belle ſaiſon, & où il cultivoit d'excellens fruits & des plantes rares : c'eſt là auſſi qu'il ſe plaiſoit à philoſopher avec ſes amis.

Enfin, car ce n'eſt pas un avantage à paſſer ſous ſilence, M. le Cardinal de Polignac a été l'un des hommes du monde le mieux fait & de la plus grande mine, on ne pouvoit qu'en être frappé en l'abordant. Je ne ſai quoi d'altier & de relevé caractériſoit ſes traits, une noble hardieſſe ſembloit les animer; mais il ne prenoit pas plûtôt la parole, qu'à cet air impoſant ſuccédoit un air de bonté & de douceur qui diſſipoit toute crainte, & n'inſpiroit que la confiance avec le reſpect. Son ame étoit alors véritablement peinte ſur

ſon viſage : ame grande, généreuſe & tranquille, qui a toûjours uſé libéralement de ſes tréſors, ainſi que des biens de la fortune, ſans les compter, & preſque ſans les connoître.

CATALOGUE
DES OUVRAGES
De M. le Cardinal de POLIGNAC.

L'Antilucrèce de M. le Cardinal de Polignac vient enfin de paroître par les ſoins de M. le Beau, Profeſſeur de Rhétorique au Collége des Graſſins, à qui M. l'Abbé de Rothelin en avoit confié l'édition en mourant.

1. *Anti-Lucretius, ſive de Deo &*

Natura, libri novem; Eminentissimi S. R. E. Cardinalis Melchiori de Polignac opus postumum; Illustrissimi Abbatis Caroli d'Orleans de Rothelin curâ & studio editioni mandatum. Tomi II. Parisiis apud Hipolytum-Ludovicum Guerin, & Jacobum Guerin, 1747, in 8°.

2. *Discours prononcé le 2 Août 1704, par M. l'Abbé de Polignac, lorsqu'il fùt reçu à l'Academie Françoise) à la place de M. Bossuet Evêque de Meaux.* Paris, in 4°. & dans les Recueils de la même Académie, in 12. Tome III.

3. *Harangue au Roi sur la Paix, prononcée le 17 Juin 1713, par S. E. M. le Cardinal de Polignac, alors Chancelier de l'Academie (Françoise).* Dans le même volume.

Il y a, comme on l'a dit dans l'Eloge,

plusieurs pièces en Prose & en Vers, de M. le Cardinal de Polignac, soit en François soit en Latin, qui n'ont jamais été imprimées, ou qui se trouvent répandues dans divers Recueils que nous n'avons pas sous la main. Ses Dépêches & divers morceaux de Politique, par rapport à ses négociations, remplissent un très-grand nombre de volumes parmi ceux qu'on conserve au dépot des affaires étrangeres, qui est au Louvre. On en trouvera quelques-uns dans le Recueil des *Actes & Mémoires concernant la paix d'Utrecht*, imprimé & réimprimé en Hollande en 1712, 13, 14 & 15, en plusieurs Volumes.

ELOGE
DE M. BOULDUC.

GILLES-FRANÇOIS BOULDUC, premier Apoticaire du Roi, ancien Echevin, ancien Juge-Consul, Démonstrateur en Chymie au Jardin Royal, & Associé Chymiste dans l'Académie des Sciences, naquit à Paris le 20 de Février 1675. Son père, Simon Boulduc, ancien Juge-Consul, & Apothicaire de feue Madame, & de la Reine Douairière d'Espagne, avoit aussi été Démonstrateur en Chymie au Jardin Royal, & membre de cette Académie, d'abord Elève, & successivement Associé, Pensionnaire & Vétéran, jusqu'en l'année 1729 où il mourut.

M.

M. Boulduc dont nous allons parler, né, pour ainſi dire, dans l'Académie des Sciences, avoit reçu l'éducation la plus propre à le rendre digne d'y être aſſis un jour parmi ceux qui la compoſent. Cet honneur lui étoit ſans ceſſe propoſé par ſon père, & comme le prix des connoiſſances qu'il devoit acquerir, & comme un des plus ſûrs moyens de les augmenter, de les rectifier & de les mettre utilement en pratique.

Ses premieres études étant finies, il s'appliqua à la Phyſique de Deſcartes ſous la direction de M. Regis, & il y fit des progrès qui engagèrent ce célèbre Cartéſien à lui ouvrir tous ſes tréſors.

Ce n'étoit cependant que le préliminaire à une autre ſcience qu'on avoit principalement en vûe, mais

qui n'étant elle-même que la physique particulière de la contexture intrinsèque des corps, devoit être précédée & éclairée des grands principes de la Physique génerale. Rien en effet ne pouvoit mieux le prémunir contre les mystérieuses & sublimes prétentions de l'ancienne Chymie, que la méthode & les principes de Descartes, qui n'ont pour base & pour but que la clarté des idées & l'évidence. Aussi M. Boulduc ne donna-t-il jamais dans aucune de ces rêveries d'Alchymiste encore assez communes dans le siècle passé, malgré l'atteinte mortelle que leur avoient portée les leçons publiques & les livres de feu M. Lémery.

Enfin il se voua entièrement à la Chymie, & il l'étudia sous M. de Saint-Yon Médecin, Professeur au Jardin Royal, & sous son père qui,

comme nous l'avons dit, y étoit Démonstrateur. Ce père attentif à l'instruction d'un fils qui lui paroissoit de plus en plus mériter tous ses soins, retraçoit chaque jour à ses yeux dans le particulier, & par mille opérations délicates, mais sensibles, ce qu'une théorie abstraite n'avoit présenté qu'à son esprit. Les leçons domestiques aidoient merveilleusement celles du Jardin du Roi, & les unes & les autres secondées par le goût & la vivacité du jeune Artiste, le mirent bien-tôt en état de se distinguer dans la profession à laquelle on le destinoit. Il fut reçu dans le Corps des Apothicaires en 1695, à l'âge de 20 ans, & quatre ans après il entra dans l'Académie des Sciences en qualité d'Elève.

Il nous a donné depuis plusieurs morceaux de Chymie que l'Acadé-

mie a presque tous fait insérer dans les volumes qu'elle publie tous les ans : c'est une espèce d'aveu & d'approbation tacites qu'elle accorde avec choix, quoiqu'elle ne prétende pas adopter toutes les idées contenues dans les ouvrages qu'elle juge dignes de paroître parmi ses Mémoires.

Les ouvrages de M. Boulduc consistent la plûpart en des analyses de différentes substances. Il avoit entrepris sous cette forme l'histoire des Purgatifs, dont il donna un essai en 1719 sur le Concombre sauvage, avec quelques observations sur l'*Elaterium* de Dioscoride, qui est l'extrait ou le suc épaissi du fruit de cette plante, & l'un des plus violens purgatifs qu'ait employé la Médecine ancienne ; mais d'autres occupations l'empêchèrent de suivre

ſon projet. Il lut la même année à l'Académie une analyſe du frai de Grenouille, & celle du Chacril arbre de l'Amérique, que quelques Auteurs ont donné pour une ſeptiéme eſpèce de Quinquina, & dont l'écorce a en effet pluſieurs vertus ſemblables à celles de ce fébrifuge.

M. Boulduc a beacoup travaillé ſur les Sels. Par l'examen qu'il fit en 1724 du Sel Cathartique d'Eſpagne, qu'une ſource produit à cinq quarts de lieue de Madrid, & en 1727 du Sel de Dauphiné, que l'on prend dans la terre auprès de Grenoble, il trouva que l'un & l'autre étoient un vrai Sel naturel de Glauber, Sel dont ce fameux Chymiſte faiſoit tant de cas, & qu'il nomma *admirable*, ſoit à cauſe des propriétés qu'il lui attribuoit, ſoit qu'il le jugeât digne de ce nom par tout ce

qu'il lui avoit coûté de méditations & de veilles. L'Art n'a presque jamais rien de mieux à faire que d'imiter la Nature, mais il lui manque souvent, après l'avoir imitée, de sçavoir qu'il l'a fait & rien de plus. C'est ce que Glauber avoit ignoré à l'égard de son Sel admirable, & que M. Boulduc développe parfaitement. Tout au contraire, dans le Sel Polychreste de Seignette & dans celui d'Epsom qu'il entreprit aussi d'analyser, ce n'étoit pas la Nature qu'il s'agissoit de dévoiler & d'imiter, mais l'art qui s'y cachoit, & qui avoit intérêt de s'y cacher.

Pendant que M. Boulduc lisoit à l'Académie son Mémoire sur le Sel de Seignette, & qu'il montroit un crystal qu'il venoit de faire de ce Sel, M. Geoffroy qui travailloit comme lui sur cette matière, sans qu'ils s'en

fussent rien communiqué, entra dans l'Assemblée, reconnut le Sel Polychreste à la première inspection de son crystal, & sur le champ il en alla chercher de tout pareil qu'il avoit fait aussi. L'Académie ayant vû les pièces justificatives de part & d'autre, & entendu contradictoirement les parties, jugea que la découverte seroit donnée sous les deux noms, comme elle l'a été en effet dans l'Histoire de 1731. Il y a dans toutes les Sciences des principes & des règles invariables, qui ne peuvent manquer de conduire au même but ceux qui sçavent les manier.

M. Boulduc proposa en 1730 une manière de faire le Sublimé corrosif, en simplifiant l'opération & en retranchant l'esprit de nitre. Nous eumes aussi de lui en 1734

un essai d'analyse des Plantes, où il prend pour exemple la Bourache, qui est une des plus employées dans la Médecine.

Mais rien ne lui a fait plus d'honneur que ses recherches sur la nature de quelques Eaux minérales. Son analyse des nouvelles Eaux de Passy, qu'il donna en 1726, a été regardée par les Maîtres de l'Art comme un modèle dans ce genre. Il s'en répandit bien-tôt plusieurs extraits dans le public, &, ce qui n'est pas une des moindres preuves du mérite de son travail, le prix & le débit de ces Eaux en furent considérablement augmentez. Il fit en 1729 l'analyse des Eaux de Bourbon l'Archambaud pour feu M. le Duc, & en 1735 celle de la Source minérale de Forges nommée *la Royale*, pour la Reine à qui ces Eaux avoient été ordonnées par les Médecins.

La charge de premier Apothicaicaire du Roi qu'il avoit obtenue en 1712, & celle de premier Apothicaire de la Reine qu'il eut en 1735, ne lui permettoient guère d'être assidu à nos Assemblées; mais les préparations & les recherches qu'il étoit obligé de faire pour Versailles, tournoient aussi, comme on vient de voir, au profit de l'Académie & du Public. C'est pourquoi l'Académie, qui ne se relâche pas facilement sur l'assiduité qu'elle exige de ceux de ses Membres que leurs places y engagent, & quels que soient les emplois qui pourroient les en dispenser, ne laissa pas d'accorder en 1727 à M. Boulduc une de ses places d'Associé ordinaire.

La bienveillance du Roi & de la Reine, glorieux fruit du zèle & de l'attention industrieuse que M.

Boulduc apportoit à leur ſervice, mille ſoins officieux rendus à des perſonnes conſidérables de la Cour, des manières polies & prévenantes, un extérieur agréable avec les qualités eſſentielles du cœur, ne pouvoient manquer de lui concilier des ſuffrages dans un pays où la ſeule faveur du Maître ſuffit pour y avoir des amis. L'uſage le plus marqué qu'il en ait fait, a été de procurer l'année dernière à ſon fils unique âgé ſeulement de 14 ans, la ſurvivance de premier Apothicaire du Roi; grace à laquelle M. Boulduc fut infiniment ſenſible, mais dont on pourroit croire que la demande avoit été précipitée ou indiſcrette, ſi l'on ne ſçavoit que ce fils montroit déja une maturité d'eſprit & une intelligence qui ſe trouvent rarement dans une ſi grande jeuneſ-

se. Ces sentimens paternels si sagement établis par la Nature, qui font que l'on se regarde après soi dans sa postérité, quelquefois avec plus de complaisance que dans soi-même, agissoient avec beaucoup de force sur M. Boulduc. Ceux de l'amitié la plus tendre & la plus constante ne lui étoient pas moins connus : il a passé les trente dernières années de sa vie avec M. Grosse sçavant Chymiste Allemand, de cette Académie, qu'il avoit logé chez lui & dont le caractère avoit fortifié de plus en plus une liaison que la conformité de leurs études avoit fait naître.

Quoiqu'il fût d'un fort tempérament & qu'il parût jouir d'une santé parfaite, il étoit souvent attaqué de vapeurs, & sujet à des palpitations de cœur violentes. Au mois de Dé-

cembre 1741 il lui ſurvint un éréſipelle à la jambe gauche, il en fut traité Méthodiquement, & il en étoit guéri en apparence; mais empreſſé de ſe rendre à ſes devoirs, il partit le 15 Janvier dernier 1742 pour Verſailles, & il y mourut le 17, fort regretté de Leurs Majeſtés, & de tous ceux qui avoient eu occaſion de le connoître.

CATALOGUE DES OUVRAGES de M. BOULDUC.

Ils ſont tous contenus dans les volumes d'Hiſtoire & Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, que nous citerons ſelon l'ordre des années.

Dans les MEMOIRES.

1. *Mémoires ſur la qualité & les propriétés d'un Sel découvert en Eſpa-*

gne, qu'une Source produit naturellement, & sur la conformité & identité qu'il a avec un Sel artificiel, que Glauber qui en est l'auteur appelle Sel admirable. 1724.

2. *Essai d'Analyse en général des nouvelles Eaux Minérales de Passy.* 1726.

3. *Examen d'un Sel tiré de la terre en Dauphiné, par lequel on prouve que c'est un Sel de Glauber naturel.* 1727.

4. *Essai d'Analyse en général des Eaux chaudes de Bourbon-l'Archambaud.* 1729.

5. *Manière de faire le Sublimé corrosif en simplifiant l'opération.* 1730.

6. *Sur un Sel connu sous le nom de Sel Polychreste de Seignette.* 1731.

7. *Recherches sur le Sel d'Epsom.* ibid.

8. *Essai d'analyse des Plantes.* 1734.

9. *Analyse des Eaux de Forges, & principalement de la Source appellée* la Royale. 1735.

Dans l'HISTOIRE.

1. *Observations sur le Chacril.* 1719.

2. *Essai de l'Histoire des Purgatifs, & sur l'*Elaterium *ou Concombre sauvage.* ibid.

3. *Analyse du Frai des Grenouilles.* Lûe la même année à l'Académie comme il paroît par les Regîstres.

Nous avons apris de M. Grosse son ami intime, qu'il avoit donné quelques années auparavant une *Dissertation sur le Mercure.*

ELOGE
DE M. HALLEY.

EDMOND HALLEY fils d'Edmond Halley citoyen de Londres, d'une famille honnête, mais peu favorisée de la fortune, naquit dans un fauxbourg de cette Capitale le 8 Novembre 1656. Il fit ses Humanités dans l'Ecole de S. Paul sous le fameux Thomas Gale, & il y devint habile, non seulement dans les Langues Latine, Grecque & Hébraïque, mais encore en Géométrie & en Astronomie. A l'âge de 17 ans il fut reçu parmi les Etudians du Collége de la Reine dans l'Université d'Oxford. Beaucoup de curiosité & une grande facilité à ap-

prendre, le portèrent d'abord presqu'également à toutes les Sciences, mais il se détermina bien-tôt en faveur de l'Astronomie. A peine avoit-il 19 ans lorsqu'il donna sa Méthode directe & géométrique pour trouver les Aphélies & les excentricités des Planètes, ouvrage que les Astronomes les plus consommez de ce temps-là pouvoient envier, & qui terminoit une dispute célèbre qu'il y avoit entr'eux sur ce sujet. Descartes commença sa Géométrie par un Problème où les Anciens s'étoient arrêtez; la première route que s'ouvre M. Halley le conduit à tout ce qu'il y a de plus caché & de plus subtil en Astronomie.

Mais pour mieux sentir le prix de tout ce qu'il fit dans la suite en faveur de cette science & de celles qui

qui en dépendent, jettons les yeux ſur l'état floriſſant où ſe trouvoit alors l'Aſtronomie en Europe, & rappellons ici du moins les noms illuſtres des Emules de M. Halley dans la même carrière; car s'il eſt glorieux de tirer une ſcience du berceau, il eſt peut-être encore plus difficile de ſe diſtinguer parmi ceux qui ſemblent l'avoir portée à ſon plus haut période.

Flamſteed premier Aſtronome du Roi d'Angleterre, & chef de l'Obſervatoire de Greenwich, embraſſoit le plus vaſte champ des obſervations céleſtes, & travailloit ſans relâche à réformer & à augmenter le catalogue des Etoiles fixes. Hévélius, comme un autre Tycho-Brahé, n'épargnoit ni ſoins ni dépenſes pour faire refleurir l'Aſtronomie dans le Nord, & il en avoit établi le ſiège

à Dantzich ville anséatique, dont il étoit le premier Magistrat. L'Italie retentissoit encore du bruit des découvertes du célèbre Dominique Cassini que la France venoit de lui enlever. La Hollande se glorifioit d'avoir produit M. Huguens, qu'elle possédoit tour à tour avec cette Académie naissante, & qui après avoir mis les Lunettes d'approche dans l'état de perfection où nous les voyons aujourd'hui, avoit démêlé autour de Saturne le premier Satellite que l'on y ait apperçu, & cet Anneau surprenant dont les phases n'avoient présenté jusques-là aux yeux des Astronomes que deux anses attachées au globe de cette Planète, ou deux autres Planètes qui paroissoient & disparoissoient bizarrement à ses côtés. La France enfin, opulente

de ses richesses & de celles de ses voisins, rassembloit ses Bouillauds & ses Cassinis, Picard, Auzout, Roemer, de la Hire, Richer, qui s'étoient tous signalez par leurs découvertes, ou par l'invention de quelqu'instrument propre à en occasionner de nouvelles, ou par quelque méthode fine & ingénieuse. Plusieurs de ces hommes célèbres, non contens d'observer de cet édifice que la magnificence de Louis le Grand & les soins de l'illustre Colbert venoient d'élever à l'Astronomie, s'étoient transportez, les uns vers le Midi & tout proche de l'Equateur, pour y rectifier les élémens de cette science, les autres du côté du Pole & sur les ruines du fameux château de Tycho-Brahé, pour reprendre le fil des observations de cet Astronome : expéditions sça-

vantes qui ſe renouvellent de nos jours ſous un règne qui n'eſt pas moins favorable aux Sciences & aux beaux Arts que le règne de Louis le Grand.

Voilà dans quelles circonſtances M. Halley ſe fit connoître.

Les Etoiles fixes, indépendamment de leurs autres uſages, ſont autant de points de comparaiſon dont les Aſtronomes ne peuvent ſe paſſer pour déterminer la route des Planètes ſous la voûte apparente à laquelle nous rapportons leurs mouvemens ; auſſi s'eſt-on donné des ſoins infinis dans tous les ſiècles pour connoître le nombre & la poſition exacte des Etoiles fixes. Cependant comme les Anciens voyageoient rarement au delà de l'Equateur, & que ceux d'entre les Modernes que leur navigation y avoient

conduits, avoient pour la plûpart un tout autre objet que la perfection de l'Astronomie, ou manquoient du loisir & des moyens nécessaires pour la perfectionner à cet égard, les Etoiles de l'Hémisphère austral, & sur-tout celles qu'on y voit près du Pole, demeuroient où tout-à-fait inconnues, ou mal placées sur le Globe céleste. C'est pour remplir ce vuide, cette partie imparfaite du Catalogue des fixes de Ptolomée & de Tycho, & pour seconder les soins de Mrs Flamsteed & Hévélius, que M. Halley se proposa d'aller à l'Isle Sainte-Hélène, pays le plus méridional que les Anglois eussent alors sous leur domination, & situé sous le 16me degré de latitude australe. Mrs Willamson Secrétaire d'Etat, & Jonas Moore Grand-Maître de l'Artille-

rie & sçavant Mathématicien, furent ses Mécènes auprès du Roi Charles II. Ce Prince à qui l'Isle Sainte-Hélène appartenoit par droit de conquête, & qui l'avoit cédée depuis peu à la Compagnie des Indes d'Angleterre, accorda libéralement tout ce qu'on jugea nécessaire pour le succès de cette entreprise, & M. Halley partit dans le mois de Novembre de l'année 1676. Il arriva à l'Isle Sainte-Hélène en trois mois, il y exécuta pleinement son projet, & revint à Londres vers l'Automne de 1678.

D'abord il y prit ses Degrés de Maître-ès-Arts, ayant obtenu des dispenses honorables à l'occasion de son voyage, & il fut reçu Membre de la Société Royale.

L'année suivante il fit imprimer son Catalogue des Etoiles Austra-

les, où, entre plusieurs autres nouveautés, on vit paroître la Constellation du fameux Chêne qui avoit servi de retraite à Charles II poursuivi par Cromwel après la déroute de Worcester, avec cette espèce de dédicace en style lapidaire : *Robur Carolinum, in perpetuam, sub illius latebris servati Caroli secundi Magnæ Britanniæ Regis, memoriam, in Cœlum meritò translatum.* C'est ainsi que M. Halley voulut consacrer les marques de sa reconnoissance dans ce même Ciel que la protection & les bienfaits de ce Prince lui avoient donné moyen de connoître.

Il avoit rapporté plusieurs autres observations de l'Isle Sainte-Hélêne, & principalement celle du passage de Mercure par le disque du Soleil, qu'il sçavoit devoir arriver le 3 Novembre 1677. C'étoit le

quatrième de ces phénomène que l'on eût vû depuis l'invention des Lunettes, car auparavant il n'en étoit pas question : imperceptibles à la vûe simple, aussi-bien que les taches du Soleil, les Anciens n'auroient pû tout au plus que les soupçonner. * D'ailleurs ils sont si rares, & en même-temps si précieux à l'Astronomie, qu'un autre Astronome Anglois, nommé Shakerley, étoit allé exprès à Surate en 1651 pour y voir le second, qui ne devoit arriver que de nuit en Europe. On sent assez combien une telle curiosité & de semblables démarches pour la satisfaire, font honneur à une nation chez qui elles sont communes.

* Ceci est dit vaguement, & de la vüe directe; car à la rigueur on peut voir les taches du Soleil sans lunette, en recevant son image sur du blanc, & à travers un petit trou dans une chambre obscure.

L'observation de M. Halley étoit accompagnée de réflexions sçavantes sur l'utilité de ces sortes d'éclipses ou d'immersions des Planètes inférieures,

férieures, pour découvrir la parallaxe du Soleil & ſa diſtance à la Terre. Il donna dans la ſuite une méthode & des tables pour les prédire, & enfin il démontra en 1716, après bien des calculs & par une application ingénieuſe de ſa théorie aux parallaxes de Vénus & du Soleil, que le paſſage de cette Planète par le dſique du Soleil, paſſage qui doit arriver le 5[me] Juin 1761, pourra nous faire connoître la vraie diſtance du Soleil à la Terre, à un 500[me] près. Il exhorte en même temps & en termes pathétiques tous les Aſtronomes qui vivront alors, à ſe préparer pour cette importante obſervation, à mettre en œuvre tout ce qu'ils auront de ſagacité & de ſçavoir, pour bien déterminer les circonſtances d'un phénomène ſi rare & ſi déciſif; car il ne ſe flattoit

nullement d'en être témoin : mais il n'en prend pas moins part au ſpectacle, & il ne néglige rien pour s'en aſſurer le ſuccès. Toute philoſophie qui voudroit affoiblir en nous ce déſir d'être utiles, lors même que nous ne ſerons plus, & nous enlever la ſatisfaction actuelle que nous procure un ſemblable avenir, ſappe les fondemens de l'héroiſme, & de la Société.

M. Halley déſiroit extrêmement de conférer avec M. Hévélius, & lui faire part de tout ce qu'il avoit obſervé de curieux à l'Iſle Sainte-Hélène & dans ſa navigation. C'étoit l'uſage le plus flatteur qu'il en pouvoit faire pour lui-même, & auſſi le plus capable de lui procurer de nouvelles lumières, M. Hévélius étant regardé alors par ſon âge, par ſes immenſes & ſçavans Ecrits, &

par la place qu'il occupoit dans ſa République, comme le Chef des Aſtronomes de l'Europe. M. Halley partit donc pour Dantzick, il y arriva le 26[me] Mai 1679, &, ſans autre préliminaire, les deux Aſtronomes obſervèrent enſemble le même ſoir, comme gens qui ſe connoiſſoient depuis long temps, & qui s'étoient vûs dans cette commune patrie vers laquelle ils dirigeoient leurs regards. La différence de leurs opinions ſur quelques points d'Aſtronomie pratique, n'empêcha pas qu'il ne ſe formât entr'eux une liaiſon intime, dont M. Hévélius nous a laiſſé des témoignages dans ſon *Annus climactericus*.

Conduit par de ſemblables motifs, M. Halley voulut voir auſſi les Sçavans de France & d'Italie. Il étoit à moitié chemin de Calais à Paris,

lorsqu'il apperçut pour la première fois la fameuse Comète de 1680, si remarquable par sa grandeur, & si terrible aux yeux d'un vulgaire qui étoit encore très-nombreux ; mais elle n'anonçoit à notre Astronome qu'un nouveau sujet de recherches, & de nouveaux succès ; car un des plus excellens ouvrages que M. Halley nous ait donné depuis, a été son *Abrégé de l'Astronomie cometique.* Il y réduit, conformément à l'idée de M. Newton, les Trajectoires ou orbites de cette espèce de Planètes à de simples paraboles qui ont le Soleil pour foyer comme les ellipses des Planètes ordinaires, & qui en facilitent beaucoup le calcul ; il nous met sous les yeux dans une Table d'une seule page, les noeuds, les périhélies, les distances & les mouvemens de vingt-quatre Comètes

des plus considérables & des mieux observées, c'est le fruit d'un travail immense ; & cette même Comète de 1680, qu'il croyoit être celle qui parut du temps de Jules-César, y joue un des principaux rôles.

De retour en Angleterre il se maria en 1682 avec Marie Tooke, demoiselle aussi aimable par les agrémes de sa personne que que par les qualités de son esprit ; mais ni les soins domestiques, ni les douceurs d'un heureux mariage, ne purent diminuer son ardeur pour l'étude du Ciel & du reste de la Nature, ni le fixer dans son pays. Nous le verrons encore courir les mers, & en rapporter de nouvelles richesses philosophiques.

Parmi les mémoires qu'il donna les années suivantes à la Société Royale, il y en a un de 1683, qui

eſt de la dernière importance pour la Navigation : c'eſt ſa *Théorie ſur les variations de la Bouſſole.* On ſçait que l'Aiguille aimantée ne tourne pas toûjours exactement vers le Pole, qu'elle en décline quelquefois de 10, 15 ou 20 degrés, tantôt vers l'orient, tantôt vers l'occident, ſoit en différens lieux, ſoit en différens temps, & cela ſans règle connue, du moins n'y avoit-on rien obſervé juſque-là qui en eût la moindre apparence. Mais M. Halley ſe défiant de ces prétendues irrégularités de la Nature, qui n'ont preſque jamais de réalité que dans notre ignorance, raſſemble un nombre infini d'obſervations ſur ce ſujet, la plûpart tirées des plus fameux Routiers ; il les compare, il en ſaſſe & reſſaſſe, pour ainſi dire, toutes les circonſtances, & il trouve enfin qu'il y a ſur le Glo-

be Terreſtre, dans cette grande Mer qui ſépare l'Europe & l'Afrique d'avec l'Amérique, pluſieurs points dont les ſuites décrivent ſur ce Globe autant de lignes courbes où la Bouſſole ne décline ni à droite ni à gauche. Il s'apperçoit que ces courbes, de même que celles qui paſſent par les points où l'on obſerve une certaine déclinaiſon, & qui s'écartent plus ou moins des premieres, ont un mouvement latéral réglé & périodique autour d'un axe & ſur des Poles qui ne ſont pas ceux de la Terre; que ce mouvement, cet axe, & ces Poles étant connus, tout Navigateur placé ſur un point donné de la ſurface du Globe Terreſtre, pourra connoître la diſtance du lieu où il eſt à ces lignes, & la déclinaiſon de l'Aiguille aimantée, ou, réciproquement, à quel point il eſt, par

la quantité de la déclinaiſon orientale ou occidentale qu'il y obſervera. D'où l'on voit que ſi cette connoiſſance pouvoit être pouſſée juſqu'à un certain degré de préciſion, elle n'iroit pas à moins qu'à la détermination des longitudes. C'eſt là le fait tel qu'il réſulte des obſervations immédiates, & le fait ici eſt tout ce qu'il y a d'eſſentiel par rapport à la Géographie & à la Navigation.

Quant à la cauſe phyſique qu'en donne M. Halley, c'eſt un ſecond Globe contenu dans celui de la Terre ſuppoſée creuſe vers ſon centre, un gros Aimant qui attire à lui tout ce qui eſt doué de quelque vertu magnétique, & qui par ſa rotation ſur l'axe qui lui eſt propre, entretient la déclinaiſon de la Bouſſole dans une variation continuelle.

Le Public eſt redevable à M. Halley du fameux livre des *Principes mathématiques de la Philoſophie naturelle*, du moins en a-t-on joui par ſon moyen beaucoup plûtôt qu'on n'auroit fait. Il s'étoit lié d'amitié avec M. Newton en 1684, & l'on ſçait que ce grand homme avoit conçu dès-lors tout ce qu'il enfanta depuis de plus ſublime en Géométrie & ſur la Phyſique céleſte ; mais uniquement occupé à découvrir, & avare du temps qu'il y employoit, il ne ſe hâtoit nullement de rédiger ſes découvertes, encore moins de les publier. M. Halley qui en avoit parfaitement ſenti l'étendue & l'utilité, l'engagea d'abord à communiquer à la Société Royale celles qui regardoient les orbites des Planètes, & enſuite à les mettre dans l'ordre où nous les avons dans le livre des

Principes. Enfin il s'offrit de veiller à l'édition de cet ouvrage, & en ayant obtenu l'aveu de l'Auteur, il le fit paroître en 1686. Ce zèle pour l'avancement des Sciences & pour la gloire du Philoſophe qui en reculoit ſi fort les limites, jeta les premiers fondemens de l'attachement inviolable que ces deux illuſtres amis conſervèrent l'un pour l'autre juſqu'à la fin de leurs jours.

M. Halley avoit fait précéder l'édition des Principes de M. Newton, d'un Mémoire qu'il lut à la Société Royale ſur le mouvement des Corps projetez, où il examine préliminairement la cauſe & les propriétés de la Peſanteur ſelon ces mêmes Principes.

La même année parut ſon *Hiſtoire des Vents Aliſez & des Mouſſons qui règnent dans les Mers placées en-*

tre les Tropiques, avec un Essai sur la cause physique de ces Vents, & une Carte qui en représente les directions sur 240 degrés en longitude, & plus de trente en latitude de part & d'autre de l'Equateur, ce qui comprend toute la région connue des Vents Alisez; autre matière importante pour les Navigateurs, & qui peut marcher avec la théorie des variations de la Boussole: c'est de même le fruit d'un nombre prodigieux d'observations & de lectures. Du reste M. Halley attribue la cause de ces Vents, & avec beaucoup de vrai-semblance, au mouvement diurne de la Terre, ou, pour parler le langage ordinaire, au cours réglé du Soleil d'orient en occident, & à l'action de ses rayons, qui raréfiant & gonflant sans cesse l'atmosphère & les eaux de la Zone

Torride, y produisent successivement une montagne mobile d'air, dont les isles adjacentes & les continens d'alentour modifient diversement & changent plus ou moins la direction générale.

Suivirent bien-tôt l'*Estimation de la quantité de vapeurs aqueuses que le Soleil elève de la mer, la Circulation de ces vapeurs, l'Origine des Fontaines; Question sur la nature de la Lumière & des Corps transparens, Détermination des degrés de mortalité du genre humain pour évaluer le prix des rentes viagères*, & plusieurs autres ouvrages de toute espèce, Astronomie, Géométrie & Algèbre, Optique & Dioptrique, Physique spéculative & expérimentale, Ballistique & Artillerie, Histoire Naturelle, Antiquités, Philologie & Critique; au nombre de vingt-cinq à

trente Dissertations ou Mémoires, que donna M. Halley dans l'espace de neuf à dix ans qu'il demeura à Londres, & presque tous remplis d'idées neuves, singulières, & utiles.

Cependant la théorie des variations de la Boussole, faisoit grand bruit, non seulement parmi les Philosophes, mais chez tout ce qu'il y avoit de Navigateurs intelligens; l'examen en avoit été fait par plusieurs d'entr'eux, & toûjours à l'avantage de la nouvelle idée. M. Delisle le Géographe la vérifia par des recherches immenses sur les Mémoires des Voyageurs. Mais le Roi d'Angleterre que la situation & les forces maritimes de ses états engageoient plus particulièrement à cette vérification, ne se contenta pas de l'examen paisible du cabinet, il donna à M. Halley le commande-

ment d'un de ses Vaisseaux, avec ordre de faire voile vers l'Océan Atlantique, & sur-tout dans les Mers où Sa Majesté avoit des établissemens, pour y constater la loi des variations magnétiques, & pour tenter de nouvelles découvertes. M. Halley partit le 3 Novembre 1698.

Il avoit déja passé la Ligne lorsque des accidens qui arrivèrent sur son Vaisseau, & la révolte de son Lieutenant, l'Obligèrent de retourner sur ses pas. Il aborda en Angleterre au commencement de Juillet de l'année suivante, le Lieutenant rebelle fut cassé, & M. Halley qui ne se rebutoit pas aisément, se rembarqua deux mois après sur le même Vaisseau, avec un autre de moindre grandeur dont il eut aussi le commandement. Eufin après avoir parcouru les Mers de l'un à l'autre hé-

misphère, jusqu'aux glaces qu'il découvrit sous le 52me degré de latitude Australe, c'est-à-dire, jusqu'où Améric Vespuce avoit porté sa navigation, il revint en Angleterre le 18 Septembre de l'année 1700. Sa route est tracée sur les dernières Mappemondes de M. Delisle, parmi les routes des plus fameux Navigateurs, au nombre desquels on peut hardiment mettre M. Halley, même dans ce qui regarde purement l'art & la manœuvre de la Navigation. Il visita les Canaries, les Isles du Cap-verd, l'Isle Sainte-Hélène déja illustrée par les observations astronomiques qu'il y avoit faites, les côtes du Bresil, les Barbades & plusieurs autres parages, conformément aux ordres qu'il avoit reçus, ou à ses vûes particulières qui s'étendoient bien au de là

des instructions de la Cour. Partout les variations de la Boussole se trouvèrent conformes à la loi qu'il leur avoit prescrite, & il en publia une Carte générale qui comprend, à un 8me près ou environ, toute la surface du Globe terrestre.

Ici M. Folkes que ses talens & son sçavoir ont placé à la tête de la Société Royale, ami de M. Halley, son successeur dans l'Académie des Sciences, & à qui nous devons la plus grande partie des Mémoires dont nous avions besoin pour cet Eloge, nous apprend une particularité que nous ne devons pas omettre. M. Halley avoit passé quatre fois la Ligne pendant le cours de ce voyage, c'est-à-dire, en moins de deux ans; il avoit été quatre fois des pays froids aux pays chauds, & des pays chauds aux pays froids,

sans

ſans perdre un ſeul homme de ſon Equipage; ſingularité remarquable, & qui fut bien moins un effet du bonheur de M. Halley que de ſon attention compatiſſante, & de cet eſprit d'humanité qui fit toûjours un des principaux traits de ſon caractère.

Le Capitaine Halley, car on ne le nommoit plus autrement après cette grande navigation, commanda encore quelques Bâtimens pour aller lever la Carte de la Manche. Les inſtructions de l'Amirauté qui lui furent expédiées à ce ſujet en 1701, portoient: *Qu'il obſerveroit le cours des Marées dans toute la Manche Britannique, & qu'il prendroit le Giſement exact des Côtes & des principaux Caps.* Les ordres de l'Amirauté furent diligemment exécutez, & avec une exactitude qui accompagne rarement la diligence.

En 1702 la Reine Anne chargea M. Halley d'une commiſſion importante dont nous ignorons l'étendue, le détail & les motifs; on nous apprend ſeulement qu'il devoit aller viſiter les Ports de l'Empereur ſur le Golfe de Veniſe. Il eſt à préſumer qu'il s'acquitta de cette commiſſion au gré des deux Puiſſances, car ayant paſſé par Vienne pour ſe rendre en Iſtrie, l'Empereur Léopold alors régnant le reçut & le renvoya enſuite à la Reine avec toute ſorte de marques de diſtinction, & M. Halley ne fut pas plûtôt arrivé à Londres, qu'il eut ordre de retourner à Vienne. Il reprit le chemin d'Allemagne, paſſa par Oſnabrug, & à Hannovre où il eut l'honneur de ſouper avec le Prince Electoral aujourd'hui Roi d'Angleterre, & avec ſa ſœur la

Reine de Pruſſe; & étant arrivé à Vienne, M. Stepney Miniſtre d'Angleterre à cette Cour, le préſenta à l'Empereur le jour même de ſon arrivée. Il n'étoit encore queſtion, du moins en apparence, que des Ports de Trieſte & de Boccari ſituez ſur le Golfe. M. Halley accompagné de l'Ingénieur en chef de l'Empereur, fit réparer le premier, & y ajouta quelques fortifications; à l'égard du ſecond, il le trouva en état de recevoir avec ſûreté des flottes de toute eſpèce.

Nous avions crû n'avoir à faire l'éloge que d'un Aſtronome, d'un Phyſicien, d'un Sçavant ou d'un Philoſophe, & nous voilà inſenſiblement engagez dans l'hiſtoire d'un excellent homme de Mer, d'un Voyageur illuſtre, d'un habile Ingénieur, & preſque d'un homme

d'Etat. Il eſt vrai que nous n'avons plus déſormais à ſuivre M. Halley ſous le Pole Antarctique, ni dans une Cour étrangère ; rendu à ſa patrie, les Sciences & les Arts qui firent ſes plus chères délices vont l'y retenir, & recevoir un nouveau luſtre de ſes travaux. Cependant il nous reſte à parler de près de quarante ans d'une vie tranquille à la vérité, mais ſtudieuſe, & en ce ſens d'autant plus remplie qu'elle a été accompagnée de plus de loiſir. Abrégeons donc encore & l'hiſtoire de M. Halley & celle de ſes ouvrages.

Le docte Wallis étant mort vers la fin de 1703, M. Halley lui ſuccéda à la Chaire de Profeſſeur en Géométrie à Oxford.

En 1713 il fut choiſi pour être Secrétaire de la Société Royale,

place dont les fonctions consistent principalement à rassembler & à publier avec choix les ouvrages qui ont été présentez à la Compagnie par ses Membres. Il la garda jusqu'en 1720, où celle d'Astronome Royal à l'Observatoire de Greenwich vint à vaquer par la mort de M. Flamsteed. Celle-ci beaucoup plus conforme à ses desirs, fut demandée pour lui au feu Roi George par les Comtes de Macclesfield Chancelier d'Angleterre, & de Sunderland Secrétaire d'Etat, qui l'obtinrent sur le Champ.

L'Astronomie reprit dès-lors tous ses droits sur M. Halley, il se procura de nouveaux instrumens plus parfaits ou plus commodes par rapport à ses vûes, & il observa le ciel à Greenwich jusqu'au commencement de 1740, avec cette ardeur

assidue qui faisoit une partie essentielle de son caractère. Il avoit formé depuis long temps le projet de rassembler une suite complète d'observations sur les Lieux de la Lune, pour les comparer avec ses calculs, & pour réduire enfin à quelque loi constante la course bizarre de cet Astre qu'il apppelle aussi quelque part *Sidus contumax*. Il détermina ces lieux, non seulement par rapport aux Etoiles visibles & connues du Zodiaque, mais encore par rapport à une infinité d'autres qu'on ne découvre que par le secours des lunettes, & dont il avoit fixé la position dans une Carte céleste fort détaillée qu'il publia sur ce sujet. Et comme les éclipses des Etoiles du Zodiaque par la Lune sont de grand usage pour les longitudes géographiques, il donna en 1731 une mé-

thode pour trouver par ce moyen les longitudes en mer à un degré ou vingt lieues marines près, & pour les perfectionner ſur terre.

Il avoit dreſſé d'après cette longue ſuite d'obſervations, des Tables lunaires qui n'ont point encore été publiées, quoiqu'imprimées en partie depuis plus de vingt ans. C'eſt moins à ſa négligence ou à la lenteur de l'âge qu'il faut attribuer ce délai, qu'à la difficulté de ſe contenter qui s'accroît avec l'âge, ou plûtôt avec le ſçavoir; mais on eſpère que M. Bradley ſon ami, & ſon ſucceſſeur à Grenwich, déja célèbre par ſes obſervations ſur l'Aberration des fixes, voudra bien y mettre la derniere main, & nous faire part de ce nouveau tréſor aſtronomique.

M. Halley fut reçu dans l'Académie des Sciences en qualité d'Aſſo-

cié étranger au mois d'Août 1729, à la place de M. Bianchini.

Une forte conſtitution & une ſanté ferme ſecondoient parfaitement la marche vigoureuſe de ſon eſprit, & ſe ſoûtinrent juſque vers la fin de ſa vie. Agé de quatre-vingt-deux ou trois ans il fut attaqué d'une eſpèce de paralyſie, qui ne fit cependant que diminuer un peu ſon travail & rendre ſes obſervations moins fréquentes ; ſa mémoire qui étoit des plus heureuſes, ne parut pas en avoir reçu la moindre atteinte. Il vint toujours à Londres une fois la ſemaine, ſelon ſa coûtume, pour y dîner avec ſes amis, juſqu'à environ une année avant ſa mort ; mais ſa maladie augmentant par degrès inſenſibles, il ceſſa de vivre par la ſeule extinction de ſes forces & preſque ſans accident, le 25 de

de Janvier dernier 1742 au commencement de ſa quatre-vingt-ſixiéme année.

Il avoit toujours fait grand cas de la Géométrie des Anciens, de leur manière rigoureuſe de démontrer, & de l'élégance de leurs conſtructions ; en cela, comme dans tout le reſte, digne défenſeur des ſentimens de Newton. C'eſt dans cet eſprit qu'il donna en 1710 une édition Gréque & Latine des huit livres des *Coniques* d'Apollonius, dont les quatre derniers n'avoient point encore paru, & des deux livres de Serenus, *De la Section du Cylindre & du Cone*, d'après des manuſcrits Grecs ; ayant publié en 1706 deux autres livres du même Apollonius, d'après un manuſcrit Arabe. Il n'eſtimoit pas moins l'Aſtronomie ancienne ; il a fait revivre le *Saros* des Chaldéens

qui est une période de 223 mois lunaires synodiques, c'est-à-dire, d'environ 29 jours & demi chacun, par le moyen de laquelle on peut très-facilement prédire les retours & les Eclipses de Lune & de Soleil, entre les limites d'une demi-heure d'erreur.

Il appliquoit le cacul avec beaucoup d'adresse aux Problêmes physico-mathématiques. La planète de Vénus paroît quelquefois en plein jour & en présence du Soleil, & ce qui est à remarquer, c'est que cela n'arrive que lorsqu'elle est presque entre le Soleil & nous, & que l'hémisphère qu'elle nous présente n'est éclairé que dans une assez petite partie : M. Halley démontra en 1716 que, toutes compensations faites de sa distance à la Terre & de la grandeur de cette partie visible, Vénus

ne doit jamais nous paroître ſi brillante que lorſque ſon croiſſant lumineux n'occupe que le quart de ſon diſque.

Il nous a auſſi donné d'excellens morceaux ſur le Baromètre & ſur ſes uſages, ſur les Marées, ſur quelques Météores extraordinaires, ſur l'art de vivre ſous l'eau, ou ſur la manière de faire deſcendre l'air que nous reſpirons juſqu'au fond de la mer, & il a mis lui-même ſon art en pratique. Le détail de tout ce qu'il vit & qu'il ſentit dans cette épreuve, les différentes couleurs & les reflets de la lumière filtrée à travers cette immenſe quantité d'eau, offrent un ſpectacle curieux, & dont M. Newton a bien ſçu faire uſage dans ſon Optique.

Son génie le portoit à des ſyſtèmes hardis. Ce Globe d'aimant,

cette petite Terre que nous avons dit qu'il imaginoit au centre du Globe creux de la grande, pour donner raiſon des variations magnétiques, il l'emploie encore à l'explication de l'Aurore Boréale; car il ſuppoſe que l'intervalle compris entre la ſurface concave de l'un & la ſurface convexe de l'autre, eſt rempli d'une vapeur légère & lumineuſe, qui venant à s'échapper en certains temps par les Poles du globe terreſtre, produit toutes les apparences de ce phénomène. L'explication phyſique du Déluge univerſel par la rencontre d'une Comète dont la queue ou l'atmoſphère aqueuſe inonda notre Globe, & qui a été ſi bien miſe en œuvre par M. Wiſton dans ſa *Nouvelle Théorie de la Terre*, appartient primitivement à M. Halley, comme il paroît par les pièces qu'il re-

mit ſur ce ſujet à la Société Royale dès l'année 1694, & qui ont été imprimées depuis par ordre de cette Compagnie en 1724. Il admettoit l'eſpace réel & ſans bornes, l'attraction mutuelle des corps, & en conſéquence il croyoit les Etoiles en nombre infini, parce que ſi elles n'étoient balancées de toutes parts & à l'infini par des tendances réciproques, elles ſe réuniroient toutes inceſſamment autour d'un centre commun. Dans un autre de ſes Mémoires il propoſe une manière de remonter juſqu'à la première époque du Monde, par des obſervations réïtérées pendant pluſieurs ſiècles ſur la ſalure de la mer, qui va, ſelon lui, en augmentant, à cauſe des nouveaux ſels que les fleuves détachent des terres & qu'ils y portent ſans ceſſe. En un mot, M.

Halley ne craignoit pas de heurter les opinions communes, & ne se faisoit pas un scrupule d'imaginer, de proposer des hypothèses, & de conjecturer d'après ses observations & ses idées particulières. C'est à cette hardiesse, souvent heureuse, parce qu'elle étoit toujours éclairée, que nous devons l'admirable théorie des variations de la Boussole, & la plûpart des autres découvertes dont il a enrichi le Monde sçavant & la Société.

Avec un esprit vif & pénétrant il avoit encore une imagination féconde & fleurie, il étoit Poëte. Pendant qu'il travailloit à l'édition des Principes de Newton, il ne put être le promoteur de tant de sublimes merveilles & les voir passer sous ses yeux, sans entrer dans une espèce d'enthousiasme qui éclata par une

cinquantaine de vers latins où il les décrit. Tycho-Brahé se sentit animé d'une semblable verve poëtique à la vûe de l'instrument avec lequel Copernic avoit fait ses observations, & changé la face du Ciel. Les vers de Tycho-Brahé furent gravés sur l'instrument qui les lui avoit inspirés, ceux de M. Halley ont été mis à la tête du livre immortel qui en étoit l'objet, & ils méritent par eux-mêmes d'en partager l'immortalité.

Il possédoit tous les talens nécessaires pour plaire aux Princes qui veulent s'instruire, une grande étendue de connoissances & beaucoup de présence d'esprit; ses réponses étoient promptes, & cependant mesurées & judicieuses, toûjours sincères. Lorsque le Czar Pierre le Grand vint en Angleterre, il

y vit M. Halley, & il le trouva digne de la réputation qui le lui avoit annoncé. Il l'interrogea ſur la flotte qu'il avoit deſſein de former, ſur les Sciences & les Arts qu'il vouloit introduire dans ſes Etats, & ſur mille autres ſujets que ſa vaſte curioſité embraſſoit. Il fut ſi content de ſes réponſes & de ſon entretien, qu'il l'admit familièrement à ſa table, qu'il en fit ſon ami; car on peut hazarder ce terme avec un Prince de ce caractère, aſſez grand homme pour ne diſtinguer les hommes que par leur mérite.

Mais M. Halley raſſembloit encore plus de qualités eſſentielles pour ſe faire aimer de ſes égaux. La première de toutes, il les aimoit; naturellement plein de feu, ſon eſprit & ſon cœur ſe montroient animés en leur préſence d'une cha-

leur que le ſeul plaiſir de les voir ſembloit faire naître. Il étoit franc & décidé dans ſes procédés, équitable dans ſes jugemens, égal & réglé dans ſes mœurs, doux & affable, toûjours prêt à ſe communiquer, déſintéreſſé. Il a ouvert le chemin des richeſſes par tout ce qu'il a fait en faveur de la Navigation, & il a ajoûté à cette gloire celle de n'avoir jamais rien fait pour s'enrichir. Il a vécu & il eſt mort dans cette médiocrité ſi vantée par les Philoſophes, & dont le choix libre ſuppoſe en effet tant de reſſource dans l'ame & de lumière dans l'eſprit. Quand le Roi Guillaume ordonna le grand renouvellement des Eſpèces d'Angleterre en 1696, & qu'il fit conſtruire exprès cinq Monnoyes hors de Londres, M. Halley fut nommé Contrôleur

de celle de Chefter, foit à titre de grace, foit parce qu'on le jugeoit capable d'en bien remplir les fonctions. C'eft le feul emploi de cette nature qu'il ait jamais eu ou voulu avoir, & qu'il ne conferva que pendant les deux années que dura la refonte.

Il étoit généreux, & fa générofité s'exerçoit même aux dépens d'une vanité dont les Sçavans ne font pas plus exempts que les autres hommes, & qu'ils montrent peut-être plus aifément. Une grande lettre que j'ai vûe de lui par hazard il y a quinze à feize ans, & qu'il écrivoit à un Auteur qui ne lui étoit connu que de réputation, nous en fourniroit la preuve. Il y démêle avec autant de fagacité que de politeffe, une erreur de calcul délicate où cet Auteur étoit tombé en

traitant le point décisif d'une question d'Astronomie & de Physique. Je ne sçache pas cependant que M. Halley ait jamais rien donné au public de cette lettre, quoiqu'elle pût lui faire honneur; mais nous n'avons garde de dévoiler plus particulièrement un secret qui lui en fait encore davantage. La gloire d'autrui ne l'incommodoit pas, une émulation inquiète & jalouse n'avoit jamais eu d'accès dans son cœur; il ignoroit également ces préventions outrées en faveur d'une nation, injurieuses au reste du genre humain. Ami, compatriote & sectateur de Newton, il a parlé de Descartes avec respect; successeur de Wallis, il a sçu rendre justice à nos anciens Géomètres, & dans le préambule d'un excellent Mémoire d'Algèbre qu'il lut à la

Société Royale, il n'a fait nulle difficulté de reconnoître que Harriot, Oughtred & plusieurs autres, tant Anglois qu'étrangers, ce sont ses termes, ont puisé dans Viete tout ce qu'ils nous ont donné de meilleur en ce genre.

Enfin, des qualités si rares & si estimables étoient assaisonnées chez M. Halley d'un fond de gaieté que ses recherches abstraites, ni la vieillesse, ni la paralysie dont il fut attaqué quelques années avant sa mort, ne purent jamais altérer; & cette heureuse disposition qu'il tenoit de la Nature, fut d'autant plus entière, qu'elle marcha toûjours à la suite du contentement intérieur qui naît de la vertu.

Il avoit eu de son mariage un fils & deux filles; le fils est mort long-

temps avant lui, les filles vivent encore, l'une dans le célibat, l'autre mariée pour la ſeconde fois, & toutes deux fort conſidérées.

CATALOGUE DES OUVRAGES de M. HALLEY.

1. *Catalogus Stellarum Auſtralium, ſive ſupplementum catalogi Tychonici, exibens Longitudines & Latitudines Stellarum fixarum, quæ propè Polum Antarcticum ſitæ, in horizonte Uraniburgico Tychoni inconſpicuæ fuere, accurato calculo ex diſtantiis ſupputatas, & ad annum* 1677 *completum correctas; cum ipſis obſervationibus in inſula Sæ. Helenæ (cujus Latit.* 15 *gr.* 55 *m. Auſtr. & Long.* 7 *gr.* 00 *m. ad occaſum à Londino) ſummâ curâ &*

ſextante ſatis magno de Cœlo depromptis. Opus ab Aſtronomis hactenus deſideratum. Accedit appendicula de rebus quibuſdam Aſtronomicis notatu non indignis. Authore Edmundo Halleio, *è coll. Reg. Oxon.* Londini, 1679, in-4°.

Cet Ouvrage fut donné la même année à Paris in-12, par M. Royer, avec la traduction Françoiſe à côté, & un Planiſphère céleſte de l'Hémiſphère Auſtral, pour faire une ſeconde partie à ſes Cartes du Ciel, & à ſon Catalogue d'Etoiles.

2. Apollonii Pergæi *de ſectione rationis libri duo, ex Arabico Ms^to^ Latinè verſi. Accedunt ejuſdem de ſectione ſpatii libri duo reſtituti. Opus Analyſeos Geometricæ ſtudioſis apprimè utile. Præmittitur* Pappi Alexandrini *Præfatio ad VII^mum^ col-*

lectionis Mathematicæ, nunc primum Græcè edita : cum Lemmatibus ejusdem Pappi *ad hos Apollonii libros. Opera & studio* Edmundi Halley *apud Oxonienses Geometriæ Professoris Saviliani.* Oxonii 1706. in 8°.

3. Apollonii Pergæi *Conicorum libri Octo, &* Sereni Antissensis *de Sectione Cylindri & Coni libri duo.* Oxonii 1710. in-folo. Edition magnifique, & qui est le fruit d'un travail immense de la part de M. Halley. Il y a rétabli les textes, traduit, suppléé, &c. Après le titre général qu'on vient de voir on trouve celui ci, Ἀπολλωνιου Περγαιου, &c. Apollonii Pergæi *Conicorum libri IV. priores, cum* Pappi Alexandrini *Lemmatis &* Eutocii Ascalonitæ *commentariis. Ex codd. Mss. Græcis edidit* Edmundus Halleius

apud Oxonienses Geometriæ Professor Savilianus. Les 4 derniers livres des 8 d'Apollonius, ne sont qu'en Latin, & le dernier n'est qu'un supplément de M. Halley au texte qu'on n'en a pû recouvrer; Apollonii Pergæi *Conicorum liber Octavus restitutus, sive de Problematis determinatis Divinatio.*

La premiere édition de l'*Historia cœlestis Britanica* de Flamsteed, en 1712, & la Préface, sont encore de M. Halley, de même que plusieurs autres éditions de livres présentés à la Société Royale, pendant qu'il en étoit Sécretaire.

Il y a plus de 20 ans qu'on a imprimé à Londres ses Tables de la Lune, & quelques autres ouvrages, qui n'ont pas été publiés par la mésintelligence & les discussions survenues

venues entre ſes Héritiers & le Libraire.

OUVRAGES DE M. HALLEY, imprimez dans les Tranſactions Philoſophiques de la Société Royale de Londres.

La plûpart de ces Ouvrages ayant été donnés en Anglois, nous en rapporterons ici tous les titres en François.

1. *Méthode Géométrique pour trouver les Aphelies, les Excentricités, & les proportions des Orbites des Planètes du premier ordre, ſans ſuppoſer l'égalité de l'angle du mouvement à l'autre foyer de l'Ellipſe décrite par la Planète.* Année 1676, Numéro 128, Latine.

2. *Obſervations de l'Occultation de Mars par la Lune.* N°. 129.

3. *Relation des Obſervations faites à* Bellaſore *dans les Indes, pour déter-*

miner la longitude de ce lieu & rectifier les erreurs qui ſe trouvent dans les meilleurs Géographes modernes. Ann. 1679-1682. N° 5.

4. *Obſervations de l'Eclipſe de Lune du* 19 *Août* 1681, *faite à Avignon, par* MM. Halley & Gallet. N°. 7.

5. *Théorie de la Variation de la Bouſſole.* An. 1683. N°. 148.

6. *Théorie des Marées à la Barre du port de Tunquin.* An. 1684. N°. 162.

7. *Mémoire ſur la Péſanteur & ſur ſes propriétés, dans lequel on examine ſuccintement & avec ſoin la deſcente des corps graves, & le mouvement des corps projetés, & où l'on donne la ſolution d'un Problême de grand uſage dans l'Artillerie.* An. 1686. N°. 179.

8. *Mémoire ſur la proportion de l'a-*

baiſſement du Mercure dans le Baromètre, ſuivant l'élévation des endroits où il eſt placé ; avec un Eſſai ſur la véritable cauſe de l'élévation, & de l'abaiſſement du Mercure, lorſque le temps change. N°. 181.

9. *Mémoire hiſtorique des Vents Aliſez & des Mouſſons, qui régnent dans les Mers placées entre les Tropiques, & Eſſai ſur la cauſe Phyſique des Vents.* N°. 183. Accompagné d'une Carte qui comprend preſque toute la longueur de la Zone, & qui paſſe au-de-là de chaque Tropique.

10. *Diſſertation ſur la manière de conſtruire les Problêmes ſolides, ou les Equations de la troiſiéme & quatriéme puiſſance, par le moyen d'une Parabole quelconque donnée, & d'un Cercle.* An. 1687. N°. 188.

Latine. Ce Mémoire de même que ceux qu'on trouve ci-dessous, nombres 12 & 28, ont été imprimés à la fin du Volume de l'*Aritmétique Universelle* de M. Newton ; d'abord par M. Newton, en 1707, Cambridge, in-8°, & ensuite dans toutes les éditions qui ont été faites de cet Ouvrage.

11. *Estimation de la quantité de vapeurs que le Soleil élève de la mer, d'après une expérience faite dans une des dernières Assemblées de la Société Royale.* N°. 189.

12. *Du nombre & des bornes des Racines dans les Equations solides de la troisième & quatrième puissance.* N°. 190. Latin.

13. *Catalogue de toutes les Eclipses des Satellites de Jupiter, visibles sur la Terre, en 1688 ; le temps précis de l'occultation des Satellites dans l'ombre de cette Planète, &*

de leur ſortie de l'ombre, pour le Méridien de Londres. N°. 191. Lat.

14. *Mémoires ſur la circulation des vapeurs aqueuſes qui s'élèvent de la Mer, & ſur l'origine des Fontaines.* An. 1691. N°. 192.

15. *Mémoire pour déterminer en quel temps, & à quel endroit Jules Céſar a fait ſa première deſcente en Angleterre.* N°. 193.

16. *Diſſertation Aſtronomique ſur la conjonction viſible des Planètes inférieures avec le Soleil.* ibid. Latine.

17. *Corrections & Remarques ſur trois paſſages corrompus de l'Hiſtoire Naturelle de Pline.* N°. 194. en Lat.

18. *Méthode pour montrer le peu d'épaiſſeur de l'or ſur le fil d'argent, & l'extrême ductilité de ce métal.* ibid.

19. *Des différentes eſpèces de quanti-*

tés infinies, & des rapports qu'elles ont entr'elles. An. 1692. N°. 195.

20. *Mémoire ſur la cauſe du changement de variation de l'Aiguille aimantée, & hypothèſe de la ſtructure des parties intérieures de la Terre.* ibid.

21. *Evaluations des degrez de mortalité du genre humain, faite ſur les Tables des naiſſances & des morts de la ville de Breſlaw, & Eſſai pour déterminer le prix des rentes viagères.* An. 1693. N°. 196.

22. *Diverſes expériences faites pour examiner la nature de la dilatation & de la contraction des fluides par la chaleur & par le froid, pour déterminer les diviſions du Termomètre, & conſtruire cet inſtrument en tous lieux, ſans avoir beſoin de modèle.* N°. 197.

23. *Nouvelles Remarques ſur les Bils de Mortalité.* N°. 198.
24 *Mémoire ſur la chaleur proportionnelle du Soleil à toutes les Latitudes, avec une Méthode pour la déterminer.* N°. 203.
25. *Remarques & corrections ſur les anciennes obſervations Aſtronomiques d'Albategnius, & reſtitution des Tables Luni-Solaires du même Auteur.* N°. 204.
26. Solution de ce Problême. *Trouver les foyers des verres Optiques.* N°. 205.
27. *Queſtions ſur la nature de la Lumière & des corps tranſparens.* N°. 206.
28. *Manière exacte & facile de trouver les Racines quelconques des Equations, ſans en avoir fait auparavant la réduction.* An. 1694. N°. 210. Latin.

29. *Mémoire sur l'évaporation de l'eau, suivant les expériences qui en ont été faites en* 1693 *au Collége de Gresham.* N°. 212.

30. *Nouvelles Tables de M. Cassini pour les Eclipses du* 1er *Satellite de Jupiter, réduites au stile Julien, & calculées pour le Méridien de Londres.* N°. 214.

31. *Mémoire sur une Méthode pour découvrir le véritable moment de l'entrée du Soleil dans les signes des Tropiques.* An. 1695. N°. 215.

32. *Méthode exacte & facile pour construire les Logarithmes, démontrée par la nature des nombres, & sans avoir égard à l'Hyperbole; avec une manière prompte de trouver le nombre, le Logarithme étant donné.* N°. 216.

33. *Proposition d'un usage général dans l'Artillerie, en faisant voir*

la

la manière de pointer un mortier, pour frapper un objet au-dessous de l'horizon. ibid.

34. *Proposition générale, montrant la dimension des Aires dans toute la Classe des Courbes que l'on peut décrire par la révolution d'un cercle sur toutes sortes de bases, rectilignes, ou circulaires, c'est-à-dire, de toutes les Cycloïdes ou Epicycloïdes engendrées de quelque manière que ce soit; avec une démonstration de la quadrature d'une portion de l'Epicycloïde trouvée par M. Casswel.* N°. 218. Latine.

35. *Mémoire sur l'ancien état de la ville de Palmire; avec des Remarques sur les inscriptions qu'on y trouve, une Observation de la latitude d'Alep, & la détermination géographique de l'ancienne Aracta, & de différentes Villes de Syrie.* ibid.

36. *Démonstration facile de l'analogie des Tangentes Logarithmiques à la ligne Meridienne, ou la somme des Sécantes; avec differentes Méthodes pour la supputer avec la plus grande exactitude.* An. 1696. N°. 219.

37. *Extrait d'une lettre* de M. Halley, *écrite le 26 Octobre 1696*, au sujet d'un petit Animal ressemblant à un petit Chien, rendu par le fondement d'un Levrier mâle ; & au sujet d'un Autel Romain trouvé à Chester, &c. N°. 222.

38. *La véritable théorie des Marées, tirée du Traité admirable de* M. Isaac Newton, *intitulé*, Principes Mathématiques, *&c. Mémoire présenté avec cet ouvrage au feu Roi Jacques.* An. 1697. N°. 226.

39. Lettre *de* M. Halley, *contenant la Relation d'une grêle extraordinaire*

tombée le 29 Avril 1697, dans le canton de Chartres. N°. 229.

40. *Lettre de* M. Halley, *du 7 Juin 1697 ſur le ſuccès de l'expérience de Torricelli, faite ſur le haut de la montagne de Snowdon.* ibid.

41. *Obſervation de l'Eclipſe de Lune du 19 Septembre 1697, faite à Cheſter.* N°. 235.

42. *Relation d'un Arc-en-Ciel extraordinaire vû à Cheſter le mois d'Août dernier.* An. 1698. N°. 240.

43. *Diſſertation Géométrique ſur l'Iris ou Arc-en-Ciel, pour déterminer par une Méthode directe le diamètre des deux Iris, d'après la refraction donnée; & réſoudre le Problème inverſe; c'eſt-à-dire, trouver ce rapport ayant le diamètre de l'Arc.* An. 1700. N°. 267. Latine.

44. *Hiſtoire de l'invention du Baro-*

mètre marin du Docteur Robert Hook ; *avec sa Description & ses usages, publiée par ordre de la Société Royale* An. 1701. N°. 269.

45. *Description de quelques Parélies extraordinaires, avec divers Arcs circulaires, observés depuis peu.* An. 1702. N°. 278.

46. *Observations de quelques Eclipses de Soleil & de Lune, faites par M.* Thomas Brattle *à Cambridge à quatre lieues de Boston, dans la nouvelle Angleterre, par lesquelles on détermine la différence de longitude entre cette ville de Cambridge & Londres, en comparant ces observations avec une autre de même nature faite à Londres par M.* Jean Hodgson. An. 1704. N°. 292.

47. *Abregé de l'Astronomie Cométique.* An. 1705. N°. 297. Latin.

Cet Ouvrage se trouve inséré dans

plusieurs Traités d'Astronomie, & a été donné en dernier lieu, traduit en François avec des Remarques, par *M. le Monnier* de l'Acad. R. des Sciences, dans son Livre intitulé *la Théorie des Comètes.* Paris. 1743. in-8°.

49. *Observations de quelques Météores extraordinaires ou lumières vûes dans le Ciel.* An. 1714. N°. 341.

50. *Remarques sur les Variations de la Boussole, qui ont été publiées dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, par rapport à la cause générale de ces Variations donnée par M. Edm. Halley, & Réflexions sur la véritable longitude du Détroit de Magellan.* ibid.

51. *Observations de l'Eclipse totale de Soleil arrivée le 22 Avril dernier, faites en présence de la Société Royale, à Cran-Court dans Fleet-*

Street à Londres, & en d'autres endroits. An. 1715. N°. 343.

52. *Mémoire sur la cause de la Salure de l'Océan, & des lacs où les rivières se perdent, avec un Essai pour découvrir par ce moyen l'antiquité du Monde.* N°. 344.

53. *Histoire abrégée de plusieurs Etoiles nouvelles qui ont paru depuis plus de* 150 *ans, & du retour de celle qui est au col du Cygne, suivant l'observation qu'on en a faite cette année* 1715. N°. 346.

54. *Relation du Météore surprenant qui a paru en l'air sous une forme lumineuse le 6e Mars dernier, avec un Essai où l'on tâche d'expliquer les principaux Phénomènes de ce Météore.* An. 1716. N°. 347.

55. *Méthode particulière pour determiner surement la Parallaxe du Soleil, ou sa distance à la Terre, par*

le moyen de Venus vûe ſur ſon Diſque. N. 348. Latine.

46. *Mémoire où l'on explique par quelle cauſe la Planète de Vénus a paru de jour cet Eté & pendant pluſieurs jours conſécutifs.* N°. 349.

57. *L'Art de vivre ſous l'eau, ou Diſcours ſur la manière de faire entrer l'air juſqu'au fond de la Mer à une moyenne profondeur.* ibid.

58. *Deſcription d'une petite Comète découverte à Londres, avec le Téleſcope le* 10 *Juin* 1717. N°. 354.

59. *Remarques ſur le changement de latitude de quelques unes des principales Etoiles.* An. 1718. N°. 355.

60. *Relation d'un Météore ſurprenant qui a été vû dans toute l'Angleterre, le* 19 *Mars* 1719, *avec une démonſtration de ſa hauteur extraordinaire.* An. 1719. N°. 360.

61. *Observation faite près du Cap de Bonne-Esperance, d'une Eclipse totale de Lune, arrivée le 5 Mars 1718. avec des Remarques qui servent à fixer la longitude de ce Cap.* No. 361.

62. *Description des Phénomènes d'une Aurore Boreale très-extraordinaire, vue à Londres le* 10 *Novembre* 1719, *le matin & le soir.* N°. 363.

63. *Remarques sur un Mémoire de M.* Cassini, *dans lequel il propose de trouver par les observations la Parallaxe & la grandeur de Sirius.* An. 1720. N°. 364.

64. *De l'Infinité de la Sphere des Etoiles fixes.* ibid.

65. *Du nombre, de l'ordre, & de la lumiere des étoiles fixes.* ibid.

66. *Remarques sur la Méthode d'observer les differences de l'Ascension*

droite, & la Déclinaison des fils croisés dans le Telescope. N°. 366.

67. *Projet pour mesurer la hauteur des lieux par le moyen du Baromètre de* M. Patrick, *& dont l'Echelle est fort augmentée.* ibid.

68. *Remarques sur les Déductions que l'on doit faire dans les observations Astronomiques, par rapport à la Réfraction de la lumière dans l'air.* An. 1721. N°. 368.

69. *Observations de la variation de la Boussole, faites par* M. Rogers, *Capitaine du Vaisseau nommé* le Duc, *depuis le Cap de S. Lucar, dans la Californie, jusqu'à l'Isle de Guam ou Guana, l'une des Isles des Larrons, avec des Remarques.* ibid.

70. *Manière de perfectionner l'Art de vivre sous l'eau, décrit dans les Transact. Phil.* N°. 349. ibid.

71. *Sur la manière de déterminer la*

position des Planètes, en observant leurs conjonctions avec les Etoiles fixes. N°. 369.

72. *Observation d'un Parélie, le* 26 *Octobre* 1721. ibid.

73. *Détermination de la Longitude de Buenos-Aires, sur une observation que le P.* Feuillée *y a faite.* An. 1722. N°. 370.

74. *Observations de l'Eclipse de Soleil du* 27 *Novembre* 1722, *après midi, faite à Greenwich.* N°. 374.

75. *Observation de l'Eclipse de Lune du* 18 *Juin* 1722., *& détermination de la Longitude de Port Royal dans la Jamaïque, par cette Eclipse.* An. 1723. N°. 375.

76. *Remarques sur la cause du Déluge universel, lûes à la Soc. Royale, le* 12 *Décembre* 1694. An. 1724. N°. 383.

77. *Nouvelles Reflexions sur le même*

ſujet, communiquées le 19 *du même mois.* ibid.

78. *Obſervation du paſſage de Mercure ſur le Diſque du Soleil le* 29e *Octobre* 1723, *par laquelle on détermine le mouvement moyen, & on fixe les Nœuds de l'orbite des Planètes.* An. 1725. N°. 386. Latine.

79. *Remarques ſur les Diſſertations publiées depuis peu à Paris par le* P. Souciet *contre la chronologie de M. le Ch. Newton.* An. 1727. N°. 397.

80. *Nouvelles Remarques ſur les Obſervations du* P. Souciet *contre la Chronologie de M. le Chev. Newton.* N°. 399.

81. *Méthode pour trouver en Mer la Longitude à un degré ou* 20 *lieues près.* An. 1731. N°. 421.

82. *Obſervations de Latitudes & de*

Variations, faites à bord du navire le Hasard*, dans un voyage de la pointe de Java à S*te *Hélène en* 1732, *communiquées à la Soc. Roy. avec des Remarques.* An. 1732. N°. 324.

Nous n'avons point fait mention de quelques petits Ouvrages de M. Halley, qui se trouvent répandus dans les Transact. Phil. non plus que de quelques autres, qui lui sont communs avec l'Académicien sous le nom duquel ils ont été publiés.



ELOGE
DE M. DE BREMOND.

CE que le ſang peut communiquer de diſpoſitions & de talens eſt fort douteux; mais le ſecours des exemples domeſtiques, & ce qu'ils peuvent inſpirer d'ardeur pour cultiver les talens naturels, eſt preſque toujours certain. François de Bremond qui fait le ſujet de cet Eloge, ſortoit d'une famille remplie de gens illuſtres dans leurs profeſſions. Il ſe montra bien-tôt digne de ſes parens, & raſſembla en lui dans la plus grande jeuneſſe les qualités & les connoiſſances qui les avoient rendu recommandables. Il étoit né à Paris le 14 Septembre 1713, de Sicaire

de Bremond Avocat au Parlement, eſtimé par ſa droiture & par ſon ſçavoir, & de Géneviève Sorin fille d'un Avocat en la même Cour, & alliée à des maiſons diſtinguées dans la Magiſtrature. Son grand-père paternel, Antoine de Bremond, exerçoit la Médecine à Périgueux, & avoit pluſieurs frères, dont l'un, nommé Sicaire, fut Médecin de Monſieur, Frère unique du Roi Louis XIV, & un autre, Gabriel de Bremond, Capitaine de Vaiſſeaux. Ce dernier eſt connu par une Relation curieuſe ſur les loix, les mœurs & les coûtumes des pays où il avoit voyagé.

François de Bremond notre Académicien fit ſes Humanités au Collége des Quatre-Nations, & ſa Philoſophie dans celui de Beauvais. Il étudia enſuite le Droit & la

Médecine ; il alloit en même temps au Collége Royal pour apprendre les Langues orientales, dans lesquelles il devint si habile qu'il fut appellé à Reims pour les enseigner, & pour y remplir une Chaire de Professeur à ce titre ; mais il ne voulut point l'accepter, par déférence pour son père qui le destinoit au Barreau. Cependant ni les Langues, ni la Jurisprudence, ni le Barreau ne pouvoient le fixer, un attrait plus puissant le ramenoit sans cesse à la Médecine, à la Physique & à l'Histoire Naturelle. Ses parens eux-mêmes, sensibles aux succès qui le fortifioient dans ce goût dominant, lui permirent enfin de s'y livrer. Celui de la Littérature & de la Critique, dans lesquelles il avoit déja fait des progrès si rapides, ne s'éteignit pas

en lui, mais il demeura ſubordonné à l'amour des recherches phyſiques, qui en profitèrent; car l'un & l'autre brillent dans les ouvrages qu'il nous a laiſſez, & un ſi rare aſſemblage en rend la lecture également curieuſe & utile.

Le plus vaſte champ où il ſe ſoit exercé, eſt ſa Traduction des *Tranſactions Philoſophiques de la Société Royale de Londres*; traduction enrichie de notes, de réflexions ſçavantes & d'avertiſſemens, où il indique ſur chaque ſujet tout ce qu'on trouve de pareil, ou qui s'y rapporte, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, dans les Journaux littéraires qui en ont donné des extraits, & dans tous les autres ouvrages, tant anciens que modernes, où les mêmes matières ſont traitées. Il nous en a donné quatre volumes

volumes in-4° qui comprennent les années 1731, 1732, &c. jusqu'en 1736 inclusivement, & un volume de Tables générales par ordre des matières, & par ordre chronologique des titres des ouvrages & des noms des Auteurs, accompagnées de semblables indices plus succincts, depuis l'année 1665, qui est celle de l'établissement de cette célébre Compagnie, jusqu'en 1735.

On sçait que les Transactions Philosophiques sont remplies non seulement de recherches profondes sur toutes les parties des Mathématiques, de la Physique, de l'Histoire Naturelle & de la Médecine, mais encore de Dissertations curieuses sur les Belles-Lettres, sur la Chronologie & sur l'Histoire; M. de Bremond s'étoit mis en état

de les traduire avec intelligence à tous ces égards. Il n'étoit pas étranger dans les Mathématiques, mais il travailloit chaque jour à s'en instruire plus particulierement; il en possédoit du moins l'érudition, car toutes les Sciences ont la leur, la Géométrie même, où cette partie ne fait pas aujourd'hui un petit objet, ni peu utile, ne fût-ce que pour nous convaincre des progrès dont l'esprit humain est capable lorsqu'il peut s'appuyer sur des principes clairs & certains. La connoissance historique des faits & des découvertes sert à nous diriger dans nos travaux, elle nous épargne le temps & la peine que nous emploierions, peut-être sans succès, à nous ouvrir des routes qui sont déja tracées, & où il ne s'agit plus que d'avancer; elle assure aux in-

venteurs la gloire de l'invention, elle en dégrade ceux qui ſe l'attribuent injuſtement ou faute de lumière, elle nous garantit enfin nous-mêmes d'une ſemblable illuſion toujours taxée de vanité ou d'ignorance.

Voilà le but & les motifs du Commentaire de M. de Bremond. Il y a telles de ſes notes & de ſes remarques qui par leur étendue & tout ce qu'elles renferment de ſçavoir, pourroient paſſer pour des Mémoires dignes d'entrer dans cette Collection ou dans celle de l'Académie des Sciences. On ne trouvera, par exemple, nulle part un hiſtoire plus détaillée des obſervations de la longueur du Pendule à ſecondes par rapport aux différentes latitudes terreſtres, que celle qu'il a miſe à la ſuite d'un Mémoire de Mrs Gra-

ham, Black-River & Campbell, depuis 1672 jufqu'en 1740. Il l'a enrichie d'une Mappemonde dreffée par M. Buache, où font marqués tous les lieux de ces obfervations, avec une Table des longueurs obfervées & des pefanteurs correfpondantes, en allant de l'Equateur vers les Poles. On en peut dire autant de fes notes fur l'Electricité, fur la queftion des forces vives, fur la maladie appellée *Plica Polonica*, qui fe manifefte par les cheveux, & fur quantité d'autres matières où il a rapproché les découvertes & les expériences faites en divers temps, & fur lefquelles il nous a auffi donné fes conjectures.

Il avoit entrepris ce grand ouvrage dès l'année 1737; il fe bornoit d'abord à de fimples extraits femblables à ceux que nous ont

donnez M[rs] Lowtorp & Motte, ſous le titre d'Abrégé des Tranſactions Philoſophiques ; mais l'importance du ſujet ayant réveillé l'attention des Sçavans, & M. le Chancelier qui a d'autant plus à cœur l'avancement des Sciences, qu'il les poſſède plus univerſellement, ayant été informé du travail & de la capacité de M. de Bremond, aſſembla chez lui pluſieurs Membres des deux Académies, des Sciences & des Belles-Lettres, pour délibérer ſur la manière de rendre cette traduction plus utile & plus agréable au Public, & à la Compagnie qu'elle intéreſſe particulièrement. L'avis de M. le Chancelier & la pluralité des voix furent pour la traduction entière & fidèle du texte, ſans préjudice aux notes inſtructives que le Traducteur jugeroit à propos d'y

ajouter féparément. La France & le refte de l'Europe ont applaudi au projet & à l'exécution, & la Société Royale de Londres, juge auffi éclairé que compétant fur cette matière, voulant donner à M. de Bremond une marque authentique de fon approbation, lui accorda le titre de Secrétaire de la Société.

Tant de connoiffances réunies, qui ne marchent guères fans une ardeur extrême de les augmenter, ne pouvoient manquer de faire naître à M. de Bremond le défir d'entrer dans l'Académie des Sciences, & à l'Académie celui d'acquerir un fi excellent Sujet. Il y fut reçu en qualité d'Adjoint le 18 Mars 1739, & la même année il y lut un Mémoire fur la Refpiration, appuyé d'un grand nombre d'obfervations qu'il avoit faites.

La poitrine & le poumon ont un mouvement alternatif de dilatation & de contraction qui commence dès que l'enfant eſt ſorti du ſein de la mère, & qui ne finit qu'avec la vie. Le ſentiment général eſt que le mouvement de la poitrine ne dépend point de celui du poumon, & que celui-ci au contraire n'eſt qu'une ſuite ou un effet du premier. On peut comparer la poitrine à un ſoufflet, & le poumon à une veſſie qui s'y trouve renfermée, de manière que l'air n'entre dans le ſoufflet, lorſqu'on vient à en écarter les panneaux, que par le col de la veſſie; d'où il ſuit qu'elle doit s'enfler & ſe dilater dans ce cas, & réciproquement s'affaiſſer ou ſe contracter lorſque les panneaux du ſoufflet ou les parois internes de la poitrine ſe rapprochent. Mais M.

de Bremond prétendoit que le poumon a, indépendamment de la poitrine, un mouvement qui lui eſt propre; il ſe fondoit ſur les expériences qu'il en avoit faites en ouvrant pluſieurs animaux vivans, où il avoit obſervé non ſeulement que le mouvemeut du poumon ſubſiſtoit après l'ouverture de la poitrine, mais encore que ſa dilatation ſe faiſoit pendant la contraction de celle-ci, &, dans l'un & l'autre cas, en ſens contraire. Il ne diſſimuloit pas que quelques Anatomiſtes avoient eu connoiſſance d'une partie de ces phénomènes, & il ignoroit ſi les mêmes effets avoient lieu dans l'état naturel comme *dans un état violent*; mais quel que ſoit le ſentiment qui l'emportera, ſes expériences & ſes réflexions ſeront toûjours très-propres à piquer la curioſité

ſité des Anatomiſtes, & à nous procurer des éclairciſſemens utiles ſur cette importante méchanique du corps animal.

Le travail des Tranſactions philoſophiques, quoiqu'immenſe, n'étoit pas le ſeul qui l'occupât ; il s'étoit aſſocié avec M. Morand, pour recueillir & pour traduire tout ce qui a été donné en Angleterre ſur le fameux remède de la Pierre, connu ſous le nom de Mlle Stephens. C'eſt lui encore qui a veillé à l'édition des Expériences phyſiques de M. Hales ſur diverſes manières de deſſaler l'eau de la mer & de la rendre potable. Enfin il publia peu de temps avant ſa mort la Traduction des *Nouvelles Tables Loxodromiques de M. Murdoch*, qui conſiſtent en une application de la figure de la Terre applatie par les Poles, à la

conſtruction des Cartes marines réduites.

Cet amour immodéré de l'étude & ce travail continuel, mal aſſortis à une ſanté délicate, ont vrai-ſemblablement abregé ſes jours, il nous a été enlevé à la fleur de ſon âge. Il fut attaqué d'une maladie de langueur vers la fin de 1741, & il mourut le 21 Mars 1742, dans ſa 29me année.

Il écrivoit ſagement, d'un ſtyle clair & quelquefois aſſez orné, comme on le voit ſur-tout dans les morceaux de ſa compoſition & dans ſes Epîtres dédicatoires. Celle qu'il a miſe à la tête du livre de M. Murdoch, adreſſée à M. le Comte de Maurepas, eſt digne d'attention à cet égard, & par la manière dont il relève tout ce que les Sciences & les Arts doivent à ce Miniſtre. La

grande Méridienne de France, les anciennes Obſervations de M. Richer & des autres Membres de cette Académie qui furent envoyez à l'Iſle de Caïenne, premier fondement de tout ce qui a été fait depuis ſur la figure de la Terre, les deux fameux Voyages de nos jours vers l'Equateur & vers le Pole Arctique, y ſont rappellés avec les juſtes éloges qui en doivent éterniſer la mémoire. *Ces Obéliſques*, dit-il, *ces Coloſſes qui ont fait l'admiration de l'Antiquité, ces Pyramides dont l'Egypte s'eſt tant glorifiée, n'étoient que des maſſes de pierre inutiles, & de ſi grands travaux pour des deſſeins frivoles, font plus ſentir la puiſſance qu'ils ne font connoître la ſageſſe de ceux qui les ont entrepris; mais les ouvrages des François ſeront à jamais des monumens de la ſageſſe & de la puiſ-*

ſance du Prince qui les a fait exécuter. Ainſi, tout occupé à étudier, à traduire, à orner de ſes remarques les ouvrages des Etrangers, il ſçut également ſe garantir du préjugé exclusif en faveur de la patrie, & de cette autre prévention plus ridicule encore, qui n'accorde ſon eſtime & ſon admiration qu'aux découvertes & aux productions étrangères.

On a trouvé parmi ſes papiers une traduction toute prête à paroître des Expériences phyſico-méchaniques d'Hawksbée, & une hiſtoire compléte de celles de l'Electricité. Il avoit fort avancé le cinquième Volume de ſa Traduction des Tranſactions Philoſophiques. Nous ne ſçaurions trop tôt apprendre au Public que cet ouvrage ſi deſiré & ſi digne de l'être, ſera continué ſous la même forme; mais ce n'eſt qu'en

y employant tout ce que l'on connoît de plus habile, qu'on pourra se flatter de remplacer son premier Auteur.

CATALOGUE DES OUVRAGES De M. DE BREMOND.

1. *Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres, années* 1735. *&* 1736. *Traduites par* M. de Bremond. Paris 1738. in-4°.
2. *Table des Mémoires imprimés dans les Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres, depuis* 1665 *jusqu'en* 1735; *rangée par ordre chronologique, par ordre des matières, & par noms d'Auteurs.* Paris. 1739. in-4°.
3. *Transactions*, &c. *années* 1733.

& 1734. Paris 1740. in-4°.

4. *Transactions*, &c. *années* 1731. & 1732. Paris 1741, in-4°.

5. *Nouvelles Tables Loxodromiques, ou application de la théorie de la véritable figure de la Terre à la construction des cartes marines réduites, avec des Remarques préliminaires sur les mesures qui ont servi à découvrir & à déterminer cette Figure. Par* M. Murdoch. *Traduit de l'Anglois par* M. de Bremond, *de l'Académie Royale des Sciences, & de la Société R. de Londres*, &c. Paris 1742. in-8°.

Il n'y a de lui dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, que ses *Expériences sur la Respiration*. An. 1739.

Il a laissé quelques ouvrages Manuscrits. Le cinquième Volume de sa

traduction des *Transactions Philosophiques*, fort avancé.

Une *Traduction des Expériences Physico-mathématiques* d'Hawksbée, *& une histoire de celles de l'Electricité.*

Nous trouvons dans l'Avertissement qui est à la tête des *Expériences Physiques de M.* Hales *sur la manière de rendre l'eau de la mer potable* &c. Traduites de l'Anglois, & imprimées à Paris en 1736, que M. de Bremond avoit fait autrefois une *Traduction de la Statique des Végétaux & de l'Analyse de l'air*, du même Auteur, qu'il ne jugea pas à propos de publier, après avoir vu celle de M. de Buffon, donnée en 1735. Mais on a imprimé à la fin de ce même livre d'expériences sur la manière de

deſſaler l'eau de la mer, une *Table des expériences de l'Analyſe de l'air par M.* Hales, *rangées méthodiquement & par ordre des ſubſtances*, qui eſt de M. de Bremond.

Il a eu part conjointement avec M. Morand à la Traduction des expériences ſur le remède de Melle Stephens pour la Pierre, qui ſe trouvent dans le premier volume des expériences & obſervations données par M. Morand ſur le même ſujet, en 1742.



ELOGE
DE M. L'ABBE'
DE MOLIERES.

JOSEPH PRIVAT DE MOLIERES, Prêtre, Lecteur & Professeur de Philosophie au Collége Royal, Associé de cette Académie & de celle de Londres, naquît à Tarascon en 1677, de Charles Privat de Molieres & de Martine de Robins de Barbantane, deux familles qui ont donné des Commandeurs & des Grand-Croix à l'Ordre de Malthe. D'un très grand nombre d'enfans de tout sexe sortis de ce mariage M. l'Abbé de Molieres étoit le second.

Il vint au monde avec un santé

ſi délicate, & il eut de ſi fréquentes maladies pendant ſon enfance, que ſes parens n'oſèrent le preſſer d'étudier, & réſolurent de lui laiſſer une entière liberté ou de s'occuper, ou de s'amuſer. Il choiſit l'occupation & l'étude, il fit par goût ce que l'éducation la mieux ordonnée & la plus ſévère auroit pû lui impoſer. Il apprit le Latin, les Humanités, & la Philoſophie, ſelon la forme ordinaire, & de plus aſſez de Mathématiques pour en recevoir cette impreſſion qu'elles ne manquent pas de faire ſur les eſprits d'une certaine trempe ; impreſſion qui va ſouvent juſqu'à leur inſpirer un dégoût marqué pour la plûpart des autres connoiſſances moins exactes, mais communément plus indiſpenſables, mieux aſſorties aux beſoins & au commerce de la vie,

& ſur-tout à ce qu'on appelle établiſſemens & fortune. Ses parens en ſentirent bien-tôt les conſéquences, lorſqu'ils vinrent à perdre leur fils aîné qui fut tué à la guerre en 1695. Ils ſollicitérent en vain le ſecond à s'établir, un éloignement infini pour les affaires , le recueillement d'eſprit dont il s'étoit déja fait une habitude, & le charme des Mathématiques, lui firent ſacrifier à une vie paiſible & ſtudieuſe tous les avantages qu'il pouvoit eſpérer du droit d'aîneſſe qu'il venoit d'acquérir. Il embraſſa l'état Eccléſiaſtique, & il fut fait Prêtre en 1701.

Si M. l'Abbé de Molieres avoit été ſuſceptible de repentir après une démarche ſi importante, il auroit eu bien-tôt occaſion de s'en conſoler, & même de la regarder comme une action de prudence. La

perte d'un procès considérable, & la gelée des oliviers arrivée en 1709 achevèrent de ruiner les affaires de sa famille, déja assez dérangées par la mauvaise économie du père, & y laissèrent à peine de quoi assurer à M. l'Abbé de Molieres la pension alimentaire qui lui servoit de titre clérical. Mais il agissoit par des motifs plus élevés, un grand fonds de religion animoit dès-lors son goût pour l'étude & pour la retraite, & avoit été le principal objet du sacrifice qu'il venoit de faire. Il entra dans la Congrégation des Pères de l'Oratoire, & il y enseigna avec succès les Humanités & la Philosophie dans les Ecoles d'Angers, de Saumur & de Juilly.

Il en sortit quelques années après, & il vint à Paris. Un seul homme, mais un homme rare, étoit tout ce

qui l'y atriroit, & qui le faiſoit marcher vers cette Capitale avec plus d'ardeur que les plaiſirs & les curioſités dont elle abonde n'en inſpirent même à ceux qui ne cherchent que leur amuſement. Il avoit lû les ouvrages du P. Malebranche, c'eſt lui qu'il venoit chercher, conſulter & entendre. Ce Philoſophe jouiſſoit alors de la réputarion la plus brillante; diſciple zélé de Deſcartes, Commentateur original, Chef de ſecte lui-mème par les idées neuves & ſublimes qu'il prêtoit à la Philoſophie Cartéſienne, il pouvoit être mal entendu, critiqué, contredit; mais on ne pouvoit s'empêcher d'admirer l'étendue & la beauté de ſon génie dans l'enchaînement de ces dogmes mêmes auxquels on refuſoit de ſouſcrire. C'eſt à ce grand maître dans l'art de pen-

ser & d'amener les lecteurs à sa pensée, que M. l'Abbé de Molieres s'attacha étroitement, & dont il a toûjours fait gloire de publier qu'il tenoit toutes ses connoissances.

Après la mort du P. Malebranche le desir le plus pressant de M. l'Abbé de Molieres fut d'entrer dans l'Académie des Sciences, Compagnie féconde en Philosophes, & où celui qu'il regrettoit avoit long-temps répandu ses plus vives lumières. Il reprit l'étude des Mathématiques qu'il avoit un peu négligées pour la Métaphysique, il présenta quelques Mémoires à cette Académie, & il y fut reçu en 1721, en qualité d'Adjoint pour la Méchanique. Deux années après il obtint la place de Professeur de Philosophie au Collége Royal, & en 1729 il monta au rang d'Associé dans l'Académie.

Son hiſtoire n'eſt plus déſormais que celle de ſes ouvrages.

Le premier qu'il ait mis au jour eſt celui qui a pour titre, *Leçons de Mathématiques néceſſaires pour l'intelligence des principes de Phyſique qui s'enſeignent actuellement au Collége Royal.* C'eſt un Traité de la Grandeur en général, où les principes d'Algèbre & le Calcul arithmétique ſont expoſés avec ordre, & les opérations bien expliquées & bien démontrées. Ce livre parut en 1726, & il fut traduit quelques années après en Angleterre par M. Huſelden. Le deſſein de M. l'Abbé de Molieres étoit de donner tout de ſuite à ſes écoliers des Elemens de Géométrie & de Méchanique; mais d'autres occupations lui en ôtèrent le loiſir, & il ſe contenta pour lors de leur en faire quelques

leçons de vive voix, & de les inviter à lire ce que les PP. Taquet & Deschales avoient donné sur ce sujet. On a dit que Platon refusoit l'entrée de son Ecole à quiconque n'étoit pas Géomètre, dans un siécle où la Philosophie & les Mathématiques encore au berceau pouvoient à peine se donner la main; que ne devroit-on pas exiger aujourd'hui de ceux qui veulent étudier la physique, qui n'est elle-même qu'une Méchanique perpétuelle & la Géométrie du mouvement.

Enfin M. l'Abbé de Molieres donna au Public le premier volume de ses *Leçons de Physique* dictées au Collége Royal, & successivement les trois autres volumes, jusqu'en 1739 où parut le quatrième, qui est le dernier. C'est de tous ses

ouvrages

ouvrages le plus étendu, & celui qui lui a fait le plus d'honneur, son ouvrage favori auquel il rapportoit tous les autres, & où il a refondu la plus grande partie des Mémoires qu'il avoit lûs à l'Académie. Tels sont principalement ceux qui regardent la question du Vuide & celle des Tourbillons célestes, les loix de ces Tourbillons & leur méchanique, soit pour en expliquer le mouvement, soit pour en démontrer la possibilité & l'existence dans le systême du Plein.

Quelle que soit la destinée des Tourbillons, c'est une très-grande & belle idée, qui mérite qu'on fasse les derniers efforts pour la maintenir, & pour la délivrer des objections pressantes dont les partisans du Vuide tâchent depuis plus de cinquante ans de l'accabler. La

queſtion du Vuide elle-même, avec laquelle la théorie des Tourbillons ſe trouve ordinairement liée, eſt peut être encore plus difficile à réſoudre, parce qu'elle tient à une ſpéculation plus profonde. L'idée de l'étendue en général eſt très-claire, mais l'application qu'on en fait ici, tantôt à un Plein réſiſtant ou non réſiſtant, tantôt à l'eſpace immatériel & abſtrait, eſt ſouvent très-confuſe, & jettera long-temps de l'incertitude & du mal-entendu dans cette diſpute.

Car ſi le fluide dont les Tourbillons ſont formés, & qui fait partie du Plein, ne réſiſte point du tout au mouvement des corps qui tendent à le diviſer, comment peut-il entraîner les Planètes, c'eſt-à-dire, les pouſſer en avant & les retenir dans leurs orbites? La réſiſ-

tance & l'impulſion ne ſont-elles pas deux effets inſéparables d'une même propriété de la matière, comme l'action & la réaction, ou plûtôt n'eſt-ce pas un ſeul & même effet conſidéré ſous deux aſpects différens? Et ſi ce fluide réſiſte, comment ſera-t-il diviſé, traverſé par les Comètes en direction oblique ou contraire à ſon courant, ſans que leur mouvement en ſoit troublé, & que la règle de Képler en reçoive aucune atteinte?

Ces difficultés & pluſieurs autres que M. l'Abbé de Molieres n'a pas diſſimulées, rendent ſans doute le ſyſtême des Tourbillons fort douteux, ou du moins fort difficile à concilier avec les Obſervations aſtronomiques; mais le ſyſtème opposé, qui fait mouvoir les Corps céleſtes dans un Vuide immenſe,

comme livrez à eux-mêmes, ou retenus dans leurs ſphères par une force métaphyſique inconnue & dont il eſt impoſſible de ſe former une idée, n'a-t-il point auſſi ſes difficultés, & peut-être plus accablantes? Si ce n'eſt pas un torrent général de matière qui emporte avec ſoi les Planètes d'occident en orient, qu'eſt-ce qui les détermine toutes à ſe mouvoir dans le même ſens autour du Soleil, ou à ne s'écarter de cette direction commune que de 7 dégrés tout au plus? Un grand * Géomètre a calculé d'après les Règles du Sort ou des Haſards, que les ſix Planètes principales du Tourbillon ſolaire étant jettées au haſard ſur une ſurface ſphérique, il y auroit à parier 1 419 856 contre 1, qu'elles n'iroient pas toutes vers le même côté du ciel entre des

* M. Dan. Bernoulli.

limites si étroites. Et à l'égard des Comètes, leur mouvement est-il si connu qu'on puisse s'assurer de la plûpart, qu'elles traversent réellement le tourbillon du Soleil en sens contraire ? Ce qu'un de nos plus fameux Astronomes * nous a donné en 1731 sur ce sujet, ne doit-il pas tout au moins nous faire soupçonner bien des illusions d'Optique dans une telle apparence ? Combien n'en naîtroit-il pas de l'aplatissement du Tourbillon solaire vers ses Poles, comme nous l'indique la double zone de 7 degrés qui comprend les Planètes ? Les Comètes qui passeroient alors tout auprès, soit en deçà, soit au delà, par rapport aux côtés aplatis d'un semblable Tourbillon, ne paroîtroient-elles pas y entrer, dans la supposition qu'il fût sphérique ? Mais est-il démon-

* M. Cassini.

tré qu'il n'y ait pas dans le ciel une infinité de courans de matière éthérée, qui s'entrelacent comme autant d'anneaux, avec les Tourbillons planétaires? Et ne voyons-nous pas arriver un effet ſemblable dans nos foyers, quand par l'éruption ſubite de quelques bulles d'air renfermées dans la matière combuſtible, il ſe forme de petits tourbillons de flamme qui ſe croiſent & s'entrelacent en tous ſens au milieu d'une autre flamme dont ils ne troublent point la direction? Il arrive tous les jours que des vents contraires ſubſiſtent en même temps dans notre atmoſphère, les nuages qu'ils pouſſent devant eux nous en décèlent l'exiſtence & la route. Pourquoi le fluide éthéré qui emporte les Planètes & les Comètes, ne ſeroit-il pas ſuſceptible des mêmes

variétés? Quel qu'en ſoit le principe, voilà les Tourbillons; mouvemens pareils, cauſes pareilles.

Les Tourbillons de M. l'Abbé de Molieres diffèrent beaucoup de ceux de Deſcartes. Ils ne ſont point compoſés, comme ceux de ce Philoſophe, de globules durs & inflexibles, mais fluides, élaſtiques, capables de dilatation & de contraction, vrais Turbillons eux-mèmes par le mouvement de rotation dont ils ſont doués. Ce ſeroient plûtôt ceux du P. Malebranche; mais M. l'Abbé de Molieres ſuppoſe une portion de matière ſolide au centre de chacun de ces globules, ce que le P. Malebranche n'a pas ſuppoſé.

Les autres ſujets de Phyſique, tels que la peſanteur de notre Atmoſphère, les différentes propriétés de l'Air, la Lumière, les Cou-

leurs, &c. ne sont point traités ici, à beaucoup près, avec la même étendue ni avec le même soin; mais M. l'Abbé de Molieres les rappelle tous à la pure méchanique, ainsi que les Tourbillons & leurs dépendances; c'est par-tout *Explication méchanique*, *voies simples & méchaniques*, & toûjours de la méchanique. On diroit qu'il a voulu appesantir sa main sur ces Philosophes du siècle passé, qui à la vûe de la Dioptrique de Descartes, de ses Météores & de son explication de l'Arc-en-ciel, gémissoient de ce que la Physique déchûe de son ancienne noblesse, alloit être réduite au vil méchanisme des artisans.

Le Méchanisme, comme cause immédiate de tous les phénomènes de la Nature, est devenu dans ces derniers temps le signe distinctif des Cartésiens;

Cartésiens ; car à quoi les reconnoîtroit-on sans cela, lorsqu'ils font profession de recevoir toutes les découvertes des Modernes, & principalement celles de Newton ? C'est donc là l'esprit du Cartésianisme, les explications particuliéres que nous a laissé Descartes, n'en sont, pour ainsi dire, que le marc. Si ce grand génie revenoit au monde, fidèle à ses leçons, il se féliciteroit des progrès qu'elles nous ont fait faire, il admireroit la sagacité de Newton dans ses calculs sur la Physique céleste, il adopteroit ses ingénieuses recherches sur la lumière & les couleurs, & même ses attractions, en tant qu'elles se manifestent dans leurs effets, & qu'elles nous cachent un méchanisme trop subtil ou trop compliqué dans leur cause ; car enfin, diroit-

il, le Méchaniſme eſt certainement par-tout où nous le voyons ; mais nous ne ſçaurions affirmer ſans beaucoup de témérité, qu'il n'eſt pas là où nous n'avons pû encore le démêler. Il y avoit deux mille ans au ſeizième ſiècle, qu'on cherchoit la cauſe méchanique de l'aſcenſion des liqueurs dans les Pompes, ſans qu'on eût rien trouvé de ſatisfaiſant ſur ce ſujet ; donc, concluoit-on, la cauſe de l'aſcenſion des liqueurs dans les Pompes n'eſt pas méchanique. C'eſt d'un ſemblable raiſonnement que l'horreur de la Nature pour le Vuide & cent autres chimères prirent naiſſance. Le défaut de Philoſophie n'etoit pas dans l'ignorance de la peſanteur de l'Air ou de tel autre fait inconnu, mais dans l'aſſertion précipitée d'une propriété de la matière, encore

plus inconnue & tout-à-fait inintelligible. Je n'ai pas ignoré, poursuivroit ce Philosophe, que mon Principe ouvroit une carrière sans bornes, & dans laquelle ceux qui commenceroient leur course où j'ai fini la mienne, iroient plus loin que moi; je leur en ai fourni les moyens, & si je ne m'en suis pas toûjours servi moi-même assez heureusement, je n'ai pas voulu du moins en imposer aux hommes, & me dérober à leur censure par de respectables ténébres: je suis venu au contraire le flambeau à la main, les exhorter à ne rien croire en matière de Philosophie, que ce qu'ils verroient clairement, soit des yeux du corps, soit de ceuxde l'esprit. Du reste ma Physique est l'ouvrage de tous les siècles. Rien ne marque mieux la jeunesse de l'esprit hu-

main, & n'eſt en même temps moins philoſophique, que ſa précipitation à juger que les connoiſſances qui ont échappé à ſes derniers efforts, ſeront à jamais refuſées à la poſtérité.

Ainſi parleroit Deſcartes, ainſi penſoit M. l'Abbé de Molieres. Convaincu de la ſolidité du Principe, il eut le courage de le défendre & de ſe déclarer Cartéſien. La difficulté de l'entrepriſe, le danger de l'exécution, le mérite & la réputation des adverſaires; rien ne put l'arrêter. Ce n'étoit pas, comme dans les premiers temps du Cartéſianiſme, à de foibles Péripatéticiens eſclaves plûtôt que diſciples d'Ariſtote, dénuez de faits & ſans Géométrie, qu'il avoit affaire, c'étoit à des Newtoniens habiles, & aguérris d'après Deſcartes même

ſous les étendards de Newton, armez de tout l'attirail de l'Aſtronomie & de la Phyſique expérimentale, bons Obſervateurs, &, à l'exemple de leur Chef, grands Géomètres. Il eſt vrai que le Cartéſianiſme n'eſt plus interdit aujourd'hui ni perſécuté comme autrefois, il eſt ſouffert, peut-être eſt-il protégé, & peut-être eſt-il important qu'il le ſoit à certains égards; mais il a vieilli, mais il a perdu les graces que lui donnoit une perſécution injuſte, plus piquantes encore que celles de ſa jeuneſſe.

M. l'Abbé de Molieres prit donc le parti de ſuivre conſtamment Deſcartes dans tout ce qui tient à la méthode & à la clarté des principes, mais il n'héſita point à le quitter lorſqu'il lui parut s'écarter de la Nature. Il ne fit auſſi nulle difficul-

té de mettre en œuvre les calculs & les découvertes de Newton, résolu de même à l'abandonner ou à le combattre dans quelques-uns de ses dogmes, & sur-tout dans l'attraction inhérente de la matière, s'il est vrai que ce Philosophe l'ait crue, comme la plûpart de ses disciples s'en flattent, & comme ses adversaires l'en accusent, malgré le désaveu formel qu'il en a fait en plusieurs endroits de son livre des Principes & dans son Optique.

Mais écoutons M. l'Abbé de Molieres nous exposer lui-même le plan de son ouvrage. *J'ai voulu*, dit-il, *renfermer dans une suite non interrompue de propositions démontrées, les principaux dogmes des deux plus célèbres Philosophes de nos jours... On y verra naître du système du Plein que Descartes a suivi, le Vuide même*

de Newton, ou cet espace non résistant dont ce Philosophe a invinciblement établi la presence, & de l'impulsion, cette attraction ou pesanteur qui croît & décroît en raison inverses des quarrés des distances. Voilà le projet & la méthode. Nous ne déciderons point de l'exécution, dont on ne sçauroit bien juger que par une longue suite de détails qu'il faut voir dans le livre même, & sur lesquels chaque Lecteur peut avoir son sentiment particulier; mais nous osons assurer qu'on trouvera par-tout un Philosophe impartial qui ne cherche que la vérité, un conciliateur modeste qui ne voit dans les Sçavans qui se font la guerre, & dans ses propres adversaires, que des moniteurs utiles sur les erreurs où ils ont pû tomber réciproquement, & sur celles où il pourroit être tombé lui-même.

On lui a reproché qu'il aimoit trop les ſyſtèmes. Il auroit pû répondre, & il le penſoit ſans doute, qu'il a été des temps où l'on faiſoit trop de cas des ſyſtèmes, & pas aſſez de l'étude des faits; qu'au contraire il y en a d'autres, & peu s'en faut que nous ne touchions à ceux-ci, où l'eſprit ſyſtématique n'eſt pas aſſez cultivé, & où l'on ſemble avoir ſecoué le joug du raiſonnement, lors même qu'il ne s'exerce que ſur les faits. Le vrai Philoſophe, l'homme de tous les temps, à qui le préjugé dominant de ſon ſiècle & de ſon pays ne fait pas illuſion, tient un juſte milieu entre ces excès. Il n'ignore pas qu'on s'égarera infailliblement avec l'eſprit ſyſtématique ſans le ſecours des faits & des expériences, & ſi l'on ne cherche la Nature dans la Nature même;

mais il sçait aussi que les expériences demeurent imparfaites, équivoques, solitaires & infructueuses, si cet esprit également exercé dans la méditation & dans le calcul, ne les éclaire, ne les anime, & ne les étend presqu'à l'infini par les nouvelles vûes qu'il est capable de faire naître.

C'est principalement à cette manière de Philosopher, aussi équitable que judicieuse, que sont dûs les glorieux suffrages que M. l'Abbé de Molieres a obtenus dans la première Université de l'Europe & dans plusieurs autres Ecoles du Royaume, où d'habiles Professeurs enseignent publiquement ses principes. Les pays étrangers, & l'Angleterre même, tout favorable qu'elle est aux dogmes qu'il a combattus, lui ont rendu justice ; tant les idées saines, l'amour du vrai & la modéra-

tion ont de force ſur les eſprits.

Ses leçons de Phyſique & toutes les recherches qu'elles contiennent ſur la ſtructure du Monde, ſont terminées par une *nouvelle démonſtration* de l'exiſtence d'un Eſtre ſuprême qui en eſt l'Auteur; cette démonſtration eſt tirée des loix du choc des Corps. Ainſi le méchaniſme de la Nature, dûement approfondi, nous dévoile ſa dépendance, & nous conduit à une cauſe première d'un ordre infiniment ſupérieur.

Les Tourbillons de M. l'Abbé de Molières, & ſur-tout ceux de la ſeconde eſpèce, ſes Globules élaſtiques, ayant éte attaqués en 1740 par M. l'Abbé Sigorgne, aujourd'hui Profeſſeur de Philoſophie au Collége du Pleſſis, ils trou.èrent un défenſeur dans M. l'Abbé de Launay diſ-

ciple de M. l'Abbé de Molieres. On a repliqué de part & d'autre, & M. l'Abbé de Launay, toujours aussi zèlé pour la gloire de son maître que persuadé de l'existence des Tourbillons, vient tout récemment de publier un ouvrage où il reprend cette théorie depuis ses premiers fondemens.

M. l'Abbé de Molieres fit paroître environ une année avant sa mort, la première partie des *Elémens de Géometrie*, que nous avons dit qu'il méditoit pour servir de Préliminaire à sa Physique. Autant qu'il s'étoit éloigné des Anciens dans celle-ci, autant se rapproche-t-il d'eux dans sa Géométrie élémentaire, par rapport à leur synthèse & à leur manière rigoureuse de démontrer. Ce seroit un sujet de réflexions curieuses, que cette rigueur & cette

exceſſive délicateſſe des Anciens ſur l'évidence qu'ils exigeoient en Géométrie, tandis que leur Phyſique eſt pleine de qualités occultes, & d'inductions vagues qu'ils tirent preſque toujours des affections de l'ame appliquées à la matière, de ſympathies & d'antipathies. L'on peut tout au moins en conclurre qu'ils n'avoient pas une idée nette de la liaiſon intime de ces deux Sciences, & qu'éblouis par un faux merveilleux, ils n'imaginoient pas encore que la machine de l'Univers pût être ſoûmiſe aux mêmes loix que nos machines ordinaires.

Quoiqu'il en ſoit, la méthode que M. l'Abbé de Molieres a employée dans ſes Elémens de Géométrie, montre aſſez que ſa prédilection pour Deſcartes n'étoit pas aveugle; car ce n'eſt proprement

que depuis Descartes, & par la juste admiration qu'excita l'Analyse de ce sublime Géomètre, qu'on a commencé de négliger la méthode synthétique des Anciens.

Un cœur naturellement droit, des mœurs simples & réglées, & une Philosophie toujours subordonnée à la Religion, ne pouvoient manquer de procurer à M. l'Abbé de Molieres une fin chrétienne. Il mourut le 12 du mois de Mai dernier 1742, après cinq jours d'une fièvre violente.



CATALOGUE DES OUVRAGES de M. l'Abbé DE MOLIERES.

1. *Leçons de Mathématique nécessaires pour l'intelligence des Principes de Physique, qui s'enseignent actuellement au Collége Royal.* Paris, 1726, in-12.

Cet ouvrage fut traduit en Anglois par M. *Th. Huselden*, comme on l'apprend dans les Nouvelles Litteraires du Journal des Sçavans, Février, 1730.

2. *Leçons de Physique, contenant les Elémens de la Physique, déterminés per les seules Loix des Mécaniques; expliquées au Collége Royal de France.* Paris, 4 Tomes in-12. Le premier parut en 1733, le se-

cond, en 1736, le troisiéme en 1737, & le quatriéme en 1739.

3. *Traité Synthetique des Lignes du I & du II Genre, ou Elemens de Géométrie dans l'ordre de leur génération. Tome premier.* Paris, 1741. in-12.

OUVRAGES DE M. L'ABBE' DE MOLIERES, inserés dans les Mémoires de Trevoux, pour éclaircir ou pour défendre ses Leçons de Physique.

1. *Observations de M. l'Abbé de Mollieres, &c. adressées aux Auteurs de ces Mémoires.* Janv. 1736.

2. *Réponse à la Lettre écrite de Montpellier à l'Antèur des Leçons de Physique*, & contenue dans le même volume des Mémoires. Janvier 1738.

3. *Seconde Réponse de M. l'Ab. de*

*Mol. à la Lettre de M*** inserée dans les Mémoires du mois précédent.* Février.

4. *Troisiéme Réponse de l'Auteur des Leçons de Physique, à la Lettre de M*** &c.* Avril.

5. *Quatriéme Réponse de l'Auteur, &c.* Mai.

6. *Réponse de l'Auteur &c. à une Lettre de M.* Bouillet, *Docteur en Médecine, &c.* Juin.

7. *Réponse de l'Auteur &c. à une Lettre de M.* Bouillet, *inserée dans le Journal du mois précédent.* Février 1739.

8. *Réponse de l'Auteur &c. à l'Auteur de la Démonstration Physico-mathématique de la fausseté des petits Tourbillons &c. inserée dans le Journal du mois de Juin.* Août.

OUVRAGES

OUVRAGES DE M. L'AB. DE M. imprimés avec les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.

1. *Mémoire sur l'action des Muscles, dans lequel on tâche de satisfaire par des voies simples & purement mécaniques aux difficultés proposées par M.* Winslow, *dans son Mémoire de* 1720. Année 1724.

2. *Explication Physique & Mécanique du choc des corps à ressort.* Année 1726.

3. *Loix générales du mouvement dans le Tourbillon sphérique.* An. 1728.

4. *Problême Physico-mathématique, dont la solution tend à servir de Réponse à une des objections de M.* Newton, *contre la possibilité des Tourbillons célestes.* An. 1729.

5. *Sur les Loix Astronomiques des vîtesses des Planetes dans leurs Orbes,*

expliquées mécaniquement dans le ſyſtême du Plein. An. 1733.

OUVRAGES non imprimés, dont il eſt fait mention dans L'HISTOIRE de la même. Académie.

1. *Sur la Réſiſtance de l'Ether au mouvement des corps.* An. 1731.

2. *De la Diffraction ou inflexion des Rayons.* An. 1740.



ELOGE

DE M. HUNAULD.

FRANÇOIS-JOSEPH HUNAULD naquit à Châteaubriant le 24 Février 1701, de René Hunauld Médecin de la Faculté de Caen, & de Léonarde Nepveu sa seconde femme. Il y a environ quarante ans que le père, qui vit encore, quitta la ville d'Angers sa patrie & sa demeure ordinaire, pour aller s'établir à Saint-Malo, où il a depuis exercé la Médecine avec plus d'honneur & de désintéressement que de fortune. Cette profession étoit comme héréditaire depuis plus d'un siécle dans la famille; mais celui de tous qui s'y distingua da-

vantage, & dans la pratique, & par ſes Ecrits, eſt un grand-oncle paternel de notre Académicien. Nous avons de lui des *Entretiens ſur la Rage*, un *Diſcours phyſique ſur les Fièvres malignes*, & divers autres Traités.

M. Hunauld fut envoyé de bonne heure à Rennes pour y faire ſes Humanités & ſa Philoſophie, & de là à Angers, où il étudia une année la Médecine, & ſe fit recevoir Maître-ès-Arts. Fils, petit-fils, neveu & couſin de Médecins, il étoit naturel qu'on le deſtinât à la même profeſſion; mais la Nature n'avoit pas attendu la deſtination des parens, & s'étoit déja déclarée dans M. Hunauld par le goût le plus vif & les diſpotſiions les plus heureuſes. A 18 ans il vint à Paris, & âgé de 21 il alla prendre le bon-

net de Docteur à Reims. Les Médecins de cette Université, à qui ses talens furent bien-tôt connus, s'en souviennent avec plaisir & s'en font honneur.

De retour à Paris il se livra tout entier à l'Anatomie, le fondement de la Médecine & le guide du Médecin. Il étudia à fond la Chirurgie, Anatomie encore, mais qui agit sur le corps humain vivant.

Déja en état de donner des leçons, il n'en étoit que plus assidu à celles de ses maîtres. M. Vinslow fut celui à qui il s'attacha le plus particulièrement ; mais il voulut aussi recueillir les derniers enseignemens de M. Duverney : deux hommes célèbres, & accoutumés à répandre leur sçavoir, soit par leurs Ecrits, soit par ce nombre infini d'Elèves qu'ils ont formés dans

toute l'Europe, & dont plusieurs font devenus à leur tour d'excellens maîtres.

La réputation que M. Hunauld s'étoit acquise dans les Ecoles de Médecine, & le témoignage de M[rs] Duverney & Winslow, le firent recevoir à l'Académie des Sciences dès l'année 1724 ; il y entra en qualité de Chymiste Adjoint, qui étoit alors la seule place vacante, quoiqu'on sçut bien que la classe de Chymie n'étoit pas celle où il aspiroit & où il convenoit de le mettre. C'est une sorte d'exception qui n'est pas nouvelle dans l'Académie, mais qui honore toûjours le Sujet dont la Compagnie veut ainsi s'assurer. Ce ne fut qu'en 1728 qu'une pareille place d'Anatomiste étant venue à vaquer, on y fit passer M. Hunauld.

Ce n'eſt auſſi que depuis 1728 qu'il vint aſſidûment aux Aſſemblées de l'Académie, qu'il y lut ſes Mémoires, &, ce qui eſt à remarquer, qu'il ſe fit inſcrire dans les liſtes publiques des Académiciens. Nous n'en diſſimulerons pas les motifs, ou plûtôt nous lui tiendrons compte de cet eſpèce de déſaveu d'une critique qui lui étoit échappée peu de temps après qu'il eut été reçu dans cette Compagnie : ouvrage dont la forme ne convenoit ni à la qualité d'Académicien, ni à celle de Confrère.

Il paſſa une grande partie de cet intervalle en Allemagne. M. le Duc de Richelieu aujourd'hui de cette Académie, & juſte eſtimateur des connoiſſances qui lui en ont ouvert l'entrée, honoroit dès-lors M. Hunauld de ſa bienveillance ; il ſe l'é-

toit attaché, il l'avoit pris pour Médecin, & il voulut l'emmener avec lui à Vienne, lorſqu'il fut en Ambaſſade à la Cour de l'Empereur. Il l'y retint juſqu'à ſon retour, c'eſt-à-dire, juſqu'en 1728, excepté le temps de quelques voyages qu'il lui permit de faire à Paris en 1725 & 1726. M. Hunauld a joui juſqu'à ſa mort de la même faveur, & rempli les mêmes fonctions auprès de M. le Duc de Richelieu; logé dans ſon Hôtel, la confiance qu'inſpire le Médecin habile, fut toûjours accompagnée à ſon égard des ſentimens réſervés à l'ami fidèle.

L'ardeur de M. Hunauld pour l'Anatomie étoit ſans bornes, il en embraſſoit toutes les parties; il avoit fait cependant une étude particulière de l'Oſtéologie & des maladies des Os. Entre divers Mémoires qu'il

qu'il a lûs à l'Académie ſur ce ſujet, nous choiſirons celui qu'il donna en 1730, comme un des plus propres à faire ſentir la ſagacité, & l'eſprit de découverte qui brillent dans la plûpart de ſes ouvrages. Celui-ci a pour titre, *Recherches anatomiques ſur les os du Crâne de l'homme.* Ces jointures dentelées qu'on nomme les *ſutures* du Crâne, & par où les parties qui le compoſent ſe trouvent étroitement unies, ſont le principal objet du Mémoire.

Les plus fameux Anatomiſtes ont cru que toutes ces différentes piéces primitivement diſtinctes, ſe lioient entr'elles ſeulement par la différente découpure de leurs bords qui s'ajuſtent enſemble, qui s'engrènent mutullement. C'eſt ce préjugé que M. Hunauld veut détruire. Il prétend qu'originairement le

Crâne ne fait qu'une ſeule piéce continue, que cette piéce unique, qui n'eſt d'abord que membraneuſe, ſe transforme peu à peu en os, que ſon oſſification commence dans le même temps en divers endroits, d'où elle s'étend à la ronde comme en partant d'autant de centres, & qu'inſenſiblement toutes ces portions membraneuſes oſſifiées ſe rencontrent, s'uniſſent & s'entrelacent plus ou moins parfaitement par les inégalités de leurs bords, de manière cependant qu'on y peut preſque toûjours remarquer entre deux un reſte de la membrane primitive, qui ne s'oſſifie entièrement que dans l'extrême vieilleſſe. C'eſt donc par l'inſpection du crâne des enfans & du fœtus qu'il faut s'aſſurer de la conformation primitive du crâne de l'homme. A l'égard des

enfans, ce ſera ſur-tout dans ceux qui ſont morts d'une hydropiſie de tête : car les parties naturellement monſtrueuſes, ou devenues telles par accident ou par maladie, comme dans ce cas-ci, par une lymphe ſurabondante qui s'inſinue dans leurs fibres & qui en dilate le tiſſu, nous dévoilent ſouvent une ſtructure que toute notre induſtrie ne nous eût jamais fait appercevoir. M. Hunauld vérifie ainſi celle du crâne de l'homme, & par une infinité de diſſections éclairées de la théorie la plus lumineuſe. Il a pû encore tirer de grands ſecours d'une manière qu'il avoit trouvée de préparer les os, par laquelle étant trempés dans l'eau ils s'y amolliſſent, & ils reprennent enſuite leur première dureté en ſéchant.

La même année 1730 mourut

M. Duverney à l'âge de 82 ans. Il y en avoit plus de 50 qu'il professoit l'Anatomie au Jardin du Roi. M. Hunauld qui avoit obtenu peu de temps auparavant de la Cour, & de concert avec M. Duverney, l'agrément de cette place, lui succéda âgé seulement de 28 ans. Malgré une disproportion d'âge si marquée, & la circonstance encore plus à craindre d'un prédécesseur si célèbre, il se fit dans les mêmes fonctions une réputation peu différente de celle que M. Duverney y avoit acquise. Bien-tôt ses Démonstrations anatomiques lui attirèrent un si grand concours d'Etudians, qu'ils ne pouvoient tenir dans l'amphithéâtre où elles se faisoient, tout spacieux qu'il est ; on renvoyoit des Auditeurs par centaines, ils ne se rebutoient pas, mais ils prenoient mieux leurs

mesures pour n'être pas renvoyez une seconde fois. Aux leçons publiques se joignoient de petits cours particuliers pour des Ecoliers d'élite, ou pour des personnes de distinction qui ne pouvoient aller au Jardin du Roi. C'est-là que se faisoient les plus fines démonstrations & les dissections les plus délicates; on eût pû se rappeller ces jours brillans de la vie de M. Duverney, où la Ville, la Cour & les Etrangers venoient en foule de toutes parts pour l'entendre. Aussi M. Hunauld rassembloit-il avec les qualités essentielles à son Art, une grande facilité de s'énoncer, & ces qualités extérieures qui l'emportent assés souvent sur les premières, & qui n'avoient pas peu servi à concilier des suffrages à son prédécesseur. Tous deux semblent avoir mar-

ché dans la même route, ils se sont particulièrement appliqués à l'Ostéologie, & ils y ont fait des découvertes; l'un & l'autre ont montré une même ardeur pour s'instruire, & une même sensibilité pour l'objet de leur instruction & pour leurs découvertes. Le nom de M. Hunauld avoit déja passé chez les Nations sçavantes de l'Europe, encore plus dignes aujourd'hui d'être nos émules dans les Sciences que du temps de M. Duverney, & il y a grande apparence que ce qui resteroit à désirer pour achever ce parallèle, nous auroit été fourni dans une plus longue vie, si elle avoit été accordée à M. Hunauld.

Il se remit sur les bancs à l'Ecole de Médecine, pour se faire recevoir Docteur de la Faculté de Paris, titre sans lequel on ne peut exer-

cer la Médecine dans cette Capitale. Il l'y a exercée en effet, & avec ſuccès. La ſeule envie de s'affermir & de ſe rendre plus profond dans la théorie auroit ſuffi pour l'engager dans la pratique ; car ſi la première eſt la bouſſole de la ſeconde, celle-ci peut à ſon tour la redreſſer, & lui fournir mille nouveaux ſujets de recherche. C'eſt dans cette vûe qu'il entra à l'Hôtel-Dieu en qualité de Médecin *expectant*, & il ſe procura par-là tout d'un coup un nombre prodigieux de malades à étudier. Ses conſultations à Rambouillet où il fut appellé pendant la maladie de S. A. S. M. le Comte de Toulouſe, furent ſi généralement goûtées, que le Roi en parla à M. le Duc de Richelieu ; & ſi la louange de ce Monarque étoit glorieuſe pour M. Hunauld, elle ne fut guère moins

flatteuſe pour ſon protecteur.

Un voyage que M. Hunauld fit en Hollande lui valut la connoiſſance & l'eſtime de l'illuſtre M. Boerhave avec qui il a toujours entretenu commerce dans la ſuite. Il eſt le ſeul Médecin de Paris qui ait expliqué publiquement les Œuvres claſſiques de cet Eſculape de nos jours.

Il fut à Londres en 1735, & il en revint Membre de la Société Royale, après avoir lû dans une des Aſſemblées de cette Compagnie, des *Réflexions ſur l'opération de la Fiſtule lacrymale*, qui ont été inſérées dans les *Tranſactions Philoſophiques.*

Nous nous diſpenſerons de rapporter le titre & le précis de pluſieurs autres Mémoires qu'il a donnés, & qui ſont répandus dans les

Volumes de l'Académie des Sciences, depuis l'année 1729 inclusivement, jusqu'au mois de Décembre 1742, où il mourut le dixième jour d'une fièvre maligne. Il étoit monté à la place d'Associé dans le mois d'Août 1741.

L'Académie qui sçavoit les précautions, & l'exactitude scrupuleuse qu'il apportoit à ses recherches, s'étoit souvent reposée sur lui du soin d'examiner certaines questions & certains faits délicats dont elle vouloit prendre connoissance; telle est la fameuse question de l'accourcissement ou de l'alongement du cœur dans la systole. Il s'étoit élevé en 1731 une dispute sur ce sujet entre deux Prétendans à une Chaire de Médecine de Montpellier, & l'on s'en étoit rapporté à l'Académie des Sciences pour en

décider. M. Hunauld chargé de cet examen, donna là-deſſus un Mémoire qui eſt le fruit du profond ſçavoir qu'il avoit déja ſur la matière, & d'un nombre infini de nouvelles diſſections & de nouvelles expériences qu'il fit à cette occaſion. Il paroît ſe déterminer pour l'accourciſſement dans la ſyſtole.

On ſçait le bruit que fit il y a cinq à ſix ans le remède, prétendu infaillible, d'un Payſan Anglois, contre la morſure des Vipères, par l'application de l'huile d'olive ſur la plaie. M. Hunauld fut chargé d'en faire la vérification & le rapport conjointement avec M. Geoffroy. Rien n'eſt moins ſûr que ce remède, & les deux Académiciens n'ont rien oublié pour en détromper le Public, & lui ôter une ſécurité qui pouvoit lui devenir funeſte.

M. Hunauld s'étoit déja formé une Bibliothèque d'Anatomie, qui approchoit d'autant plus d'être complète, qu'il s'y étoit absolument borné à cette seule partie de la Médecine, quoiqu'il fût plus que médiocrement habile dans les autres, dans la Physique, & même dans les Belles-Lettres.

Son Cabinet de Curiosités, assorti à ses livres, étoit rempli d'une infinité de préparations de parties, dont il avoit été le conducteur & l'artisan; car outre qu'il disséquoit avec beaucoup d'adresse, il s'étoit mis au fait des Injections anatomiques; invention nouvelle qui le dispute pour le merveilleux aux embaumemens des Anciens, & dont on fait un usage plus utile. On voyoit sur-tout dans ce Cabinet une collection précieuse de tout ce qui

concerne l'Ostéologie & les maladies des Os ; l'Académie l'a estimée au point d'en faire l'acquisition, pour la joindre au curieux Recueil qu'elle avoit déja sur cette matière.

Ce qu'on ne se seroit pas attendu à trouver avec un goût si décidé pour l'Anatomie, c'est l'horreur que M. Hunauld avoit apportée en naissant pour la dissection des cadavres ; horreur qu'il eut bien de la peine à surmonter, mais qu'il fit céder enfin à la nécessité de vaincre, ou de renoncer à son étude la plus chérie ; car il faut l'avouer à la honte de la raison, le plus sûr moyen, & presque le seul que nous ayons pour nous guérir de nos foiblesses & de nos passions, est de leur opposer des passions contraires.

L'usage qu'a fait M. Hunauld de ce que lui valurent ses succès dans

la pratique de la Médecine & de ce qu'il retiroit du Jardin du Roi, est plus estimable que tout ce que nous venons de dire de lui dans cet Eloge. Il n'a jamais cessé de secourir son père & sa famille, qui étoient dans le besoin ; il se seroit privé du nécessaire pour remplir ce devoir, & il sembloit ne remplir ce devoir que pour satisfaire à ses plaisirs. C'est par ce père infortuné & déja avancé en âge, que l'Académie en a été informée, & elle a pris de justes mesures pour lui procurer quelque secours, par la vente des livres & des autres effets de son fils, dont elle s'est chargée en partie. Tout ce qui est vertu obtiendra toujours la préférence qui lui est dûe, même dans une Compagnie uniquement consacrée aux Sciences, & aux qualités de l'esprit.

CATALOGUE DES OUVRAGES de M. Hunauld.

I. *Dissertation en forme de Lettres au sujet des Ouvrages de l'Auteur du Livre sur les Maladies des Os; où l'on examine plusieurs points de Chirurgie & d'Anatomie, à l'occasion du Livre des Maladies des Os, & des Mémoires que le même Auteur a donnés à l'Académie R. des Sciences* Par Monsieur ***. *On trouve à la suite de la Dissertation le Chirurgien Médecin; ou Lettre contre les Chirurgiens qui exercent la Medecine.* Par M. A. R. D. E. M. Paris 1726, in-12.

Cet Ouvrage est celui-là même qui a été indiqué ci-dessus dans l'Eloge, p. 239.

Dans les Memoires
de l'Académie R. des Sciences.

1. *Obſervation ſur la ſtructure & l'action de quelques Muſcles des doigts.* Ann. 1729.
2. *Recherches Anatomiques ſur les Os du Crâne de l'homme.* An. 1730.
3. *Examen de quelques parties d'un Singe.* An. 1735.
4. *Mémoire dans lequel on examine ſi l'huile d'Olive eſt un ſpécifique contre la morſure des Vipères.* (Conjointement avec M. Geoffroy) An. 1737.
5. *Recherches ſur les cauſes de la ſtructure ſingulière qu'on rencontre quelquefois dans différentes parties du corps humain.* An. 1740.

Diverſes Observations non imprimées dont on trouve l'Ex-

trait dans l'HISTOIRE de l'Académie.

1. *Sur la Question, si le cœur s'allonge ou se racourcit dans la Systole.* An. 1731.
2. *Remarques sur la Graisse.* Ann. 1732.
3. *Sur un Appendice de l'Intestin Ileon.* ibid.
4. *Sur le Crâne d'un enfant de 7 à 8 ans, où il ne paroissoit aucun vestige des Sutures Sagittale & Coronale.* An. 1734.
5. *Sur la cause d'une Epilepsie.* ibid.
6. *Sur un Rameau de Nerf qui remonte du Bas-ventre dans la Poitrine.* ib.
7. *Sur les Vaisseaux Lymphatiques du poumon de l'homme.* ibid.
8. *Observation sur le cœur d'un sujet de 50 ans, dont la Valvule qui bouche le trou ovale, étoit percée d'un*

d'un trou d'environ trois lignes de diamètre. An. 1735.

9. *Observations sur le cœur d'une femme, où les Valvules de l'oreillette gauche étoient collées les unes avec les autres.* ibid.

10. *Sur la distribution peu ordinaire des gros Vaisseaux.* ibid.

Vers ce même tems, 1735, on trouve dans les Transactions Philosophiques de Londres, ses *Réflexions sur l'opération de la Fistule lacrymale*, N°. 437.



ELOGE DE M. LE CARDINAL DE FLEURY.

1743. Assemblée publique d'après la Saint Martin.

ANDRE' HERCULE DE FLEURY, ancien Evêque de Fréjus, Précepteur du Roi, Grand-Aumônier de la Reine, Cardinal, Ministre d'Etat, l'un des quarante de l'Académie Françoise, Honoraire de l'Académie Royale des Sciences & de celle des Belles-Lettres, naquit à Lodève le 22 Juin 1653, de Jean de Fleury Ecuyer, Seigneur de Die, de Valquieres & Vernasobre, & de Diane de la Treille de Fosieres d'une ancienne noblesse de Languedoc.

Tout ce qu'une heureuse naissan-

ce peut promettre de pénétration & d'agrément dans l'esprit, de douceur dans les moeurs, d'intelligence & de talent pour les Belles-Lettres, se montra dès la plus tendre jeunesse de M. le Cardinal de Fleury. Il fut amené à Paris à l'âge de six ans; on le mit d'abord au Collége de Clermont, aujourd'hui de Louis le Grand, & ensuite au Collége d'Harcourt où il fit sa Philosophie. C'étoit l'ancienne Philosophie, prétendue d'Aristote, toute scholastique & dénuée de lumière. Il y suppléa par l'érudition, & il soûtint des Thèses en Latin & en Grec, où il exposa avec beaucoup de sçavoir les principaux dogmes des Philosophes d'Athènes.

Destiné à l'état Ecclésiastique il fut reçu & installé Chanoine de l'Eglise de Montpellier en 1668,

& cette même année le Chapître, flatté de la réputation que le jeune Abbé de Fleury s'étoit déja acquiſe, lui permit de venir continuer ſes Etudes à Paris. Beaucoup de juſteſſe dans l'eſprit, un diſcernement fin & délicat, une belle mémoire & une imagination brillante faiſoient concevoir dès-lors les plus grandes eſpérances en ſa faveur.

Il commença ſa licence en 1676, mais il ne prit le bonnet de Docteur que long-temps après.

Déja connu dans le monde par le témoignage que lui rendoient pluſieurs perſonnes de diſtinction, il y entra avec toutes les qualités propres à s'y diſtinguer lui-même, & ſur-tout à s'y faire aimer. Sa figure annonçoit avantageuſement les graces de ſon eſprit ; il plaiſoit par ſes manières nobles & aiſées, & il

ne paroiſſoit vouloir plaire qu'autant que l'exige une politeſſe bien entendue, & l'amour propre de ceux dont on veut gagner les ſuffrages. Auſſi ſe fit-il bientôt un grand nombre d'amis à la ville & à la Cour. Ces derniers le déterminèrent à demander une charge d'Aumônier de la Reine. Il l'obtint n'étant pas encore Prêtre, & n'ayant qu'environ vingt-deux ans. Il fut enſuite Aumônier du Roi, & en cette qualité il tint le poële au mariage de feu M. le Duc d'Orleans en 1692.

La Cour, ce théatre des vices & des vertus qui conduiſent tour à tour à la fortune, de quelques couleurs dont la ſatyre ait accoûtumé de le peindre, ne manque guère d'être favorable au mérite ſous un Roi vertueux. Louis XIV goûta le caractère de l'Abbé de Fleury & en

démêla parfaitement le fonds. Les qualités extérieures du Courtifan ne pûrent ni en impofer au Monarque, ni, ce qui n'étoit peut-être pas moins dangereux, le prévenir contr'elles : il fçut percer jufqu'aux qualités folides, jufqu'aux vertus que l'on croiroit prefque incompatibles avec les graces & avec ce qu'on appelle l'art de plaire. C'eft que cet art, ou plûtôt ce don précieux de la Nature, peut avoir fa fource dans des principes bien différens. Il eft quelquefois le partage d'une ame vile & intéreffée que la crainte & les defirs ont formée de bonne heure à la flatterie, d'un efprit frivole & fuperficiel qui brille par quelques faillies heureufes, d'une imagination ftérile par elle-même & feulement riche des idées d'autrui qu'elle faifit avec complai-

ſance & qu'elle fait valoir avec grace ; mais il peut être auſſi, & à plus juſte titre, une émanation des plus ſublimes vertus & des plus rares talens, toûjours aimables, & toûjours aimés lorſqu'une modeſtie ſincère ſçait les mettre à couvert de l'envie. Alors le don de plaire ſe trouve le plus ſouvent confondu avec celui de perſuader, de conduire les hommes, de les ramener de leurs égaremens, de les affermir dans leurs devoirs & de les rendre heureux.

C'eſt ſous ce point de vûe que Louis XIV aperçut un digne Prélat dans l'Abbé de Fleury, & qu'il le nomma à l'Evêché de Fréjus le 1er de Novembre 1698.

Les ſuccès juſtifièrent pleinement le choix du Prince. Tranſporté d'une Cour brillante au fond d'une province éloignée, au milieu des

montagnes & des rochers, l'Evêque de Fréjus put hardiment s'y montrer avec toute sa politesse ; c'étoit moins en lui une parure acquise & étrangère, que les dehors naturels d'une ame tendre, généreuse & compatissante, toûjours prête à effectuer ce que ses dehors promettoient. Bien-tôt chéri de son peuple, il l'édifie par ses exemples, il le réforme par ses instructions, il le soulage par ses largesses ; enfin il le garantit des fureurs de la guerre par sa prudence, & par cet art de se concilier les cœurs, qu'il exerce sur tous les hommes & jusques sur l'ennemi armé. Ce dernier trait, cet évènement de la vie du Cardinal de Fleury est connu ; mais il ne l'est pas assez ni dans toutes ses circonstances : c'est cependant un de ceux qui caractérisent le mieux son
esprit

esprit & son cœur, & nous allons le rapporter ici d'après des témoins oculaires & irréprochables.

On sçait l'entreprise infructueuse que le Duc de Savoie, à la tête d'une puissante armée d'Alliés, secondé par une flotte de quarante-huit Vaisseaux de guerre, fit en 1707 sur la ville & sur le port de Toulon. Ce Prince ne se fut pas plûtôt mis en marche pour entrer dans la Provence, qu'une consternation générale s'empara des esprits dans tous les lieux par où il pouvoit passer. Les habitans de Fréjus, d'autant plus allarmés que leur ville étoit sans défense & l'objet le plus prochain du pillage, voulurent l'abandonner & se retirer loin des côtes, où se portoient toutes les forces des ennemis ; & vrai-semblablement ils auroient pris ce parti si M. de Fré-

jus ne leur eût fait entendre que par-là ils alloient expofer leur ville à être faccagée & brûlée, & qu'au contraire, en y attendant le Duc de Savoie, ils pouvoient fe flatter d'en obtenir un plus doux traitement. Ce difcours accompagné de promeffes affectueufes de la part d'un homme en qui ils avoient une entière confiance, les ayant raffurés, il fe prépara à remplir les devoirs & les formalités que lui impofoient les loix de la guerre, fans bleffer la fidélité qu'il devoit à fon légitime Souverain. Il fit nommer trois Députés pour aller au devant du Prince, & pour lui repréfenter très-refpectueufement combien il étoit digne de S. A. R. d'ufer avec modération de la victoire. C'eft d'un de ces Députés, homme éclairé & plein de probité, que nous

tenons ces mémoires *. La réponſe fut favorable, mais conditionnelle, par la difficulté de retenir le Soldat en pareille occaſion, & dans une armée compoſée de nations différentes. M. de Fleury eut enſuite pluſieurs conférences particulière avec S. A. R. pendant trois jours qu'elle demeura à Fréjus, & il ne ceſſa point d'être admis à ſa table, où ſe trouvoient en même temps le Prince Eugène & le Prince de Heſſe-Caſſel aujourd'hui Roi de Suéde. La ſageſſe & le charme ſecret de ſon entretien, lui gagnèrent enfin l'eſtime & la bienveil-

* Tout ceci eſt tiré d'une lettre ou relation qui nous a été communiquée par M. de la Tour Premier Préſident du Parlement d'Aix, Intendant & Commandant pour le Roi en Provence; & cette relation, qui eſt très-circonſtanciée, eſt dûe à M. Suffret, alors habitant domicilié à Fréjus, & l'un des trois Députés dont on vient de parler, aujourd'hui Subdélégué de M. de la Tour.

lance de tous ces Princes : le captif devenu favori obtint tout ſans peine de ceux à qui le ſort des armes l'avoit ſoûmis : une contribution d'abord modique & réglée à vingt mille livres fut encore réduite ; la ville n'éprouva aucun déſordre dans ſon enceinte, & la campagne des environs fut épargnée. Cependant le Duc de Savoie étant parti, & la tête de l'armée ayant décampé, le Général Spingel qui en commandoit l'arrière-garde, homme violent & peu touché des égards que M. de Fréjus s'étoit attirés de la part de S. A. R. & des deux autres Princes, voulut ſous divers prétextes mettre le feu à la ville ; mais M. de Fréjus l'étant allé trouver le ramena à la douceur, & garantit encore les habitans du péril qui les menaçoit.

Dans l'incertitude ſi Toulon réſiſteroit à tant de forces réunies par mer & par terre, ou s'il ſuccomberoit, M. de Fréjus s'étoit muni d'un paſſeport & avoit obtenu une eſcorte de trente cavaliers pour aller à Aix, & pour y attendre l'événement du ſiège. Dans le premier cas il retournoit à ſon diocèſe, dans le ſecond, qui pouvoit entraîner la perte d'une grande partie de la Provence, & ſûrement celle de la ville de Fréjus, il ſe retiroit dans l'intérieur du Royaume, bien réſolu de ne prêter jamais le ſerment de fidélité à aucun autre Prince qu'au Roi ſon maître. Il prit donc le chemin d'Aix quelques jours après le départ de Spingel, & après avoir donné dans la ville les ordres & les avis les plus convenables en pareille conjoncture; mais les

prompts ſecours amenez à Toulon, & la retraite de l'ennemi rendirent bient-tôt M. de Fréjus à ſon troupeau. Il ſeroit difficile d'exprimer avec quels tranſports de joie il y fut reçu. L'armée des Alliés en repaſſant par Fréjus avoit fait quelques déſordres dans la ville, & brûlé quelques maiſons à la campagne, il répara tous ces dommages en homme libéral & en paſteur charitable.

Ce n'étoit pas une impreſſion paſſagère & fondée ſur de vains agrémens que celle qu'avoit fait l'Evêque de Fréjus ſur l'eſprit du Duc de Savoie; les ſentimens d'eſtime & de bienveillance dont ce Prince demeura pénétré pour lui, différoient peu de ceux que ſon Sang auguſte devoit concevoir un jour pour ce même Prélat en le comblant de gloire. M. de Fréjus

étoit à Lodève en 1714, pour y recueillir la ſucceſſion du Baron de Pérignan ſon frère, lorſqu'il apprit que le Duc de Savoie, depuis peu Roi de Sicile, devoit débarquer à Nice en revenant de prendre poſſeſſion de ſon nouveau Royaume. Il en écrivit ſur le champ aux Magiſtrats de Fréjus, & il les engagea à lui faire une députation pour le féliciter ſur ſon avènement à la Couronne, & pour lui renouveller les aſſurances de ſon reſpect & de ſa reconnoiſſance. Les Députés, du nombre deſquels étoit encore celui qui nous fournit ces anecdotes, obtinrent une audience particulière dans le cabinet de S. M. & cette audience, qui dura près de deux heures, ſe paſſa toute entière à parler de l'Evêque de Fréjus. Quant à la ſucceſſion du Baron de Pérignan, M.

de Fleury s'en demit peu de temps après en faveur du Marquis de Roquefel fon Neveu.

Tant de vertus & de talens fi glorieufement exercés ne pouvoient demeurer enfévelis au fond d'une Province, & vont être bien-tôt à portée de fe montrer avec plus d'éclat. Louis XIV près de finir fa courfe glorieufe, plein du defir de rendre fes peuples heureux après fa mort, n'eut rien de plus à cœur que d'affurer une éducation digne du trône au Prince que le Ciel leur avoit confervé. Il porte fes regards fur tout ce qu'il y a d'hommes rares dans fes Etats, il balance les talens & les caractères, & il défigne par un codicile de fon teftament l'Evêque de Fréjus Précepteur de Louis XV.

Pour fentir tout ce que renferme

un tel choix en faveur de M. de Fleury, de la part d'un Monarque qui a régné ſoixante & douze ans, qui aime ſes ſujets, à qui ſa Famille eſt chère, & qui ſe voit ſur le bord du tombeau, oſons pénétrer une ſeconde fois dans les penſées de ce grand Roi.

L'éducation des Princes, des enfans des Rois, peut ſans doute avoir de grands avantages ſur celle des ſimples particuliers. Les plus excellens génies dans chaque genre, raſſemblés de toutes parts auprès de leur perſonne, concourent à les inſtruire, veillent pour eux, & leur prodiguent les fruits de leurs veilles; les exemples les plus frappans, recueillis de l'Hiſtoire de tous les ſiècles, ſont ſans ceſſe étalés à leurs yeux; les merveilles de la Nature, les chef-d'œuvres de l'art, tout, juſ-

qu'aux divertiſſemens même, eſt tourné pour eux en leçons utiles; mais ce ne ſont enfin que des leçons. En général, & par une ſuite naturelle de leur grandeur, l'éducation des Princes eſt trop marquée, ſe montre trop comme éducation, & ne peut être aſſez familière. Entourés, reſpectés de leurs courtiſans & de leurs maîtres mêmes, ils ne ſçauroient preſque jamais rien entendre qui ne ſoit préparé avec ſoin ou prononcé avec circonſpection, la vérité ſe cache déjà pour eux. Le tribut de louange qu'arrache la vertu, le mépris qu'excite le vice, n'éclatent point devant eux avec cette liberté qui perſuade, avec ces traits prompts & naïfs qui pénètrent, mais qui n'échappent qu'entre les égaux. La louange & le blâme ſont trop gê-

nés dans un lieu où ils tirent si fort à conséquence.

S'il est cependant quelque moyen de procurer à un jeune Prince tous les avantages d'une éducation privée, c'est sans doute de le confier à des maîtres qui sçachent également & l'instruire & lui plaire, former & gagner son cœur, à des maîtres qui paroissent toûjours devant lui, moins comme précepteurs que comme confidens, & qui, sans oublier les égards dûs à sa naissance, deviennent, s'il est permis de le dire, ses amis, ses compagnons de jeux & d'études. C'est ainsi que le goût des connoissances utiles & louables, que la conviction de ses devoirs, que la justice & l'amour de la solide gloire entrent sans peine dans une ame qui se développe, & s'y confondent avec l'ouvrage de

la Nature. La ſageſſe même ſe cache pour dicter ſes leçons aux mortels : Minerve n'inſtruiſoit Télémaque que ſous la forme de Mentor,& dans un libre entretien que les circonſtances & le hazard ſembloient toûjours faire naître.

Voilà ce que demandoit Louis XIV, voilà l'Evèque de Fréjus, ſi ce n'eſt qu'il fut le Mentor d'un plus grand Prince que Télémaque, d'un Prince actuellement aſſis ſur un des premiers trônes du monde, & dont la vertu étoit par cela même environnée de plus d'écueils que ne le fut jamais celle du fils d'Uliſſe.

Nous ne nous arrêtons point ſur les ſuites d'une éducation qui fait aujourd'hui le bonheur de la France; encore moins nous étendrons-nous ſur les marques éclatantes de reconnoiſſance & de tendreſſe que l'au-

guſte Diſciple a données à ſon maître. C'eſt à l'hiſtoire de cet Empire, ou à des plumes conſacrées à l'éloquence, qu'il appartient de tranſmettre à la poſtérité les vertus de Louis XV, & les événemens qui ont ſignalé le miniſtère du Cardinal de Fleury. La chaire, & plus d'une Académie ont déja retenti des éloges de ce ſage Miniſtre; notre tour eſt venu trop tard, & nous avons été prévenus juſques dans la partie qui regardoit directement nos fonctions. L'Académie des Sciences, en ſe rappellant ici tout ce que le Cardinal de Fleury fit pour elle, tout ce qu'elle entreprit ſous ſes auſpices, tout ce que dans ce court intervalle elle a fait de découvertes dans le Ciel & ſur la Terre, près du Pole, ſous l'Equateur, ne pourroit que retracer au

public des faits qui par leur célébrité même lui ont été déja présentés de mille façons différentes, ou se jetter dans des détails superflus.

Avouons cependant que le Cardinal de Fleury n'eut pas de grands obstacles à surmonter pour servir les Sciences & les Arts sous un Prince qui les connoît & qui les chérit; mais le Ministre retrouve sa gloire dans celle du Précepteur qui les fit connoître & chérir au Prince qui devoit les protéger.

C'est en éclairant son Roi que le Cardinal de Fleury en avoit acquis toute la confiance ; c'est à cette confiance éclairée qu'il a dû toute son élévation. Arrivé au Ministère sans effort, disons mieux, malgré ses efforts pour s'en défendre, il l'exerce sans contradiction, il s'y maintient sans trouble; son autori-

té coule de ſource, & ſe reſſent de la ſimplicité des moyens qui la firent naître. Ses mœurs, ſon caractère, ſes inclinations n'en ſouffrent aucune atteinte; ennemi du faſte & de l'opulence, ſa maiſon, ſa table, auparavant modeſtes, demeurent les mêmes. L'Abbé de Fleury revêtu de la pourpre, & à la tête des affaires de l'Etat, ſemble n'être encore, hors de ſes fonctions, que l'Abbé de Fleury dans la Cour de Louis XIV, doux, affable, acceſſible, &, ce qu'il ne faut pas confondre avec les titres & les honneurs, content. Tout entier à l'Etat dans le cabinet & dans les Conſeils, tout entier à la ſociété & à ſes amis dans le commerce ordinaire, par-tout tranquille & à lui-même, il ſçait allier l'homme & le Miniſtre, & les rendre l'un & l'autre

heureux. On peut dire que la Fortune ſe plut à le favoriſer, & qu'elle l'éleva par degrés juſqu'au faîte des grandeurs, ſans lui faire jamais éprouver ſes revers, ſi l'on veut appeller Fortune l'effet d'une conduite ſage & meſurée qui échappe aux yeux du vulgaire.

Les principes & les maximes de gouvernement de M. le Cardinal de Fleury étoient pacifiques. Il ne s'en eſt jamais écarté ; il a cédé ſeulement au cours inévitable des évènemens qui amènent la guerre.

Le ſecret & le ſilence, un viſage toûjours égal & ſerein lui tinrent lieu de la diſſimulation que quelques Politiques ont cru ſi néceſſaire pour gouverner.

Il fut peu touché du déſir d'immortaliſer ſon nom par des actions d'éclat. Il ne chercha point à

illuſtrer

illuftrer fon Miniftère par de nouveaux établiffemens ; mais il employa fon pouvoir, il donna tous fes foins à faire revivre, à mettre en exécution, ou à perfectionner les établiffemens utiles qui avoient été imaginez fous les Miniftéres précédens, & dont il n'avoit été ni l'inventeur, ni le promoteur. Sacrifice trop rare d'un amour propre qui nous a fi fouvent ravi le fruit des anciens travaux, fans nous procurer de nouveaux avantages.

Fidèle & rigide économe des biens de l'Etat, il a foûtenu avec une généreufe indifférence le murmure & les plaintes de l'avidité fruftrée de fon attente. C'eft dans fes propres fonds qu'il a puifé fes libéralités & le foulagement des malheureux.

Il a fait voir dans plufieurs ren-

contres délicates, que la fermeté qui n'aît de la patience & de la douceur, eſt toûjours la plus ſûre par ſon principe, & la plus utile par ſes ſuccès.

Les temps & les circonſtances lui ont plus ſouvent fourni ſes maximes, qu'ils n'y ont été ſoûmis. Auſſi n'a-t-il été l'émule d'aucun de ſes prédéceſſeurs dans le Miniſtère : mais il a marché ſur les traces des uns ſans penſer à les imiter, comme il s'eſt éloigné de la conduite des autres ſans ſonger à les reprendre.

M. le Cardinal de Fleury parloit purement & avec facilité; ſa maniére de raconter étoit élégante & naïve. Il rempliſſoit adroitement ces vuides que la réſerve indiſpenſable aux grandes places jette ordinairement dans la converſation. Il écartoit, autant qu'il lui étoit poſſible,

la gêne du cérémonial, & il en rompoit volontiers le ſérieux par un aimable badinage. La raillerie devenoit toujours entre ſes mains une marque de faveur pour ceux qu'elle ſembloit attaquer. C'eſt dans ce goût qu'il écrivoit quelquefois à ceux de ſes amis les plus diſtinguez par l'eſprit & par les talens; il entroit en lice avec eux, & il ne ſe montroit pas inférieur à de pareils adverſaires.

On voit par les mandemens qu'il publia dans ſon diocèſe, par les diſcours qu'il a prononcés dans les Aſſemblées du Clergé & devant le Roi, qu'il étoit Orateur, ou né pour l'être. Il avoit écrit quelques morceaux d'Hiſtoire, de Politique & de Morale pour l'éducation de Sa Majeſté; mais il a toûjours moins aimé à rédiger ſes connoiſ-

ſances qu'à les mettre en pratique.

Les années s'étoient accumulées ſur ſa tête ſans affoiblir ſon eſprit, & ſans en chaſſer les graces. On ne ſçauroit dire ſi ſon heureux tempéramment a été la cauſe ou l'effet de l'égalité de ſon ame. Sa vie a coulé uniformément au milieu de la Cour, parmi les plus grandes affaires, & malgré la viciſſitude des temps, comme la vie d'un particulier qui cultive en paix le champ de ſes ancètres.

Il vit enfin approcher la mort, il l'attendit avec une conſtance chrétienne, & il expira le 29 Janvier 1743, dans la quatre-vingt-dixiéme année de ſon âge.



CATALOGUE DES OUVRAGES

De M. le Cardinal DE FLEURY.

1. *Mandement & Inſtruction Paſtorale de M. l'Evêque de Fréjus.* En date du 6me Mai 1714; de ſon Palais Epiſcopal. in-4°. & dans le *Recueil des Mandemens & Inſtructions Paſtorales*, &c. imprimé à Paris en 1715. in-4°.
2. *Lettre Paſtorale de M. l'Evêque de Fréjus, lorſqu'il étoit ſur le point de quitter le gouvernement du Diocèſe.* En date du 30 Avril 1715. in-4°. & dans le même Recueil.
3. *Diſcours prononcé le 23 Juin 1717. Par M. de Fleury, ancien Evêque de Fréjus, Précepteur du Roi, lorſqu'il fut reçu* (à l'Académie Françoiſe) *à la place de M.*

de Callieres, *Secrétaire du Cabinet de Sa Majesté.* Paris in-4°. Et dans les Recueils de la même Académie in-12. T. IV.

4. *Réponse de son Eminence*, au Compliment qui lui fut fait par M. de Valincour, l'un des Députés de l'Académie Françoise, à Fontainebleau le 23 Septembre 1726. ibid.

5. *Harangue faite au Roi par S. E. M. le Cardinal de Fleury*, à Fontainebleau le Mardi 5 Novembre 1726, *après la cérèmonie de la Barrette.* Imprimée à Paris, & inserée ensuite dans le Mercure.

Nous ne sçavons pas qu'il y ait rien eu d'imprimé de ses Discours prononcés dans les Assemblées du Clergé, non plus que de ses Morceaux d'Histoire, de Politique & de Morale, qu'il avoit composés pour l'é-

ducation de Sa Majeſté, & que des perſonnes dignes de foi nous ont dit avoir vûs, avec une préface qui étoit à la tête.



ELOGE
DE M. L'ABBE' BIGNON.

JEAN-PAUL BIGNON, Abbé de Saint-Quentin en l'Isle, ci-devant Doyen de Saint Germain l'Auxerrois, Conseiller d'Etat ordinaire & Doyen du Conseil, Bibliothécaire du Roi, l'un des quarante de l'Académie Françoise, & Honoraire des Académies des Sciences, & des Inscriptions & Belles-Lettres, fut baptisé dans l'Eglise de Saint Nicolas du Chardonnet à Paris le 19 Septembre 1662. Il étoit fils puîné de Jerôme Bignon Conseiller d'Etat ordinaire, Avocat général au Parlement de Paris,

Paris, & maître de la Librairie du Roi, & de Suzanne Phelypeaux de Pontchartrain ; & petit-fils de Jérôme Bignon, cet illuſtre Magiſtrat que les derniers ſiècles peuvent hardiment oppoſer aux plus grands perſonnages de l'Antiquité.

L'enfance de M. l'Abbé Bignon fut marquée par une ardeur infatigable pour le ſçavoir, & par le ſçavoir même. Il ne lui manque que d'avoir plûtôt vécu, pour être placé parmi les enfans célèbres dont un Auteur du dernier ſiècle nous a donné l'hiſtoire. Cependant les dix prémières années de ſa vie ne furent preſque qu'un tiſſu de maladies & d'infirmités. Son tempérament ſe fortifia depuis & devint même aſſez robuſte ; mais ſa vûe, qui étoit ſi baſſe qu'à peine pouvoit il écrire, demeura à peu près dans le

même état ; & malgré ce défaut dans un organe si nécessaire à l'étude, peu d'hommes ont tant étudié, tant lû & tant écrit. On fit de vains efforts pour l'empêcher de s'appliquer, il étoit toujours surpris un livre à la main ; auteurs classiques, historiens, orateurs, poësies, romans, tout ce qui dans ces divers genres peut instruire ou amuser des hommes faits, étoit de son ressort. Une excellente mémoire ne lui laissoit rien échapper de ce qu'il avoit lû, & mettoit également à profit ce qu'il entendoit dans la maison de son père, de tout temps consacrée aux Lettres, & le rendez-vous des Sçavans.

Ses parens l'avoient destiné de bonne heure à l'état Ecclésiastique ; il l'embrassa lui-même par choix, & il finit avec autant de succès que

de rapidité les études prescrites à cet état. Il entra ensuite dans la Congrégation des PP. de l'Oratoire, où il demeura quelques années dont nous ignorons la date & le nombre. Ce qui est certain, c'est que le desir d'y travailler plus tranquillement ne fut pas un des moindres motifs qui l'y engagèrent. La maison de son père, toute favorable qu'elle étoit à sa passion dominante, lui parut trop fréquentée, même des gens de Lettres. Il vouloit acquerir le sçavoir dans le recueillement & le silence, avant que de songer à le rectifier ou à le polir par le commerce de ceux à qui une longue habitude en a rendu l'usage familier. Cependant M. l'Abbé Bignon se trouva encore trop exposé aux visites de ses parens & de ses amis chez les PP. de l'O-

ratoire, au centre de Paris où il étoit, & il se choisit, sans sortir de chez eux, une autre retraite où il étudioit quatorze heures par jour. La Théologie, la Jurisprudence, les Langues sçavantes, la Critique, la Philosophie, qui l'avoient déjà fait briller sur les bancs, & dans le monde, y furent tout autrement approfondies; & c'est après cette ample moisson de connoissances qu'il se voua à la Prédication.

Il se distingua bien-tôt dans ce genre sublime d'éloquence, en un temps où les Bourdaloues & les Massillons s'y faisoient admirer. Des Avents & des Carêmes prêchés dans les principales Eglises de Paris y mirent ses talens au grand jour, & la Cour voulut l'entendre. Il prêcha devant le Roi Louis XIV, & il fut retenu en l'état &

charge de Prédicateur de S. M. par Lettres du 17 Février 1693. Dans un même jour il prononça un Panégyrique de Saint Louis à la Chapelle du Louvre devant l'Académie Françoise, & un autre tout différent aux PP. de l'Oratoire devant les Académies des Sciences & des Inscriptions; & des personnes qui ont passé une partie de leur vie avec lui, nous ont assuré avoir lû de sa façon quatre Panégyriques tout différens de ce même Saint.

Cette fécondité de M. l'Abbé Bignon, quoique peu commune, étoit moins remarquable que la facilité merveilleuse qu'il avoit de parler sans préparation. Nos Assemblées publiques, telles que celle-ci, lui en ont fourni la matière pendant plusieurs années. On sçait qu'il y présidoit ordinairement & qu'il

résumoit tout ce qui s'y lisoit, & toûjours à l'avantage des Sciences, de l'ouvrage & de l'auteur. Combien de fois une partie de ceux qui me font l'honneur de m'écouter, témoins de ce que j'avance, l'ont-ils entendu faire ici leur éloge! Combien méritoit-il que le sien y fût tracé aujourd'hui par une main plus habile!

Ce n'est pas cependant pour exposer des faits, pour analyser des raisonnemens philosophiques, & pour en discuter tranquillement les conséquences, que le don précieux de parler sur le champ fut accordé à un petit nombre d'hommes choisis; ce n'est pas là du moins qu'il brille le plus. Le talent proprement dit de la parole, pour se déployer dans toute sa force, veut être excité par des objets plus puissans, il

veut des paſſions à ſentir, à émouvoir, ou à combattre par d'autres paſſions. C'eſt là qu'il éclate; c'eſt alors qu'il perſuade, qu'il entraîne; c'eſt alors que le pathétique & le ſublime, débarraſſés de la gêne de la compoſition, & auſſi peu cherchés qu'attendus, produiront leurs effets les plus étonnans. Le vrai triomphe de l'Eloquence n'exiſta peut-être jamais ſur le papier; & l'on pourroit préſumer avec aſſez de fondement, que Démoſthène étoit moins Démoſthène dans ces Ecrits où nous l'admirons, que dans les traits ſoudains & hardis qui lui échappoient en voyant les entrepriſes de Philippe, & l'indolence des Athéniens.

Des intérêts mille fois plus importans que ceux qui délièrent la langue de l'Orateur de la Grèce

peuvent animer aujourd'hui nos Orateurs, & font l'objet de la chaire. C'eſt-là enfin que M. l'Abbé Bignon donna des preuves éclatantes du rare talent que nous venons de décrire ; non dans ces Panégyriques, dans ces Sermons d'apparat où règne un ordre ſévère & une correction de ſtyle qui ne ſçauroient être le fruit que de la méditation & du travail, mais dans ceux que des cas imprévûs l'obligèrent ſouvent d'accepter. Il prêcha preſque journellement dans ce goût, & avec un applaudiſſement général, à Saint Germain l'Auxerrois, pendant tout le temps qu'il en fut Doyen, c'eſt à-dire, depuis 1710 juſqu'en 1721.

Le 15 Juin 1693. Sa réception à l'Académie Françoiſe fut encore une de ces occaſions qui lui firent le plus d'hon-

neur. Il en étoit au milieu de ſon remercîment, lorſque M. de Harlay, Archevèque de Paris & Membre de la même Compagnie, entra dans l'Aſſemblée. M. l'Abbé Bignon s'arrêta, attendit qu'il fût placé, & fit dans le moment une récapitulation de tout ce qu'il venoit de dire, en lui adreſſant la parole à différentes repriſes. C'étoient des politeſſes pour le Prélat, & un tour nouveau dans ce qu'il avoit déjà dit ; après quoi il reprit le fil de ſon diſcours. On ne peut exprimer combien M. de Harlay fut charmé de ce qu'il venoit d'entendre, lui qui poſſédoit éminemment ce qu'il admiroit auſſi ſans jalouſie dans le nouvel Académicien.

M. l'Abbé Bignon avoit aſſiſté aux Aſſemblées du Clergé de 1693, 1694 & 1695, tantôt comme

Député de la province de Paris, & tantôt en qualité de Promoteur. Il fut député deux fois de la part de l'Assemblée vers le Roi ; marque de distinction & de confiance que le Clergé n'accorde guère qu'à ses Agens. A la seconde députation Sa Majesté témoigna publiquement combien elle étoit satisfaite du compte qu'il lui avoit rendu, & lui donna bien-tôt après l'Abbaye de Saint-Quentin, valant au moins trente mille livres de rente.

En 1701. Comme Conseiller d'Etat, après la mort de M. l'Evêque de Noyon dont il avoit eu la place, & ensuite comme Chef du Bureau des affaires Ecclésiastiques du Royaume, il s'y distingua dans plusieurs occasions importantes.

Mais la réputation que M. l'Abbé Bignon s'étoit acquise par l'assem-

blage de tant de connoiſſances, & dans l'exercice de tant de talens, quelque brillante qu'elle ait été, eſt preſque déja oubliée, & diſparoîtra dans les ſiècles futurs devant le nom immortel qu'il s'eſt fait par la protection conſtante qu'il accorda aux Sciences & aux Sçavans, par les faveurs ſignalées qu'il attira ſur elles & ſur eux, & par le fameux renouvellement de l'Académie des Sciences & de celle des Belles-Lettres.

C'eſt dans l'Hiſtoire de ces deux célèbres Compagnies, & dans les Ecrits de tous les Sçavans de l'Europe, & des autres parties du monde, ſi l'on y écrit, qu'il faut chercher l'éloge de M. l'Abbé Bignon. On le trouvera à la tête de mille excellens ouvrages procurés par ſes ſoins ou mis au jour ſous ſes auſpi-

ces ; & au défaut de son nom on le reconnoîtra à celui de *Mecène de son siècle* & d'*Ange tutelaire des Sciences & des Sçavans*, qu'on lui donne par-tout.

Les beaux Arts ne lui furent pas moins redevables. Il étoit de l'Académie de Peinture & de Sculpture, & il ne pouvoit en être, sans aider de ses lumières, sans favoriser de tout son crédit un établissement si digne de marcher après les Sciences & les Belles-Lettres, & qui par sa nature en est presqu'inséparable. Il n'est point d'art libéral ou méchanique, dont il n'ait tâché de reculer les bornes, & qui n'ait eu part à ses bienfaits. On peut dire aussi que toutes les Muses ont chanté sa gloire, & que la Renommée pouvoit avec justice ouvrir ses cent bouches pour la publier.

Dans quels détails pourrions-nous entrer après tout ce qu'on vient d'entendre, qui ne fussent superflus? Le Journal des Sçavans cessoit de paroître par la mort du Président Cousin qui en étoit chargé depuis plusieurs années, M. l'Abbé Bignon le rétablit en 1702; la Bibliothèque du Roi manquoit d'une infinité de livres, tant imprimés que manuscrits, il en fit venir de toutes les parties du monde; il prit de justes mesures avec les Sçavans de tous les pays, avec les Ambassadeurs, les Envoyés, & les Consuls de toutes les Cours, afin que rien de curieux & de rare ne pût échapper à ses recherches; il obtint que deux Membres de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres fissent à ce dessein, & avec tous les secours nécessaires, un

voyage dans la Grèce & dans le Levant, premier berceau de notre Littérature, d'où ils rapportèrent en effet quantité d'ouvrages inconnus, & d'utiles inſtructions ſur ceux qu'on ſe flatteroit en vain d'y trouver. Ce fut enfin à ſa ſollicitation que la Bibliothèque du Roi, qui étoit trop à l'étroit, & l'on peut dire, avec indécence, dans une ou deux maiſons de la rue Vivienne, fut tranſportée à l'Hôtel de Nevers rue de Richelieu, où elle eſt depuis, 1721 : vaſte & magnifique Palais où il imagina mille arrangemens utiles, ſoit par les places qu'il y procura à quelques-uns des Sçavans les plus diſtingués, ſoit par les commodités qu'il y donna à tous, pour puiſer dans ce tréſor des ſecours qu'ils chercheroient vainement ailleurs.

La charge de Bibliothécaire du Roi, telle qu'elle eſt aujourd'hui & que M. l'Abbé Bignon la poſſédoit, comprend celle de *Maître de la Librairie* & celle d'*Intendant ou Garde du Cabinet des Livres, Manuſcrits, Médailles & Raretés antiques & modernes, & Garde de la Bibliothèque du Roi*, qui faiſoient autrefois deux charges diſtinctes & ſéparées. La première, de *Maître de la Librairie* ou de *Bibliothécaire en chef*, ſupérieure par le titre, mais d'un moindre revenu, fut créée par François Premier. C'eſt celle qu'avoit le fameux Jérôme Bignon & M. Bignon ſon fils. M. l'Abbé Colbert avoit la ſeconde, compriſe ſous le titre de *Garde de la Bibliothèque*, lorſque les deux furent réunies en faveur de M. l'Abbé de Louvois. M. l'Abbé Bignon ſon ſucceſſeur les

eut non seulement sur le même pied, mais il obtint encore en 1720, que la *Garde du Cabinet particulier des Livres du Louvre*, qu'avoit M. Dacier, & celle de la Bibliothéque de Fontainebleau, vacante depuis quatorze ans par la mort de M. de Sainte Marthe, fussent réunies. Ainsi la place de Bibliothécaire du Roi n'avoit jamais été si brillante, ni revêtue d'autant de titres & de prérogatives qu'elle l'a été en la personne de M. l'Abbé Bignon, &, ce qui est plus important, la Bibliothèque du Roi ne fut jamais, à beaucoup près, si riche par le choix & par le nombre des livres. A l'avènement de Louis XIV à la Couronne, on n'y trouva que 5000 volumes; il y en avoit environ 70000 après la mort de ce Prince,

ce, c'est-à-dire, trois ans avant qu'elle fut confiée à M. l'Abbé Bignon; & l'on en compte aujourd'hui plus de 135000, dont près du quart sont manuscrits.

Mais on pourroit demander comment la charge de Maître de la Librairie Royale accordée au fameux Jérôme Bignon, & conservée à son fils, étoit sortie d'une famille si digne de la posséder & dans laquelle on avoit M. l'Abbé Bignon? C'est une anecdote qu'il nous a apprise lui-même. Il étoit seul dans sa chambre un jour que son père y entra brusquement: *Mon fils*, lui dit M. Bignon, *je devrois me mettre à genoux devant toi pour te demander pardon du tort irréparable que je te viens de faire: je viens de donner ma démission de la charge de Maître de la Librairie, charge que* En 1684.

je te destinois, & que tu aurois remplie avec honneur ; mais M. le Marquis de Louvois me l'a demandée pour l'Abbé de Louvois son fils, & il m'a fait une espèce de violence à laquelle je n'ai pû résister. Là-dessus il embrassa l'Abbé Bignon, & se retira les yeux baignés de larmes.

En 1718. Aussi M. l'Abbé de Louvois n'eût pas plûtôt expiré, que S. A. R. M. le Régent fit donner à M. l'Abbé Bignon la charge de Bibliothécaire du Roi, & lui annonça cette grace en disant, qu'il ne faisoit que lui restituer son propre bien. Il y ajoûta peu de temps après un brevet de retenue de cinquante-deux mille écus.

M. le Marquis de Louvois Ministre de la guerre étant mort en 1691, M. de Pontchartrain, alors

Contrôleur général, & depuis Chancelier de France, prit l'Académie des Sciences sous sa protection. Sur quoi notre ancien Historien, M. du Hamel, remarque, que l'un des premiers & des plus grands fruits que la Compagnie en reçut, fut d'avoir M. l'Abbé Bignon son neveu pour Chef. Il ignoroit ce que nous devrions encore un jour au nom & à la postérité de ce Ministre. M. l'Abbé Bignon étoit donc entré à l'Académie dès l'année 1691 : ainsi il en connoissoit parfaitement la constitution & l'utilité, lorsque, huit années après, il en procura le renouvellement. M. le Comte de Maurepas

Organe de la Cour, si ce n'est par lui-même, du moins par M. de Pontchartrain, qui se reposoit entièrement sur lui de tout ce qui regardoit la Littérature du Royau-

me, M. l'Abbé Bignon devint le dépoſitaire de toutes les graces accordées aux gens de Lettres. Il entretenoit des correſpondances dans tous les pays du monde en faveur des Académies de Paris & des Provinces, & même par rapport aux Académies étrangères. Le Czar Pierre le Grand lui faiſoit ſouvent écrire par M. Areskins ſon premier Médecin, pour le conſulter ſur celle qu'il vouloit établir ou qu'il avoit déja établie à Petersbourg, & qui eſt devenue une des plus floriſſantes de l'Europe. On eût dit que le département de l'eſprit & du ſçavoir lui étoit échû en partage du conſentement unanime des Nations. Ajoûtons que pendant tout le temps que M. de Pontchartrain fut Contrôleur général & Chancelier de France, M. l'Ab-

bé Bignon ſoûtenoit le poids d'une infinité d'autres affaires d'eſpèce toute différente : rappellons-nous les ſoins qu'exigeoit le Journal des Sçavans, auquel il préſidoit, les détails, les diſcuſſions de la Librairie, & les longues & fréquentes audiences qu'il falloit donner ſur toutes ces matières, & l'on ſentira de quel travail il étoit capable, & quelle facilité de Génie demandoit l'exercice continuel de tant de fonctions différentes, même avec le plus grand travail.

La Régence d'un Prince tel que M. le Duc d'Orléans, qui pouſſoit l'amour des Sciences & des beaux Arts juſqu'à les mettre lui-même en pratique, n'étoit guère propre à ſoulager M. l'Abbé Bignon dans cette partie ; le gouvernement qui ſuivit la Régence, ne fut pas moins

favorable aux Lettres, & n'avoit garde d'en remettre la conduite en d'autres mains. Cependant M. l'Abbé Bignon se procura enfin ce repos qui termine si dignement la vie des grands hommes, mais dont les grands hommes ne veulent jouir, & ne jouissent en effet, qu'après mille services rendus à la patrie & au genre humain.

Il fit d'abord de fréquens voyage à son château de l'Isle-belle près de Meulan, & souvent de longs séjours; enfin il s'y retira entièrement en 1741, & il y mourut le 14 Mars 1743 dans les dispositions les plus édifiantes.

Il avoit appris quelques jours avant sa mort, celle de M. Bignon de Blanzy son neveu, Intendant de Soissons, à qui il avoit fait obtenir en 1722 la survivance de la

charge de Bibliothécaire. Cette charge fut accordée incontinent aprés à M. Bignon de l'Isle-belle, puîné du précédent, Maître des Requêtes, ci-devant Avocat Général au Grand-Conseil, l'un des quarante de l'Académie Francoise.

M. l'Abbé Bignon a laissé parmi ses papiers un grand nombre de Lettres de Sçavans, & les minutes de ses réponses. On doit aussi y avoir trouvé plusieurs de ses Sermons qu'il avoit revûs & mis en ordre pendant sa retraite, pour être publiés après sa mort, si sa famille & ses amis le jugeoient à propos.

Il se proposoit de célebrer au mois de Juin de cette année la Cinquantième de sa réception à l'Académie Françoise, par une superbe fête qu'il vouloit donner à tous les Académiciens, dans cette Isle qu'il ha- 1743.

bitoit, & qu'il avoit extrêmement embellie. Il les y auroit invités par un discours éloquent & affectueux dont il avoit déja communiqué l'ébauche à d'excellens connoisseurs; il les y auroit retenus le plus longtemps qu'il lui auroit été possible, & chaque jour auroit été marqué par des plaisirs dignes de cet illustre Corps.

M. l'Abbé Bignon avoit trois frères qui sont morts avant lui; l'aîné étoit Jérôme Bignon Conseiller d'Etat ordinaire & ancien Prévôt des Marchands; le second, Louis Bignon ancien Capitaine aux Gardes & Inspecteur général de l'Infanterie; & le troisième Armand-Rolland Bignon Conseiller d'Etat & Intendant de la Généralité de Paris. Ce dernier est le seul qui ait laissé [illegible] ans, c'est le père de M.
Bignon

Bignon aujourd'hui Bibliothécaire du Roi, & le ſeul qui reſte du nom.

CATALOGUE DES OUVRAGES de M. l'Abbé BIGNON.

Ils ſont tous Manuſcrits, & entre les mains de ſa famille, ainſi qu'il a été dit dans ſon Eloge, à l'exception de ſon *Diſcours prononcé le* 15 *Juin* 1693, *lorſqu'il fut reçu* (à l'Académie Françoiſe) *à la place de M. le Comte de Buſſi.* Paris, in-4°. & dans les Recueils de la même Académie. Tom. II.

M. l'Abbé Bignon avoit travaillé lui-même à quelques extraits du Journal des Sçavans auquel il préſidoit; & à quelques avertiſſemens pour la défenſe de ce Journal, qu'il ſeroit préſentement difficile d'indiquer.

ELOGE
DE M. LE'MERY.

NICOLAS LE'MERY, l'un des anciens Membres de cette Compagnie, & père de celui dont nous avons à parler, fut un de ces hommes rares que les préjugés de leur ſiècle n'ont pû ſéduire, qui portent la lumière dans tout ce qui devient l'objet de leurs recherches, le Deſcartes de la Chymie. Il tira cette Science des ténèbres myſtérieuſes où elle demeuroit enſevelie depuis tant de ſiècles, il l'affranchit de cette ſuperſtition cabaliſtique qui en faiſoit les prétendus fondemens & qui en cachoit les véritables, & il la ſoûmit le pre-

mier aux principes clairs & certains de la Méchanique. Louis Lémery son fils que nous venons de perdre n'a pas été seulement le plus fidèle disciple de ce grand maître, mais par son goût déterminé pour la saine Philosophie, & par les principes lumineux qu'il puisoit dans son propre fonds, il nous a souvent donné lieu de penser qu'il auroit été capable de faire ce que son père avoit fait, s'il eût trouvé les mêmes erreurs à combattre & les mêmes obstacles à surmonter.

Il naquit à Paris le 25 Janvier 1677 de ce célèbre Chymiste, & de Magdeleine Belanger. Il fit ses études au collége d'Harcourt, & il s'y distingua parmi ses pareils. Quelques heureux essais d'éloquence le portèrent d'abord vers le Barreau; un de ses oncles, Louis Lémery, fa-

meux Avocat, l'y attiroit encore; mais ſon père, & un goût plus décidé le ramenérent à la Chymie, & lui firent embraſſer la profeſſion de Médecin.

A l'avantage ineſtimable de ſe trouver tout-à-coup initié dans les ſecrets de la Chymie, ou plûtôt dans une Chymie qui faiſoit gloire de bannir les ſecrets, il joignit mille connoiſſances infiniment propres à étendre l'objet de cette Science, quoique déja ſi étendu. Il ſaiſit avec ardeur la Philoſophie moderne, qui n'étoit autre en ce temps-là que celle de Deſcartes; & ſon père, loin de dédaigner des ſecours qu'il n'avoit pas eus, ou de les lui envier, ne négligea rien pour les lui procurer. M. Lémery étoit Docteur en Médecine dès l'âge de vingt-un ans, & il n'en avoit que vingt-

trois lorsqu'il entra à l'Académie en qualité d'Elève, d'abord de M. de Tournefort, & ensuite de son père.

Deux années après, c'est-à-dire en 1702, il fit paroître son *Traité des Alimens*, ouvrage enrichi d'analyses chymiques, & où brille beaucoup d'ordre & de clarté.

Il jouissoit en paix de sa réputation naissante, & il travailloit sérieusement à l'augmenter par son application à l'étude & à la pratique, lorsqu'un Médecin journaliste, trop connu par son esprit critique, se déclara contre lui. M. Andry, car il seroit inutile d'en taire le nom, attaqua le Traité des Alimens, par un de ces extraits où l'ironie règne d'un bout à l'autre, & qui n'étant faits que pour divertir le lecteur oisif & malin, sont aussi peu propres à l'instruire, qu'à corriger l'au-

teur. Le nombre d'attentions triviales & de détails abjects en apparence, sur lesquels il avoit fallu insister dans un semblable Traité, donnoient beau jeu à la plaisanterie. Mais que répondre à des censures de cette espèce, quand on n'a pas du temps à perdre en paroles? Comment soûtenir ce genre d'escrime avec un homme qui tient en quelque sorte la plume du public, & qui, par l'abus qu'il en fait, peut tous les huit jours lancer impunément ses traits contre vous, directement ou indirectement, dans une page, dans une ligne, par un seul mot? Je ne dispute point, disoit le P. Malebranche, avec des gens qui font un livre toutes les semaines ou tous les mois. Cependant M. Lémery ne se laissa pas si aisément désarmer. Il prit bien le

parti d'abandonner la défense de son ouvrage, & de laisser à cet égard le champ libre à son aggresseur; mais il fit en même temps comme ces grands Capitaines, qui pour délivrer plûtôt leur pays de la guerre, la portent tout-à-coup & avec tous ses ravages au milieu du pays ennemi. M. Andry avoit donné en 1700 un *Traité de la génération des Vers dans le corps de l'homme.* Cet ouvrage, quoique muni d'un grand nombre d'approbations, & qui n'est peut-être pas d'ailleurs sans mérite, fut donc sévèrement examiné par M. Lémery, dans une lettre adressée à M. Boudin premier Médecin de Monseigneur, & insérée dans le Journal de Trévoux du mois de Novembre 1703. De vingt-neuf fautes que M. Lémery y reprend, & parmi lesquelles il se

trouvoit de vrayes bévûes, M. Andry fut contraint de paſſer condamnation ſur une quinzaine, dans la réponſe qu'il donna ſous le titre d'*Eclairciſſement ſur le Traité des Vers*. Il y annonçoit, & ſans doute pour de bonnes raiſons, que quoiqu'on pût lui objecter de plus, il ne repliqueroit pas davantage. Mais M. Lémery bien réſolu à ne lui faire aucune grace, revint à la charge par deux autres lettres encore adreſſées à M. Boudin, où il diſcute de nouveau toute cette matière, principalement les quatorze fautes dont M. Andry n'avoit pas voulu convenir, & il les met dans un tel point d'évidence, qu'on ne penſe pas que le livre de M. Andry ſe reléve jamais du coup mortel qui lui fut porté dans cette rencontre. Quoi qu'il en ſoit, le Critique tint

parole, il garda le ſilence, & M. Lémery eut la paix avec lui pour le reſte de ſes jours.

Nous ne devons pas omettre que M. Andry ayant ajouté dans ſon éclairciſſement quelques réflexions contre l'opinion de ceux qui croient que la moëlle ne nourrit pas les os, M. Lémery l'avoit attaqué encore ſur cet article, qui fit le ſujet d'une Diſſertation imprimée en 1704, à la tête du même volume avec les trois Lettres dont nous venons de parler. Il prouve dans cette Diſſertation, que la moëlle ne ſert qu'à humecter les os, à les rendre plus ſouples & moins caſſans; que les vaiſſeaux ſanguins verſent dans le corps même de l'os un ſuc nourricier d'une nature tout-à fait différente; que ce ſuc eſt une lymphe viſqueuſe ou une colle qui n'a be-

ſoin que de chaleur pour devenir ſemblable par ſa conſiſtance aux parties qu'elle doit nourrir. Ce qu'il appuie de pluſieus obſervations, tant chymiques qu'anatomiques.

En 1708 M. Fagon Premier Médecin du Roi, chargea M. Lémery de faire le Cours de Chymie au Jardin Royal, à la place de M. Berger qui étoit tombé dangereuſement malade. Quoique M. Lémery n'eût que huit jours pour s'y préparer, il s'en acquitta avec le plus grand ſuccès; car il avoit une facilité merveilleuſe à débiter & à mettre en œuvre ſon ſçavoir qu'il animoit d'ailleurs par un ſon de voix éclatant, & par tout ce qui eſt capable de ſe concilier l'attention d'une grande aſſemblée. Cependant M. Berger étant mort quel-

ques années après, la chaire de Chymie du Jardin Royal fut donnée à feu M. Geoffroy, & c'eſt à lui que M. Lémery ſuccéda en 1731.

Il étoit monté à la place d'Aſſocié de l'Académie des Sciences en 1712, & il eut en 1715 celle de Penſionnaire Chymiſte, vacante par la vétérance de ſon père qui mourut la même année.

En 1722 il acheta une charge de Médecin du Roy. C'eſt en cette qualité qu'il fut nommé pour accompagner l'Infante Marie-Anne-Victoire d'Eſpagne, aujourd'hui Princeſſe du Bréſil, lorſqu'elle retourna à Madrid. En paſſant par Amboiſe il voulut ſçavoir ce que c'étoit que ce prétendu & immenſe bois de Cerf que l'on y garde ſuſpendu à la voûte de la Chapelle du château. Il profita apparemment de

la curiosité de la jeune Princesse; ou il la fit naître, pour se procurer la faculté de voir de près le prodige, & de le voir avec des yeux de Physicien. On le descendit, il en fit scier un morceau, espèce d'attentat qu'il n'eût osé proposer de son chef, & qu'on n'auroit peut-être pas même souffert alors, si l'on s'étoit un peu plus défié du succès. Après un court examen il démontra sans replique que ce n'étoit que de véritable bois ordinaire. Merveille de moins pour la France, à qui l'Académie ne manque guère d'en enlever de semblables toutes les fois que l'occasion s'en présente. M. Lémery ne fut pas plûtôt de retour à Paris que la Reine d'Espagne l'honora d'un brevet de Médecin Consultant de Sa Majesté.

M. Lémery a été trente-trois ans

Médecin de l'Hôtel-Dieu. Il y étoit toûjours ſuivi d'une foule d'Etudians en Médecine, qu'il inſtruiſoit avec plaiſir en s'inſtruiſant lui-même. L'habitude qu'il avoit contractée dans cette grande école, d'obſerver & de traiter en un même jour mille maladies différentes dans le même ſujet, & la même maladie dans mille ſujets différens, lui avoit acquis ce pronoſtic ſûr, & cette connoiſſance délicate du pouls, qui font tant d'honneur à ceux qui les poſſédent, & qu'on ne remarque en effet que dans un petit nombre de Médecins du premier ordre.

Cependant perſonne ne fut jamais plus réſervé à prononcer ſur la vie ou ſur la mort de ſes malades. Il déſeſpéroit rarement de leur guériſon, fondé ſans doute ſur la connoiſſance qu'il avoit des reſſour-

ces de la Nature, ou, ce qui revient au même, ſur notre ignorance ; car il ſçavoit trop pour n'en être pas convaincu. Mais auſſi ne ſe trompa t-il jamais quand il fit tant que de déclarer une maladie mortelle. On voit aſſez combien cette façon de penſer jointe à une ſenſibilité tendre que l'exercice de ſa profeſſion n'avoit pû lui ôter, devoit l'engager à de fréquentes viſites, & à des ſoins ſur le motif deſquels on auroit pû ſe méprendre, ſi le déſintéreſſement le plus parfait & le plus marqué n'avoit fait un des principaux traits de ſon caractère.

M. Lémery fut particulièrement attaché à Madame la Ducheſſe de Brunſwick qu'il viſitoit ſouvent dans le Palais du Luxembourg. Médecin de S. A. S. Madame la Princeſſe de Conti, ſeconde Douairière, il en

avoit toute la confiance, &, s'il eſt permis de le dire, il en poſſédoit l'amitié. Il paſſoit régulièrement toutes les nuits à l'Hôtel de cette Princeſſe, depuis *9* heures du ſoir juſqu'à *9* heures du matin ; & c'eſt-là, comme dans un aſyle favorable aux Sciences, qu'il a compoſé pluſieurs de ſes Mémoires ; car il retrouvoit par-tout ſon ſçavoir, ſon cabinet, & preſque ſon laboratoire.

Sans cette extrême facilité dans le travail, & ſans un grand fonds de connoiſſances, qu'on ne pouvoit lui refuſer, il ſeroit difficile de comprendre comment M. Lémery auroit pû fournir à ce prodigieux nombre d'engagemens que nous venons de lui voir, & avec cela trouver du temps pour faire des expériences, pour méditer & pour

écrire ; eh ſur quelles matières ! avec quelles diſcuſſions ! en un mot, pour être Académicien de l'Académie des Sciences, & Académicien aſſidu & laborieux.

Nous allons enfin le conſidérer plus particulièrement par ce côté qui nous touche de ſi près, & donner une idée des excellentes piéces dont il a enrichi nos Mémoires. L'Hiſtoire ſuccincte que nous en ferons ſe trouvera néceſſairement liée avec celle de pluſieurs conteſtations ſçavantes qui en ont ſouvent été l'origine ou la ſuite, & qui ſont devenues auſſi fameuſes dans cette Académie qu'intéreſſantes pour le public. Rien ne reſſemblera ici à la contention ſatyrique & infructueuſe à laquelle nous avons vû qu'il s'étoit ſi ſagement refuſé. Ce ſont de vraies diſputes que les

différens aſpects ſous leſquels ſe montre la Nature ont fait naître, & que le deſir de voir triompher la vérité a fait ſoûtenir. Cette eſpèce de guerres entre les Sçavans, comme celles qui rempliſſent l'hiſtoire des Princes belliqueux, peuvent être de même juſtes ou injuſtes, bien ou mal ſoûtenues, favorables ou pernicieuſes à ceux qui les excitent ou qui les ſoûtiennent : mais il y a cette différence que les guerres proprement dites ſont tout au plus avantageuſes pour le Vainqueur, pour un pays ou pour un peuple; au lieu que des guerres littéraires il réſulte preſque toujours une utilité commune, une nouvelle lumière qui ſe répand ſur le monde entier. Les découvertes des Sçavans ſont les conquêtes du genre humain.

Nous avons quarante Mémoires

de M. Lémery, la plûpart d'une étendue considérable, sans compter les morceaux qu'on ne trouve que dans l'Histoire & par extrait. Ceux qui regardent la Chymie, & qui sont le plus grand nombre, roulent principalement sur la nature du Fer & sur sa production, sur le Nitre & quelques autres Sels, sur les analyses végétales & animales; trois sujets où M. Lémery s'est montré un Chymiste de la première force.

Il est très-naturel de penser que la matière n'a rien d'essentiel en soi & d'absolument indestructible, si ce n'est l'étendue & l'impenétrabilité, & que tout ce qu'elle présente de variétés à nos sens, ne consiste qu'en des modifications différentes dans ses parties. Toute espèce de matière quelconque, végétale, animale,

ou minérale, pourroit donc, ſpéculativement parlant, être décompoſée & détruite, &, par l'inverſe du principe, recompoſée & rétablie ſous la forme qu'elle avoit avant ſa deſtruction. Cette compoſition & cette recompoſition des corps ont fait de tout tems un des grands objets de la Chymie, & l'on ſent aſſez l'affinité qu'elles ont avec ce qu'on appelle le Grand œuvre. C'eſt ſur ce fondement & ſur des expériences rëitérées que feu M. Geoffroy, l'un des plus ſçavans Chymiſtes qu'ait eu l'Académie, s'étoit flatté de pouvoir produire du fer. Il mêloit enſemble certaines matières où auparavant on n'apercevoit ce métal, ni par voie d'analyſe, ni par le coûteau aimanté; par exemple, de l'argille avec de l'huile de lin, & après quelques

opérations assez simples, il en retiroit du fer. D'où il concluoit que c'étoit donc là un nouveau fer produit dans la Nature, & qui devoit toute son existence à l'art. Mais M. Lémery attaqua la conséquence, & soûtint dans plusieurs Mémoires qui font partie des volumes de 1706, 1707 & 1708, que le fer étoit actuellement dans l'argille, que l'huile de lin ne faisoit que le développer & le rendre susceptible des impressions de l'aimant auquel on sçait d'ailleurs que le fer ne s'attache point quand il est réduit à certains états, & enfin qu'on étoit toûjours en droit de l'y soupçonner. Le principe physique ou métaphysique de l'essence de la matière indifférente par elle-même à toutes ses modifications, ne l'embarrassoit pas, & sera toûjours aisé à éluder devant des

faits bien avérés. Car ſoit qu'on reçoive ou qu'on rejette ce principe, ne peut-on pas croire, & mille expériences ne nous y invitent-elles pas, que les forces actuelles de la Nature, aidées de tout notre art, dans le tourbillon ſolaire ou terreſtre que nous habitons, ſont également inſuffiſantes, & pour ſubdiviſer les métaux au delà de leurs parties intégrantes, & pour raſſembler ou lier aſſez étroitement les principes déſunis qui doivent conſtituer ces mêmes parties ?

La queſtion maniée & remaniée de mille façons différentes, & les faits qu'on apportoit en preuve de part & d'autre étant bien diſcutés, l'Académie parut ſe déterminer en faveur de M. Lémery, & nous ne voyons pas que M. Geoffroy ait appellé de ce jugement; quoique,

ſelon quelques-uns des juges mêmes, il ne manquât pas encore de reſſources pour s'y oppoſer. Ce qui eſt certain, c'eſt que les deux antagoniſtes firent paroître réciproquement autant d'amour pour la vérité, & autant de politeſſe que de ſagacité & de ſçavoir.

C'eſt apparemment à la diſpute ſur le Fer que nous devons cette végétation ſingulière, cet *Arbre de Mars* que M. Lémery donna dans le même temps à l'Académie, & qui fut une des principales curioſités dont cette Compagnie prit ſoin de ſe parer, quand le Czar Pierre le Grand lui fit l'honneur de venir aſſiſter à une des ſes Aſſemblées. On ſçait que les Chymiſtes qualifient du nom de *végétations* certaines cryſtalliſations particulières, ſoit d'un métal, ſoit d'une matière

quelconque, lorſqu'elles prennent extérieurement la figure d'un arbre ou d'une plante. Le premier de ces arbres métalliques dont il ſoit fait mention, eſt celui de *Diane* ou d'argent, attribué à M. Homberg en 1682, quoiqu'il fût connu plus de trente ans auparavant. Il étoit réſervé à M. Lémery de découvrir le ſecond, & le ſeul qu'on ait trouvé depuis, malgré les efforts que de ſçavans Chymiſtes ont faits pour cela avant & depuis cette découverte. C'eſt cet Arbre de Mars dont nous venons de paler, & qui ſe fait avec de la limaille de fer, par la diſſolution de l'eſprit de nitre. Il expoſa d'abord l'expérience toute ſimple, mais il y joignit bien-tôt une théorie ingénieuſe qui a mérité l'approbation des Phyſiciens.

Il ſembloit que M. Lémery fut

deſtiné à briller dans ces fêtes de l'Académie, où les plus grands Monarques ſont venus illuſtrer nos travaux par leur préſence. Ce fut lui encore qui fournit, ou qui exécuta les *Détonations* chymiques & quelques-unes des autres expériences de cette eſpèce, qui furent faites devant le Roi dans l'aſſemblée du 22 Juillet 1716.

M. Lémery ne s'étoit pas arrêté à une ſpéculation ſtérile ſur le fer; il avoit examiné la manière dont ce métal opère ſur les liqueurs de notre corps, & comment il doit être préparé pour certaines maladies. Son *Æthiops martial*, connu ſous le nom de *la Poudre noire de M. Lémery*, eſt une des préparations du fer, qu'on emploie le plus utilement dans la Médecine.

Venons à ſes recherches ſur le Nitre,

Nitre, & ſur quelques autres Sels. L'hypothèſe du nitre aërien s'étoit fort accréditée ſur la foi du Docteur Mayou ſçavant Médecin Anglois; M. Lémery la combat victorieuſement, en faiſant voir que le nitre peut bien être ſoûtenu dans l'air à quelques toiſes au-deſſus du terrein, mais qu'il ne fait nullement partie de l'air. Ce ſel ne vient pas non plus de la terre, puiſqu'on n'en trouve les mines nulle part, & qu'on ne voit point d'eaux minérales qui en contiennent. Les deux grands Magaſins du nitre ſont, dit-il, les plantes & les animaux, & ces deux nitres diffèrent beaucoup entr'eux, la baſe de l'un étant un alkali fixe, & celle de l'autre un alkali volatil. C'eſt du nitre animal qu'on fait le ſalpêtre. Mais ces différences, & les preuves de toute

cette théorie nous conduiroient dans un trop long détail.

M. Lémery ne fut pas si heureux sur l'origine & sur la fabrique du Sel ammoniac. La manière dont on fait ce Sel, ainsi que plusieurs autres drogues qui nous viennent des pays étrangers, étoit absolument inconnue. M. Geoffroy le cadet la devina en 1716, s'il ne fit mieux, car il la trouva par une suite raisonnée d'expériences entreprises à ce dessein. Il montra à la Compagnie un petit pain de ce sel en tout semblable à celui qu'on nous apporte du Levant, excepté qu'il paroissoit résulter de la sublimation, comme il en résultoit en effet, & comme M. Geoffroy en convenoit dans son Mémoire. Or on avoit cru jusque-là, & M. Lémery soûtenoit vigoureusement l'affirmative, que le sel ammoniac

étoit fait par voie de précipitation. Grande conteſtation ſur ce point déciſif; mais comment la terminer? il s'agiſſoit d'un fait inconnu, & tout au moins fort incertain. Enfin l'incertitude fut levée par une lettre que M. le Mere Conſul en Egypte écrivit à l'Académie en 1719, & par une autre lettre du P. Sicard Jéſuite, où toute la fabrique du Sel ammoniac eſt expliquée. M. Geoffroy eut gain de cauſe; ſon Mémoire ſur lequel l'Académie avoit ſuſpendu ſon jugement, & qui n'avoit pas été imprimé dans le temps, le fut en 1720, avec ſa véritable date, du 22 Avril 1716, & M. Lémery avoua de bonne grace qu'il s'étoit trompé. Aveu qui couronne peut-être mieux qu'un nouveau triomphe les victoires qu'il avoit remportées juſqu'alors.

Les obſervations de M. Lémery ſur les analyſes des plantes & des animaux, ne nous fourniroient pas un champ moins vaſte que ce qu'il nous a donné ſur le fer & ſur le nitre. On dit que rien ne fait plus d'honneur à un homme que de démentir les défauts de ſon pays; on pourroit ajouter, & de ſa profeſſion. Voici un Chymiſte qui écrit contre l'abus des analyſes chymiques, contre ces mêmes analyſes qu'il a ſi ſouvent employées dans ſon Traité des alimens. Ce n'eſt pas que les analyſes ſoient totalement inutiles, M. Lémery lui-même nous promettoit d'en montrer lutilité & l'uſage, & l'Académie ne ceſſera point de regarder comme un tréſor ineſtimable quatorze ou quinze cens analyſes de plantes, qui firent en partie l'objet de ſes

premiers travaux ; mais rien n'eſt moins fondé que la connoiſſance qu'on prétend acquerir par-là du tiſſu intérieur, de l'aſſemblage & des propriétés des ſubſtances qu'on ſoûmet à l'action du feu. Le feu, en même temps qu'il décompoſe & qu'il diſſout les corps, altère ou détruit la forme de leurs parties, & diſſipe même ſouvent les plus ſubtiles, malgré toutes les précautions de l'Artiſte : de manière que deux plantes, par exemple, dont l'une eſt très ſalutaire & l'autre un poiſon, ne donneront quelquefois par leur analyſe que le même réſultat, ſoit pour l'identité des principes, ſoit pour leur quantité. C'eſt l'arrangement des parties qui fait les propriétés des mixtes.

M. Lémery avoit encore exercé ſon fourneau & ſa plume ſur plu-

ſieurs autres matières, ſur les différentes eſpèces de vitriols, ſur les ſels & les eſprits acides, par rapport à leurs précipitations & à leurs volatiliſations, ſur l'alun, ſur le borax, ſur les différentes couleurs des précipités de mercure, ſur le ſublimé corroſif, ſur l'antimoine, ſur la poudre dite des Chartreux, & ſur quelques autres matières qui font le ſujet d'autant de Mémoires. La Phyſique aidée de la Chymie lui en avoit auſſi fourni quelques-uns; tel eſt ſon ſyſtème ſur la matière du feu & de la lumière, en 1709 le même que celui qu'on a vû depuis avec quelques additions dans la Chymie de M. Boerhaave. C'eſt-à-dire, que le feu & la lumière, quoique très-agités, ne conſiſtent pas, ſelon lui, dans l'agitation de la matière en général, ni en particulier

dans les promptes vibrations de l'éther, mais que c'eſt une vraie matière diſtinguée de toutes les autres, cachée plus ou moins dans les interſtices de tous les corps, qui en a toutes les propriétés, l'impénétrabilité, la péſanteur même, & dont le Soleil eſt le grand réſervoir. Il découvrit en 1726, &, comme il l'avoue, par un pur haſard, que le plomb, lorſqu'il a une certaine figure, fort approchante d'un ſegment ſphérique ou d'un champignon, devient preſqu'auſſi ſonore que le métal dont on fait les timbres d'horloge : haſards cependant qui ne ſe préſentent guère qu'aux gens ſtudieux & habiles, ou qui ne ſont remarqués que par eux; car combien de fois du plomb ainſi figuré n'avoit-il pas paſſé par d'autres mains? M. de Reaumur ayant répé-

té & approfondi l'expérience, y obſerva encore cette ſingulatité, qu'il faut que la figure requiſe vienne au plomb par la fuſion, & que toute autre manière de la lui donner le laiſſe auſſi ſourd qu'il l'eſt ordinairement. Les Recherches anatomiques de M. Lémery ſur l'uſage du Trou ovale, cette ouverture qu'on voit dans le cœur du fœtus & qui ſe bouche après la naiſſance, & de quelques autres parties du corps humain, lui ont fait honneur. Il méditoit pluſieurs autres ouvrages, & ſur-tout un Traité complet de Chymie, auquel il avoit grand regret de n'avoir pas plûtôt travaillé.

Nous paſſons rapidement ſur tous ces ſujets, pour en venir à ſa diſpute ſur l'origine & la formation des Monſtres; diſpute qui vrai-ſemblablement ne ſera pas ſi-tôt termi-

née, & qui lui avoit déja fourni la matière de ſept à huit grands Mémoires, les derniers qu'il nous ait donnés. Elle commença du temps de M. Duverney; c'eſt M. Winſlow qui l'a relevée en dernier lieu, conformément à l'idée hardie de M. Duverney; & c'eſt à de pareils adverſaires que M. Lémery faiſoit tête.

Le ſyſtème général, reçu de part & d'autre, eſt que toutes les générations ſe font par des œufs ou des germes auſſi anciens que le Monde. Il s'agit ſeulement de ſçavoir, ſi le fœtus monſtrueux n'eſt tel que par les accidens qui lui arrivent dans le ſein de la mère, ou ſi le monſtre étoit contenu dans l'œuf. Dans ce dernier cas, c'eſt à-dire, ſelon Mrs Duverney & Winſlow, un enfant, par exemple, qui naît avec deux têtes, viendra d'un germe à deux

têtes; au lieu que ſelon M. Lémery & la plûpart des Anatomiſtes & des Phyſiciens Modernes, ces deux têtes ne ſeront que celles de deux embryons parfaits, mais jumeaux, qui par les divers accidens du choc & de la preſſion ſe ſeront ajuſtées ſur le reſte du corps de l'un des deux.

L'opinion des germes primitivement monſtrueux tranchoit tout d'un coup la difficulté, peut-être inſurmontable, de concevoir que les débris de deux corps organiſés & compoſés de mille millions de parties organiſées, puiſſent en produire un troiſiéme par cette voie. Difficulté qui fit dire à quelqu'un dans la Compagnie, qu'on imagineroit auſſi-tôt que de deux pendules écraſées l'une contre l'autre il ſe formât une nouvelle pendule,

ou que les germes eux-mêmes monstrueux ou non monstrueux ne se seroient formés dans le corps des animaux que par des hasards tout semblables : ce qui prouveroit trop, & infirmeroit le système général. Mais l'opinion commune a aussi cet avantage, que ceux qui la rejettent sont contraints d'avouer qu'il y a des Monstres & des parties monstrueuses dont la formation est visiblement dûe au contact accidentel, ou que du moins on explique assez heureusement par-là & sans remonter jusqu'à l'œuf. Les plantes en fournissent encore des exemples, & c'est ici que l'analogie en faveur du système des accidens est portée par M. Lémery au plus haut degré de vrai-semblance dont elle étoit susceptible. Un autre principe qu'il mettoit en œuvre,

mais dont on ne ſçauroit uſer avec trop de circonſpection, c'eſt que rien d'imparfait n'ayant pû ſortir des mains du Créateur, il n'y a nulle apparence qu'il eût voulu directement créer les Monſtres par des germes deſtinés à les produire. Car enfin nos lumières ſont trop courtes pour décider de ce qui eſt perfection ou imperfection dans l'ordre de la Nature, & ſi les Monſtres tels que nous les voyons n'ont pas été préparés avec le Monde par la même Sageſſe qui les y a ſoufferts.

Quant à M. Winſlow, il attendoit patiemment que M. Lémery eût fini tout ce qu'il avoit à dire ſur ce ſujet, & il s'eſt contenté de temps en temps, ſans toucher aux conſéquences, d'expoſer des faits qui paroiſſent incompatibles avec le ſyſtème de la confuſion des germes dans le ſein de la mère.

La dispute en étoit là, lorsque M. Lémery fut attaqué de la maladie dont il mourut le 9me Juin 1743.

Il s'étoit marié en 1706 avec Catherine Chapotot. De trois enfans qu'il eut de ce mariage, il n'est resté qu'une fille, l'objet de ses complaisances. Il avoit pris un soin extrême de son éducation, & il paroît qu'il n'avoit rien oublié de tout ce qui pouvoit assortir l'esprit & les graces dont elle a été pourvûe par la Nature.

Il étoit doux & poli dans le commerce, capable d'amitié, généreux & libéral. Tout ce qui souffroit avoit droit sur son cœur & sur ses biens, & il a quelquefois donné aux pauvres des sommes exorbitantes pour un particulier d'une fortune si modique.

CATALOGUE DES OUVRAGES De M. LE'MERY.

1. *Traité des Alimens, où l'on trouve par ordre & séparément la différence & le choix qu'on doit faire de chacun d'eux en particulier, les bons & les mauvais effets qu'ils peuvent produire, les Principes en quoi ils abondent, le temps, l'âge & le tempérament où ils conviennent; avec des Remarques à la suite de chaque Chapitre, où l'on explique leur nature & leurs usages, suivant les Principes Chymiques, & Méchaniques.* Paris 1702. in-12.

Ce Traité fut réimprimé en 1705 & en 1715, & va l'être incessamment

avec des Additions & des Remarques, par M. *Bruhier d'Ablincourt*, Docteur en Médecine.

2. *Dissertation sur la nourriture des Os, où l'on explique la nature & l'usage de la Moelle, avec trois Lettres sur le livre de la Génération des vers dans le corps de l'homme.* Paris 1704. in-12.

La premiere de ces Lettres avoit été inserée dans les Mémoires de Trévoux en Novembre 1703, sous le titre d'*Extrait d'une Lettre de M. Lémery le fils, écrite à M. Boudin sur le livre de la Génération des vers dans le corps de l'homme, composé par M. Andry Médecin de la Faculté de Paris.*

OUVRAGES imprimés dans les MEMOIRES de l'Académie Royale des Sciences.

1. *Diverſes Expériences & Obſervations Chymiques & Phyſiques ſur le Fer & ſur l'Aiman.* Ann. 1706.

2. *Que les Plantes contiennent réellement du Fer, & que ce Métal entre néceſſairement dans leur compoſition naturelle.* ibid.

3. *Expériences nouvelles ſur les Huiles, & ſur quelques autres matières, où l'on ne s'étoit point encore aviſé de chercher du Fer.* 1707.

4. *Réflexions & Obſervations diverſes ſur une Végétation Chimique du Fer, & ſurquelques expériences faites à cette occaſion avec différentes Liqueurs Acides & Alcalines, avec différens Métaux ſubſtitués au Fer.* ibid.

5. *Eclairciſſement ſur la Compoſition des differentes eſpèces de Vitriols naturels, & Explication Phyſique & ſenſible de la manière dont ſe forment*

pour servir utilement dans la Pratique de la Médecine. 1713.

11. *Second Mémoire sur les Couleurs différentes des Précipités du Mercure.* 1714.

12. *Explication mécanique de quelques différences assez curieuses qui résultent de la Dissolution de différents Sels dans l'Eau commune.* 1716.

13. *Premier Mémoire sur le Nitre.* 1717.

14. *Second Memoire sur le Nitre.* ibid.

15. *Sur la Volatilisation vraie ou apparente des Sels fixes.* ibid.

16. *Réflexions Physiques sur le défaut & le peu d'utilité des Analyses ordinaires des Plantes, & des Animaux.* 1719.

17. *Second Mémoire sur les Analyses ordinaires de Chimie, dans lequel*

on continue d'examiner ce qui se passe dans ces Analyses, l'altération qu'elles apportent aux substances des Mixtes, & les erreurs où elles peuvent jetter, quand on ne sçait pas en faire usage. 1720.

18. *Troisiéme Mémoire sur les Analyses de Chimie, & particulièrement sur celle des Végétaux, où l'on examine ce qui s'élève de leur partie saline par la distilation.* 1720.

19. *Observation Historique & Médicinale sur une Préparation d'Antimoine, appellée communément* Poudre des Chartreux, *ou* Kermes Minéral. *ibid.*

20. *Quatriéme Mémoire sur les Analyses ordinaires des Plantes & des Animaux, où l'on continue d'examiner ce que deviennent, & l'altération que reçoivent les Acides de*

ces Mixtes pendant & après la distilation. 1721.

21. *Sur un Fœtus Monstrueux.* 1724.

22. *Observation nouvelle & singulière sur la dissolution successive de plusieurs Sels dans l'Eau commune.* ibid.

23. *Second Mémoire, ou Réflexions nouvelles sur une Précipitation singulière de plusieurs Sels par un autre Sel, déja rapportée en* 1724, *& imprimee dans le Tome de la même année, sous le titre d'Observation nouvelle & curieuse sur la Dissolution successive de differens Sels dans l'Eau commune.* 1727.

24. *Troisième Mémoire ou Réflexions nouvelles sur une Précipitation singulière de plusieurs Sels par un autre Sel, déja rapportée en* 1724, *& imprimée dans le Tome de la même année, sous le titre d'Obser-*

vation nouvelle & curieuse sur la Dissolution successive de différens Sels dans l'Eau commune. ibid.

25. *Expériences & Reflexions sur le Borax; d'où l'on pourra tirer quelques lumières sur la nature & les proprietes de ce Sel, & sur la manière dont il agit, non-seulement sur nos Liqueurs, mais encore sur les Métaux dans la fusion desquels on l'emploie. Premier Mémoire.* 1728.

26. *Second Mémoire sur le Borax.* 1729.

27. *Mémoire sur le Sublimé Corrosif, & sur un article de l'Histoire de l'Academie Royale des Sciences de l'année* 1699. 1734.

28. *Sur l'Alun, & les Vitriols, & particulièrement sur la Composition naturelle, & jusqu'à présent ignorée du Vitriol blanc ordinaire. Premier Mémoire.* 1735.

29. *Second Mémoire ſur les Vitriols, & particulièrement ſur le Vitriol blanc ordinaire.* 1735.

30. *Suplément aux deux précédens Mémoires.* 1736.

31. *Sur les Monſtres. Premier Mémoire dans lequel on examine quelle eſt la cauſe immédiate des Monſtres.* 1738.

32. *Second Mémoire ſur les Monſtres.* ibid.

33. *Mémoire ſur le Trou Ovale. Premier Mémoire dans lequel on examine les differens Syſtèmes imaginés pour expliquer la Circulation du Sang dans le Fœtus.* 1739.

34. *Second Mémoire ſur le Trou Ovale, dans lequel on fait voir qu'on ignore le premier & le principal uſage de ce Trou, & de quelques autres parties qui ne ſe trouvent que dans le Fœtus, &c.* ibid.

35. *Troisiéme Mémoire sur les Monstres à deux têtes, dans lequel, à l'occasion de celui dont l'Auteur a donné la Description dans le Tome de l'Académie de l'année* 1724, *il examine de plus près qu'il ne l'a fait jusqu'ici, la formation de ces Monstres par les causes accidentelles.* 1740.

36. *Seconde & troisième Partie du Mémoire sur les Monstres à deux têtes.* ibid.

37. *Quatrième Mémoire sur les Monstres. Première & seconde Partie.* ibid.

38. *Remarques sur un Monstre dont* M. Winslow *a donné depuis peu la Description.* ibid.

39. *Examen du Sel de Pécais.* ibid.

OUVRAGES non imprimés dans les MEMOIRES, & dont on

trouve l'Extrait ou mention dans l'Histoire.

1. *Observations d'un Foie extraordinaire.* 1701.
2. *Examen des Eaux de Passy.* ibid.
3. *Observations sur le Cresson aquatique, à l'occasion du travail de l'Auteur sur les Plantes Anti-scorbutiques.* ibid.
4. *Analyse des Groseilles fermentées.* 1703.
5. *Succès d'un Bain d'eau chaude employé à faire sortir une petite Vérole.* 1711.
6. *Conjecture sur la manière dont on fait le Sel Armoniac dans les lieux d'où on nous l'envoie.* 1716.
7. *Découverte faite par hasard, de la vertu du Plomb, de devenir sonore, lorsqu'il a une certaine figure.* 1726.

FIN.





